

**Extrait du roman *Súnaxis*, suivi de
La représentation des rituels initiatiques dans *La servante
écarlate* de Margaret Atwood**

Mémoire présenté
dans le cadre du programme de maîtrise en lettres
en vue de l'obtention du grade de maître ès arts

PAR
© LORAINÉ ROY

Mars 2026

Composition du jury :

Martin Robitaille, président du jury, Université du Québec à Rimouski

Camille Deslauriers, directrice de recherche, Université du Québec à Rimouski

Sylvie Bérard, examinatrice externe, Université Trent, Ontario

Dépôt initial le 19 janvier 2026

Dépôt final le 22 mars 2026

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À RIMOUSKI
Service de la bibliothèque

Avertissement

La diffusion de ce mémoire ou de cette thèse se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire « *Autorisation de reproduire et de diffuser un rapport, un mémoire ou une thèse* ». En signant ce formulaire, l'auteur concède à l'Université du Québec à Rimouski une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de son travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, l'auteur autorise l'Université du Québec à Rimouski à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de son travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits moraux ni à ses droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, l'auteur conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont il possède un exemplaire.

« All those moments will be lost in time,
like tears in rain. »

Blade Runner (1982)

AVANT-PROPOS

Celles qui me connaissent le savent, je reviens toujours dans le giron fertile de la mythologie. Ce travail ne fait pas exception. C'est en Argonaute un peu folle que je me suis lancée dans cette aventure. Ma toison d'or : Le Programme de l'Expérience Québécoise. Le PEQ promettait aux étudiantes internationales comme moi – ayant fait montre d'une intégration sociale et professionnelle complète, d'une francophonie irréprochable et d'un diplôme obtenu en bonne et due forme –, la Résidence Permanente. Ce statut offre aux immigrées telles que moi un statut pérenne, une légitimité sur le territoire, un droit à l'existence. Comme Orphée je chantais les louanges de cette promesse. Comme Héraclès j'étais prête aux travaux les plus fous. Comme Atalante j'étais fière d'être une femme dans le monde si patriarcal dans lequel nous évoluons. J'ai embarqué dans le grand voyage qu'est le Québec et la maîtrise en Lettres offerte à l'UQAR, en la voyant comme une quête sacrée, une initiation psychique afin d'être prête à exister officiellement, de manière « légalement permanente » dans le pays où je vis depuis dix ans déjà.

Les Symplégades de la CAQ ont détruit cette toison d'or au beau milieu de la traversée de mon océan. D'abord par une suspension, en 2024, un gel sans justification de plus d'une année et puis, sans crier gare, par la suppression pure et simple de ce programme qui était mon futur, le 15 novembre dernier. J'ai sincèrement cru abandonner, je ne trouvais plus en moi la force pour continuer. Mais par la présence et le soutien des femmes qui ont cru en moi, je me suis relevée, je suis passée au travers de cette nouvelle épreuve inattendue. Mon statut et mon avenir sont, aujourd'hui, incertains, mais je prends en main ce que je peux contrôler : mener à bien cette maîtrise. Et je laisse à l'univers ce que je ne peux dompter : les volontés gouvernementales en matière d'immigration.

Des centaines d'étudiantes se retrouvent aux prises avec cette difficile réalité. Je remercie le soutien que l'UQAR a apporté pour la défense de ce Programme et espère

des changements politiques. Comme l'immense majorité des orphelins du PEQ, je ne demande qu'une seule chose : une clause de droit acquis qui permettrait aux immigrants déjà installés, déjà intégrés, qui ont déjà tant sacrifié ; de maintenir les règles qui étaient en cours au moment de notre arrivée. J'ai été invitée lors de mon BTS en France à venir aux études au Québec avec la promesse d'obtenir la Résidence Permanente à l'issue de ma formation, grâce à mon diplôme. Nous demandons simplement de ne pas changer les règles en cours de route, par dignité.

Malgré cela, nous n'abandonnons pas, nous existons, nous continuerons la traversée.

REMERCIEMENTS

Je mets un point d'honneur à remercier en premier lieu ma directrice, Camille Deslauriers, pour son soutien inconditionnel et sa présence tout au long de cette aventure tortueuse et initiatique. Merci d'avoir cru en moi et en l'aboutissement ce projet.

Merci au jury, Sylvie Bérard et Martin Robitaille, d'avoir pris le temps de lire et d'évaluer ce mémoire. Ce ne fut, pour moi, pas de tout repos, mais j'espère que le voyage en vaut la peine.

Merci enfin à toutes mes précieuses amies, qui ne m'ont jamais laissée seule, qui ont su, par leurs mots et leur présence, m'aider à affronter ce grand défi. Remerciement spécial à Marilie, pour son expérience et ses connaissances techniques des choses universitaires, son infatigable écoute. Merci pour nos libératrices séances de sport, pour nos catharsis houblonnées et pour nos grandes discussions éclairantes. Merci à Sara-Jade pour sa présence douce et apaisante. Nos vulnérabilités sont plus belles et plus signifiantes côtes à côte.

Merci à toutes les personnes qui ont cru en moi et qui comprennent le pourquoi de ma folle démarche.

RÉSUMÉ

Ce mémoire en recherche-crédation s'ouvre sur un extrait d'un roman uchronique et dystopique présentant une société autarcique, recluse dans le secret à la suite d'une zoonose mondiale ayant désertifié les villes industrielles naissantes en Europe. Plus d'un siècle après la création de la Cité de Súnaxis (se traduisant par « rassemblement » en Grec ancien), la microsociété évolue, au rythme des rituels, mythes et croyances élaborées par les premiers dirigeants de ladite société. Ces mythes fondateurs créés de toutes pièces sont fortement influencés par la mythologie grecque, mais sont également forgés par un syncrétisme religieux émanant des différentes cultures des premiers arrivant de la Cité, nommés Protéros (« premier » en Grec ancien). Dans cette civilisation coupée du monde, persuadée que n'existent que la Mort et la désolation par-delà leurs hautes murailles, le lecteur suit un personnage, de sa naissance à sa fin : Astrid. Son parcours de vie, ses rituels initiatiques, ses trahisons, ses errances, toujours inspirés de grands mythes, vont construire un personnage destructeur tout au long de son existence.

La partie recherche est consacrée à l'analyse du parcours initiatique du personnage de Defred (signifiant « appartenant à Fred »), du roman *La servante écarlate*, de Margaret Atwood (1985). Il est question de l'initiation dans sa forme tripartite (avec les étapes de Séparation, Marge et de Réintégration) telle que définie, entre autres, par les penseurs Arnold Van Gennep, Guy Ménard et Simone Vierne. Il est démontré dans cette partie que le personnage principal du roman d'Atwood suit bel et bien une initiation, traversant les seuils vers le « monde sacré », respectant chacune des phases décrites par les chercheurs. Les temps et lieux imaginaires sont explicités, ainsi que la multitude de guides, pas toujours bienveillants, pas toujours dangereux, qui accompagnent le parcours du personnage de Defred. Cette dernière affronte défis et torture jusqu'à son agrégation et retour dans le « monde profane ». Bien qu'ambiguë, l'issue du roman offre au lecteur l'espoir d'une Réintégration complète, d'un retour vers la liberté, d'une réappropriation de son corps et de son esprit pour le personnage.

Mots clés : Création littéraire, mythologie grecque, Margaret Atwood, *La servante écarlate*, initiation tripartite (Séparation, Marge, Réintégration), Arnold Van Gennep, Guy Ménard, Simone Vierne, dystopie.

ABSTRACT

This research-creation thesis opens with an excerpt from a dystopian alternate history novel depicting a self-sufficient society, cloistered in secrecy following a global zoonotic disease that has desertified Europe's nascent industrial cities. More than a century after the creation of the City of Súnaxis (meaning "gathering" in ancient Greek), the micro-society evolves to the rhythm of rituals, myths, and beliefs developed by the first leaders of that society. These founding myths, created from scratch, are strongly influenced by Greek mythology, but are also forged by a religious syncretism emanating from the different cultures of the first arrivals in the City, known as Protéros ("first" in ancient Greek). In this civilization cut off from the world, convinced that only death and desolation exist beyond their high walls, the reader follows a character from birth to death: Astrid. Her life journey, her initiation rituals, her betrayals, her wanderings, always inspired by great myths, will shape a destructive character throughout her existence.

The research section is devoted to analyzing the initiatory journey of the character Offred (meaning "belonging to Fred") from Margaret Atwood's novel *The Handmaid's Tale* (1985). It deals with initiation in its three-part form (with the stages of Separation, Marginalization, and Reintegration) as defined by thinkers such as Arnold Van Gennep, Guy Ménéard, and Simone Vierne, among others. This section demonstrates that the main character in Atwood's novel does indeed undergo an initiation, crossing the thresholds into the "sacred world" and following each of the phases described by the researchers. The imaginary times and places are explained, as are the multitude of guides, not always benevolent, not always dangerous, who accompany Offred's journey. Offred faces challenges and torture until her initiation and return to the "profane world." Although ambiguous, the novel's ending offers the reader hope for the character's complete reintegration, a return to freedom, and a reappropriation of her body and mind.

Keywords: Creative writing, Greek mythology, Margaret Atwood, *The Handmaid's Tale*, "tripartite" initiation (separation, margin, reintegration), Arnold Van Gennep, Guy Ménéard, Simone Vierne, dystopia.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	viii
REMERCIEMENTS	x
RÉSUMÉ	xii
ABSTRACT.....	xiv
TABLE DES MATIÈRES	xvi
LISTE DES ABRÉVIATIONS, DES SIGLES ET DES ACRONYMES	xx
INTRODUCTION GÉNÉRALE	1
Partie création – Súnaxis.....	18
Cadre Théorique, Les penseurs de l’initiation	97
1.1 « IL ETAIT MILLE FOIS LA MEME HISTOIRE »	97
1.1.1 Quête initiatique, une introduction à la <i>S.E</i>	99
1.2 L’INITIATION ET SA STRUCTURE TRIPARTITE	100
1.2.1 Les théoriciens et théoriciennes.....	100
1.2.2 L’importance de l’espace dans le modèle.....	108
1.2.3 L’importance du temps dans le modèle.....	109
1.2.4 Les rites et épreuves	110
1.3 CONCLUSION DU CHAPITRE METHODOLOGIQUE	111
CHAPITRE 2 La séparation	114
2.1 LIEUX PROFANES ET LIEUX SACRES	115
2.1.1 Les lieux liés au monde profane.....	115
2.1.2 Le temps lié au monde profane.....	117
2.1.3 Le monde profane : un monde dystopique	119
2.2 LES SEUILS VERS LE MONDE INITIATIQUE ET LES FIGURES DE « GUIDES »	122
2.2.1 Luke : un premier guide.....	122
2.2.2 Le Centre Rouge.....	124
2.3 CONCLUSION, LA PHASE DE SEPARATION DANS L’INITIATION.....	125
CHAPITRE 3 La marge.....	126
3.1 TEMPS ET LIEUX IMAGINAIRES	126
3.1.1 Le Centre Rouge.....	127
3.1.2 La maisonnée du Commandant	136
3.2 CONCLUSION, LA PHASE DE MARGE DANS L’INITIATION	143
CHAPITRE 4 La réintégration	144
4.1 LES SEUILS ET LES INITIATEURS	145
4.1.1 Le Centre Rouge, lieu sacré désacralisé	145
4.1.2 La chambre de la Servante.....	148
4.1.3 Le Salon.....	151
4.1.4 La porte du bureau du Commandant	153
4.1.5 Les Jézabel.....	155

4.1.6 La chambre de Nick.....	159
4.2 HORS DE GALAAD.....	162
4.2.1 Les cassettes : une réappropriation de la parole	163
CONCLUSION GÉNÉRALE.....	165
RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES.....	168

LISTE DES ABRÉVIATIONS, DES SIGLES ET DES ACRONYMES

- S.E*** Margaret Atwood. *La Servante écarlate* [1985], (Traduction Michèle Albaret-Maatsch), Paris, Robert Laffont, 2021, 547 p.
- R.D.P*** Arnold Van Gennep. *Les rites de passage* [1909], Paris, Picard, Réédition augmentée, 1981, 315 p.
- R.R.I*** Vièrne, Simone, *Rite, roman, initiations*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1973, 191 p.
- Petit traité*** Guy Ménard, *Petit traité de la vraie religion : à l 'usage de ceux et celles qui souhaitent comprendre un peu mieux le vingt et unième siècle*, Montréal, Liber, 1999, 214 p.

INTRODUCTION GÉNÉRALE

Dans la littérature¹ contemporaine et dans les autres arts, comme au cinéma², dans les bandes dessinées³ ou encore dans les jeux vidéo⁴, on constate la résurgence de l'intérêt du public pour des thèmes mythiques. À titre d'exemple, citons le personnage du dieu nordique *Thor* dans les films Marvel ou la série⁵ *Viking* qui a été un grand succès pendant six saisons. Ces œuvres mettent en avant différents rituels, comme les sacrifices, les rites de passage (mariage, initiation des jeunes adolescents, etc.) issus de divers cultes.

La récurrence de ces mythèmes, irradiant ces œuvres, m'a poussée à vouloir explorer et à comprendre comment sont représentés les rituels initiatiques dans des œuvres littéraires telle celle de Margaret Atwood, *La servante écarlate*.

Ma volonté de travailler sur *La servante écarlate*, une œuvre publiée en 1985, s'explique par des événements actuels qui lui font écho. En effet, depuis l'avènement des mouvements « Moi aussi » et « Dénonce ton porc », nous assistons à des révélations liées aux scandales d'agressions dans les hautes sphères politiques et artistiques⁶ qui rappellent les viols perpétrés à répétition par les Commandants du Régime de Galaad. De même, malgré les voix qui s'élèvent partout dans le monde, on assiste à la perte de droits fondamentaux tels que l'accès à l'avortement⁷ ou les diverses restrictions imposées aux femmes –, droit d'étudier (Afghanistan) ou de travailler (entre autres en

¹ Madeline Miller, *Le chant d'Achille*, Paris, éd. Pocket, 2015 ; *Circé*, éd. Pocket, 2019 et *Galatée*, éd. Calmann-Levy, 2023 ; Pat Barker, *Les exilées de Troie*, Paris, éd. Charleston, 2021, ou encore la série de romans *Hadès & Perséphone*, Scarlett St. Clair, Robyn Stella Bligh, éd. Hugo Roman, 2022-2023.

² Robert Eggers, *The Northman*, 2022, 137 min; Jonathan Liebesman, *Wrath of the Titans*, 2012, 99 min.; les films *Thor* de Marvel, 2011, 2014, 2018, 2022.

³ Rachel Smythe, *Lore Olympus*, éd. Inklore, 2022-2023. Cinq tomes publiés à ce jour.

⁴ *Assassin's Creed Valhalla*, 2020 et *Assassin's Creed Odyssey*, 2023 par Ubisoft.

⁵ Michael Hirst, *Vikings*, History, 2013-2020 ; David Farr, *Troy : Fall of a City*, BBC one, 2018.

⁶ Je fais ici principalement référence à la condamnation pour multiple viols du producteur Harvey Weinstein en février 2023, mais cela concerne également d'autres milieux artistiques.

⁷ L'avortement est désormais interdit sans exception pour le viol ou l'inceste en Alabama, dans l'Arkansas, en Arizona (depuis le 9 avril 2024), le Dakota du Sud, l'Idaho, le Kentucky, la Louisiane, le Mississippi, le Missouri, l'Oklahoma, le Tennessee, le Texas, la Virginie-Occidentale et le Wisconsin.

Iran, en Bolivie, au Niger et au Gabon). De mon point de vue, tous ces reculs évoquent ce « futur peut-être proche, dans des lieux qui semblent familiers [où] l'Ordre a été restauré » et « cette société régie par l'oppression⁸ » mise en scène dans le roman d'Atwood. Ainsi, de la burka imposée par les talibans aux tenues écarlates de la série⁹, il pourrait n'y avoir qu'un pas, il me semble. L'actualité ne cesse de faire surgir des variantes de ces « capes rouges » à la symbolique puissante. Or, l'utilisation de ce symbole romanesque qu'est la tenue de la *Servante* n'est qu'un exemple. De tels glissements du monde littéraire vers le monde réel m'incitent à croire à la pertinence et à l'actualité de mon projet de mémoire. D'autant plus qu'une adaptation sérielle¹⁰ du roman – dont la sixième et dernière saison est sortie au printemps – rend encore plus actuelle l'œuvre dystopique d'Atwood.

Dans *La Servante écarlate*, les rituels s'avèrent omniprésents et déterminants, comme la « Cérémonie », mais aussi toutes les étapes ritualisées du parcours des servantes, qui évoluent d'une expérience à l'autre : du Centre Rouge à l'accouchement, en passant par le bannissement des colonies. Or, si le parcours initiatique du héros ou de l'héroïne mène généralement à une métamorphose ou à une renaissance qui introduit un nouveau privilège, un changement de statut ou une nouvelle « connaissance » acquise¹¹ (autrement dit, à l'obtention d'un bénéfice), dans une dystopie telle la *S.E*, le nouveau mode de vie imposé à l'héroïne se vit plutôt sur le mode de la perte. On passe de l'incarnation (femme vivant dans une démocratie, libre de ses choix : occupations – travail, temps libres ; libre disposition de son corps – avoir ou non des enfants et avec qui ; relations – par exemple, se marier à un homme divorcé ; etc.) à la désincarnation (privation de ses libertés, torture ; viol ; etc.). Et cette désincarnation, vécue comme une

⁸ 4^e de couverture, Margaret Atwood. *La Servante écarlate*.

⁹ Lors d'une multitude de manifestations à travers le monde, nous avons assisté à la marche d'activistes portant le costume des servantes du livre d'Atwood. Pour citer quelques événements : une manifestation à Zagreb en février 2018 (Chokoualé, Malaurie. « La Servante écarlate » inspire des manifestantes féministes en Croatie, Libération., 12 février 2018 [En ligne]) ; une à Buenos Aires pour défendre le droit à l'avortement en juillet 2018 (France 24. Signoret, Perrine. « En Argentine, des femmes déguisées en servantes écarlates manifestent pour défendre le droit à l'avortement », 26 juillet 2018 [En ligne]) ; ou encore très récemment en Israël en mai 2023 pour le maintien des droits des femmes dans le pays à présent en guerre. (Terre Sainte.net. Eysse, Karine. « Les Servantes écarlates d'Israël », 9 mai 2023 [En ligne]).

¹⁰ Bruce Miller, *The Handmaid's Tale*, Hulu, 2017.

¹¹ Joseph Campbell, *Le héros aux mille et un visages*, Paris, OXUS, 2010, 410 p.

descente aux Enfers, s'effectue dans la violence physique et psychologique, dans l'unique but de formater les femmes à l'accomplissement des tâches qu'a définies pour elles le pouvoir en place. Comme l'illustre Michela Di Carlo dans sa *Réflexions autour de La servante écarlate* :

L'accaparement du corps de la femme pour répondre aux besoins de la société s'opère de manière non détournée, par la violence directe. Les femmes sont enfermées, domestiquées, matées. Leur corps est transformé par une discipline quotidienne destinée à le réduire à sa partie la plus essentielle : « Nous sommes des utérus à deux pattes, un point c'est tout : vases sacrés, calices ambulants » (*S.E.*, p. 246). La capacité reproductive du corps féminin détermine entièrement la place de la femme dans la société de Gilead.¹²

Présentation de la recherche-crédation

Recherche

Le volet recherche de mon mémoire s'intéressera à la représentation des rituels initiatiques vécus par la caste des servantes dans le roman d'Atwood, plus précisément par le personnage principal qu'est Defred. Il conviendra de me demander comment les épreuves imposées par la société totalitaire dans laquelle elles vivent entraînent les personnages, précisément Defred, mais aussi toute la caste des servantes, à suivre toutes les étapes du rituel de l'initiation.

Le récit se déroule après un coup d'État qui a détruit les fondements de la démocratie aux États-Unis. Le groupuscule de radicaux religieux à la tête de ce *putsch* empêche la population de quitter le territoire en fermant les frontières du pays, rendant toute fuite impossible. Ce nouveau pouvoir en place crée « Galaad », une « monarchie »¹³ fasciste et ultra-militarisée dans laquelle les gens sont placés de force dans des castes sociales en fonction de leur utilité. L'histoire se penche principalement sur la caste des servantes, ces femmes fertiles, privées de toute liberté, violées et engrossées par les dirigeants afin de pallier l'agénésie de plus en plus préoccupante. Pour structurer et légitimer les actes extrêmes de cette société, une très

¹² Di Carlo, Michela, « Réflexions autour de La servante écarlate », *Écologie & politique*, vol. 65, no. 2, 2022, p. 84.

¹³ Terme emprunté à Guy Bouchard (revue *Imagine...* 53, Sainte-Foy, 1990, p. 109-136) et qui sera utilisé pour nommer le fonctionnement totalitaire fondé sur des interprétations choisies et ciblées de la Bible, repris également par Jean-Pierre Picot dans son article : « Féminité et contre-utopie. » *Les Cahiers du GRIF*, vol. 47, 1993. Misogynies.

forte ritualisation¹⁴ basée sur une interprétation biaisée des textes bibliques est mise en place. La répétition de ces rituels, des prières issues de passages de la Bible sélectionnés pour appuyer le propos des puissants et la réduction presque totale des libertés des castes dominées permettent à la caste dominante d'asseoir sa nouvelle gestion de la société.

Ainsi, le volet réflexion de mon mémoire proposera une analyse mythocritique de la représentation des rituels initiatiques¹⁵ et posera l'hypothèse voulant que le parcours des servantes, dans la société de Galaad, suit chacune des étapes de l'initiation dans sa forme tripartite.

Création

À la manière de *La servante écarlate*, mon roman empruntera énormément aux mythes, principalement grecs, et aux rituels qui y sont rattachés, comme l'amphidromie (rituel de naissance dans la Grèce antique, rite funéraire, comme on peut en lire dans l'*Illiad*e, à titre d'exemple). Le titre *Súnaxis*, terme tiré du grec ancien, peut se traduire par « rassemblement », soit un moment où le peuple se regroupe dans le but d'exécuter des rituels ou des fêtes en honneur aux dieux. Les rituels, agissant comme organisateurs de la société, s'avéreront un point central de mon volet création, qui sera constitué de cinq « chapitres » où l'on suivra un même personnage. Ces extraits décriront une société fermée totalitaire dans une Europe fictive du tournant du XX^e siècle où la réinterprétation des mythes et des rituels imposés par le pouvoir organise la vie des individus. Astrid, citoyenne de caste supérieure, sera amenée, par ses explorations, à douter du bien-fondé du système dans lequel elle vit. Elle sera le personnage principal des extraits soumis¹⁶. *Súnaxis* proposera une réécriture de l'Histoire : l'Europe a été

¹⁴ Précisons les nuances entre « rite », « rituel » et « ritualisation ». Le rite est l'acte en lui-même, (souvent religieux), la performance théâtralisée issue, le plus souvent, d'un mythe (le rite est la répétition d'un mythe, comme l'écrit Guy Ménard, *Petit traité*). La série d'actes répétés pendant le rite constitue le rituel. Codifié et offrant une symbolique forte, le rituel n'est pas obligatoirement religieux. La ritualisation relève du fait de « mettre en rite » une série d'actes et, par là même, de leur donner un puissant sens symbolique.

¹⁵ Comme l'apprentissage au centre Rachel et Léa qui est résolument hors temps et hors lieu, le placement dans la maison d'un Commandant dont le passage du seuil est décisif, la cérémonie, rituel qui est au cœur de la narration, ou encore l'accouchement, etc.).

¹⁶ Le roman entier sera une œuvre chorale, mais pour les besoins de ce mémoire, seul le personnage d'Astrid sera mis de l'avant.

dévastée par l'anthrax (maladie du charbon) lors des grands exodes vers les villes au début de la révolution industrielle. Les villes ne connaissent donc pas l'expansion attendue. Les habitants tentent tant bien que mal de survivre à la famine que provoque l'épizootie. Dans ce chaos, un dictateur va rassembler une communauté radicale. Ce groupe va fonder une Cité cachée fortifiée ayant pour base sociale un assemblage de mythes et de rituels que sélectionnent les dirigeants dans le but d'asseoir et de légitimer leur pouvoir, tout en rassemblant les citoyens et citoyennes autour d'une même croyance. Le récit parle de leurs descendants, maintenus dans l'ignorance quant aux événements ayant mené à la construction de leur Cité et à la mise en place de la société fermée dans laquelle ils et elles évoluent. Chaque moment de la vie des citoyens y est marqué par des rituels (naissance, passage à l'adolescence, unions, etc.) mis en place par le pouvoir – composé d'un Túran (du Grec *Túrannos* signifiant « Maître absolu ») autour duquel s'articule une élite disposant du pouvoir et des richesses. L'objectif du Túran consiste à créer une identité collective de citoyens croyants et prêts à défendre leur société et leur mode de vie face au danger inconnu de l'extérieur. Or, une partie de la population de la Cité refusera ces pratiques, ne voudra pas adhérer à la culture et tentera de maintenir la mémoire de leurs ancêtres et de perpétuer certains cultes. D'autres, à l'inverse, embrasseront le monde du Túran, se donneront des noms grecs, oublieront leurs origines et exécuteront les rituels avec une dévotion sincère.

Lien entre les volets recherche et création

Au même titre que les dirigeants de la société de Galaad dans *La servante écarlate*, le Túran, dans *Súnaxis*, réinterprète des mythes et des rites en y accolant ses propres valeurs, dans le but de promouvoir son mode de vie et ses idéologies. Il manipule ainsi la population composée de castes dominantes et de castes dominées, afin que tous et toutes, rassemblés, acceptent et vivent avec sérénité ce nouvel état des choses, suivant avec dévotion les rituels et la morale imposée. Dans les deux romans, les épreuves infligées aux personnages rappelleront le grand thème mythique de la descente aux Enfers – d'où l'intérêt d'analyser *La Servante écarlate* dans une perspective mythocritique en regard de l'espace et du temps initiatiques représentés.

Problématique

Le volet recherche de mon mémoire s'intéressera à la représentation du rituel initiatique vécu par le personnage principal dans le roman d'Atwood. D'une part, il conviendra de me demander comment les épreuves imposées par la société totalitaire dans laquelle elle vit entraînent le personnage à suivre toutes les étapes du rituel de l'initiation afin de proposer l'hypothèse que le personnage nommé Defred vit bel et bien un rituel initiatique en décortiquant chacune des étapes dudit rituel. Dès lors, une question et quelques sous-questions s'imposent : dans la mesure où Defred, l'héroïne de la *S.E.*, subit ce cheminement au sein de la société totalitaire de Galaad¹⁷ et que ce cheminement s'inscrit sous le mode de la perte (plutôt que du bénéfice, comme c'est habituellement le cas au terme de la quête), peut-on tout de même parler de « parcours initiatique » ? Quels sont les étapes de l'initiation et ses impacts sur le personnage ? Dans quels types de lieux ? Comment est alors symbolisée la perte de repères temporels inhérents au temps initiatique ? Qui incarnent les initiateurs et les initiatrices ?

Comme l'explique Arnold Van Gennep, généralement, le parcours initiatique constitue, en société, l'un des outils favorisant l'*évolution* d'un individu et symbolisant la transition d'un statut vers un autre (enfant vers adulte, jeune fille vers épouse, de la femme vers la mère, etc.). Au sein d'un groupe, ces passages ritualisés font partie intégrante de la vie personnelle et sociale de chacun¹⁸.

Partant, peut-on toujours parler de « renaissance » lorsque ce déplacement est vécu négativement par les individus, comme c'est le cas de la narratrice dans la société représentée chez Atwood ? Je postule que la réponse est « oui ». En effet, bien que les rituels lui soient imposés et qu'ils amènent, en quelque sorte, la narratrice à *régresser* (par rapport à sa situation antérieure), ils n'en restent pas moins initiatiques, puisqu'ils respectent les étapes du modèle tripartite¹⁹ de l'initiation.

¹⁷ Notons que ces rituels, tels que pratiqués par les dirigeants de Galaad, pourraient aussi être lus comme une « parodie de rites initiatiques » : en effet, afin d'arriver à leurs objectifs, les dirigeants tordent les textes empruntés à la Bible, sans présenter une réelle dévotion pour les mythes qu'ils ont ainsi recréés. À cet égard, la société représentée dans la *S.É.* se divise entre véritables croyants et ceux et celles qui profitent du système de manière cynique. Mais il s'agit là d'une hypothèse que nous ne développerons pas dans notre projet.

¹⁸ *R.D.P.*, p. 192.

¹⁹ *Petit traité*. L'initiation et ses étapes seront dûment explicitées dans la partie dédiée à ma méthodologie.

Telle est la problématique qui sous-tendra le volet réflexion de mon mémoire. Ce volet permettra de montrer comment le parcours de l'héroïne, même négatif, reste tout de même initiatique.

Dans le volet création du mémoire, il s'agira de suivre le personnage d'Astrid qui, bien que forcée et non décisionnaire dans la plupart de ses péripéties, suit bel et bien un parcours initiatique : l'expérience lui confère un nouveau statut et entraîne une nouvelle vision sur le monde, objectifs principaux de l'initiation. Toutefois, ce nouveau statut et ces apprentissages en feront un personnage non pas grandi, mais noirci par les événements. Au contraire de Defred, prisonnière et victime d'un système « monothéocratique » néfaste, Astrid, dans *Súnaxis*, contestera la moralité des actions et des choix qui lui sont imposés. Le récit référera à une multitude de symboles liés aux mythes et à quelques grands thèmes mythiques, plus particulièrement celui de la descente aux Enfers. Au-delà de son histoire, cette partie création a pour mission de se demander aussi jusqu'où un parcours initiatique peut mener au fond du gouffre.

Hypothèses

La problématique précédemment exposée me permet de dégager les hypothèses qui suivent :

- Un parcours initiatique négatif n'en reste pas moins un s'il suit les étapes de ce dernier et s'il mène le personnage à l'issue de ce parcours.
- Le parcours négatif et forcé que subit Defred constitue bien un parcours initiatique.

État de la question

Margaret Atwood est familière des romans dystopiques. En plus de la *S.E.*, l'auteur nous a offert plus récemment une trilogie commencée avec *Le Dernier Homme* (2003), suivie de *Le Temps du déluge* (2009) et se concluant par *MaddAddam* (2013). Ce cycle dystopique s'appuyait également sur l'utilisation de textes bibliques dénaturés par une secte religieuse et écologique nommée, dans les romans, « les Jardiniers de Dieu ». Cependant, cette dystopie a fait moins de vagues que la *S.E.*, qui a connu une suite en 2019,

Les Testaments, roman avec lequel Atwood a remporté le Booker Prize. Étonnamment, si la *S.E* est l'œuvre la plus connue de l'auteure, le tour de la question reste incomplet concernant les nombreux aspects de ce roman pourtant plurirécompensé. La question de la ritualisation des moments forts du roman, comme la « cérémonie », notamment, n'a, suivant mes recherches, pas été le point central d'analyses poussées. Elle est toutefois abordée²⁰ mais jamais approfondie, d'où l'intérêt de m'y consacrer dans le cadre du volet réflexion de mon mémoire.

Nombreux sont les travaux et articles portant sur cette œuvre de Margaret Atwood, puisqu'elle est très connue,²¹ et que son roman phare a été de nombreuses fois adapté, sous forme de film²², d'opéra²³, de ballet²⁴ et, depuis peu, de série. Les principaux travaux publiés au sujet de *La Servante écarlate* ont été menés dans une perspective féministe. Ils portent principalement sur la figure de la mère sacralisée et de la femme opprimée, mais combattante, et plus encore sur la figure de la survivante. À cet égard, Fanny Blanchet, dans son mémoire en études littéraires, parle de « l'adaptation et la résistance d'Offred au régime giléadien et à [...] l'impératif biologique qu'il véhicule ». Du point de vue de Blanchet, cette tension entre les deux postures de la narratrice structurerait « la trame principale du roman²⁵ ». Ce mémoire est cependant l'un des rares qui offrent une figure de survivante positive. Les travaux de Thibaud Zuppinger ou de Pierre-Vincent Morvant se penchent plutôt sur les effets de lecture provoqués par un personnage placé dans une situation de survie. Ils insistent sur l'aspect « dérangent » du genre littéraire de l'anticipation, qui semble annonciateur d'une réalité à venir dans nos sociétés, voire pire encore, qui se présenterait comme une illustration glaçante de notre monde actuel²⁶. Par ailleurs, Blanchet s'intéresse aussi au

²⁰ Voir Ann Jeffers, *The Handmaid's Tale as Palimpsest*, dont une section de l'article tisse des liens entre le viol biblique et le *Livre des Juges*, une section de *l'Ancien Testament*.

²¹ 1985 : prix du Gouverneur général : romans et nouvelles de langue anglaise ; 1986 : Los Angeles Times Book Prize ; 1987 : prix Arthur-C.-Clarke ; 1987 : prix des écrivains du Commonwealth.

²² Volker Schlöndorff, *The Handmaid's Tale*, AMLF, 1990, 109 min.

²³ Tjenerindens fortælling, opéra du compositeur danois Poul Ruders sur un livret de Paul Bentley, pour l'Opéra Royal du Danemark, 1990.

²⁴ *The Handmaid's Tale*, ballet chorégraphié par Lila York, créé par le Ballet royal de Winnipeg, 2013.

²⁵ Fanny Blanchet, *Parler après la fin*. Ouvr. cité, p. 66.

²⁶ Atwood le mentionne dans sa préface et une partie de ce travail l'explique : l'auteure a voulu représenter uniquement des faits qui se sont déjà réellement passés dans notre monde, il y a quelques siècles ou quelques années à peine.

métatexte fictif qui clôt le récit. La chercheuse met ainsi de l'avant le fait que le roman d'Atwood se conclut sur des « notes historiques », des notes qui seraient issues d'un colloque sur « les études galaadiennes » et dont la fonction explicative illustrerait comment s'est produite la chute de la société totalitaire représentée. Cette analepse finale engendrerait un effet de lecture où l'espoir prévaut :

Ce qui importe est ce qui déjoue l'idée de finalité, et qui nous permet, lectrices et lecteurs, d'interroger notre propre réalité en nous donnant le droit d'imaginer un monde à la hauteur de nos désirs et de nos ambitions. [...] Offred survit, elle résiste à la mort, s'adapte. Une lecture optimiste [du] roman d'Atwood nous incite à avoir confiance en l'avenir, imaginer des communautés réparatrices et un monde où des femmes, comme [...] Offred seraient libérées²⁷.

Dans son mémoire de maîtrise dont le sous-titre est « le guide thématique d'Offred pour survivre », Clément Duclos, pour sa part, parle d'Offred / Defred comme d'une figure de « survivante » qui résiste en se racontant. La plupart des travaux (Blanchet, Duclos, Ethier) insistent d'ailleurs sur cette figure de la survivante-diariste. Prendre la parole pour relater ses mésaventures (sur des cassettes audio) deviendrait pour Defred un mode de survie, lequel lui permet en outre de préserver sa mémoire et de se reconnecter à son identité de femme libre, dans un système où tout concourt à effacer l'Histoire, qu'elle soit individuelle ou collective. Duclos, en citant d'autres chercheurs, précise encore ceci :

Offred se persuade de l'irréalité du monde dans lequel elle vit, ce qui lui permet, d'après Michèle Lacombe, de rester mentalement saine en attendant de voir poindre un avenir meilleur : « In real life, Offred survives on a day to day basis by lying to herself, by persuading herself of the unreality of her new life. » Une théorie qui expliquerait pourquoi Offred emploie le présent de narration alors que son récit est une reconstruction.²⁸

Suivant ces hypothèses, la survie n'est assurée qu'avec l'aide de la communauté. Car la caste des servantes n'est pas la seule opprimée : c'est en s'alliant avec d'autres castes que la survie devient envisageable –, pensons à la fuite de Galaad, avec l'aide de Nick, un Gardien, dans le cas de Defred. Duclos affirme en effet que :

²⁷ Fanny Blanchet, *Parler après la fin*, Ouvr. cité, p. 93.

²⁸ Clément Duclos, *Distorsion de la réalité, manipulation et jeux de pouvoirs dans le roman de Margaret Atwood The Handmaid's Tale*. Ouvr. cité, p. 75.

Bien qu'elle soit souvent isolée dans sa chambre et coupée du monde, Offred n'est pas seule dans sa lutte contre la République de Galaad : de nombreux personnages opprimés partagent son combat. Ainsi, c'est grâce à Ofglen qu'elle apprend l'existence du réseau *Mayday*, une organisation rebelle dont le but est de mettre le gouvernement à mal. Et même si le rôle et les actes de *Mayday* ne sont pas explicités, l'évasion d'Offred [...] est potentiellement due à ce réseau.²⁹

La survie individuelle prend alors la forme d'un travail collectif. Une telle hypothèse sous-tend également l'article de Charlotte Sturgess, « *The Victim Position in Margaret Atwood's The Handmaid's Tale* », qui parle de l'alliance –, morale et sentimentale – de Defred avec le chauffeur et homme à tout faire de la maisonnée, Nick. Cette relation (qui est très ironique du point de vue de la narration, lorsqu'on la replace dans la dystopie violente qu'est le roman, mais qui va de pair avec l'humour cynique du personnage principal) permet à Defred d'entrevoir une porte de sortie et de se reconstruire en se réappropriant, ici, non pas une totale liberté, mais une certaine liberté qui l'amène à disposer de son corps comme elle le souhaite :

Le scénario romantique dans *La servante écarlate* parodie le cliché de la romance grand public. Defred est représentée au travers de l'œuvre comme une victime souffrante, mais d'un autre côté, comme toute bonne survivante qui se respecte, elle entretient une intrigue romantique avec Nick, le chauffeur ténébreux, pour qui elle oublie rapidement son mari et sa fille qui ont disparu pendant les purges. En d'autres termes, elle se reconstruit au fur et à mesure de ses besoins et choisit la solution la plus simple possible.³⁰

Le destin de Defred s'éloigne ainsi du scénario de l'héroïne sans défaut sauvée par un « prince ». Elle est membre du réseau *Mayday* et incarnerait en ce sens une femme qui fait ce qu'elle peut pour ne pas sombrer et qui tente, à coups d'essais-erreurs, de conserver un peu de liberté, de dignité. Tantôt, en négociant avec le commandant ; tantôt, en entretenant une relation charnelle avec Nick ; tantôt, en essayant de manipuler les Marthas. Autrement dit, Defred n'est pas l'héroïne canonique qu'on rencontre

²⁹ Clément Duclos, *Distorsion de la réalité, manipulation et jeux de pouvoirs dans le roman de Margaret Atwood The Handmaid's Tale*, Ouvr. cité, p. 80.

³⁰ Charlotte Sturgess, « The Victim Position in Margaret Atwood's The Handmaid's Tale », *Recherches anglaises et nord-américaines*, vol. 32, 1999. « Le concept de victime ». pp. 23-28 et p. 26 « The romance scenario in The Handmaid's Tale parodies the consumer brand of romance [...] Offred is represented throughout as a suffering victim, yet, in another way, in true survivor style, she plays out a romance plot with the inscrutable Bogart-like chauffeur Nick, for whom she swiftly forgets her husband and daughter who have disappeared during the purges », je traduis.

habituellement dans la littérature dystopique, mais un personnage moderne et faillible qui s'évade d'un monde totalitaire probable.

D'un autre point de vue, les études qui portent sur l'héroïne de *La Servante écarlate* s'attardent souvent à son statut de victime – et plus encore, à son statut de femme victime d'une société patriarcale. À ce titre, la thèse de Pierre-Vincent Morvant, *La Servante écarlate à l'écran. Découverte ou mise à mort de résistances féminines face à l'oppression patriarcale* s'avère incontournable. Ses travaux, qui relèvent pourtant de la criminologie, se penchent sur le média télévisuel qu'est la série *The Handmaid's Tale* et mettent en relief les outils de domination patriarcale utilisés par les dirigeants de Galaad.

La République de Gilead met en place un vocabulaire particulier qui fait de nombreuses références au christianisme. Une certaine routine s'installe dans le discours des personnages. Ce qui est le plus marquant, c'est l'intégration d'un rapport de domination masculine dans la manière de s'exprimer.³¹

Le langage (restreint et noyé sous les phrases christianisées³²), l'intervention du politique dans l'intimité familiale et sexuelle de tous les personnages, l'interdiction de la lecture, et encore plus de l'écriture, l'interdiction de se déplacer seule ou de regarder les gardiens dans les yeux sont autant d'outils de domination qui limitent et encadrent l'existence des personnages, en premier lieu les servantes, mais également toutes les strates de la population.

Cet outil de surveillance permet un contrôle physique, mais aussi psychique sur les castes soumises. La peur que n'importe qui puisse être un « agent de l'œil³³ » qui pourrait dénoncer n'importe quel comportement allant à l'encontre du système empêche les personnages de sortir de leurs rôles. Il n'y a jamais de moment pour

³¹ Pierre-Vincent Morvant, *La servante écarlate à l'écran. Découverte ou mise à mort de résistances féminines face à l'oppression patriarcale. L'analyse du contrôle social et des modes de résistance*. Maîtrise en criminologie, Université d'Ottawa, 2020. 125 p. p. 60.

³² Pensons notamment aux phrases types de salutation « Béni soit le fruit », « que le Seigneur l'ouvre » ou encore « Sous son œil » qui place Dieu en omnipotent personnage, ou encore les phrases comme « On nous a envoyé du beau temps » et sa réponse attendue « Que je reçois avec joie » que les servantes sont autorisées à dire lorsqu'elles vont faire les courses, par exemple, restreignent le langage à tel point que la « communication » devient presque impossible pour les servantes.

³³ Les Agents de l'œil dans le roman d'Atwood sont, comme leur nom l'indique, les Yeux pour observer et rapporter tout signe de rébellion de la part de la population. Ils peuvent occuper n'importe quel poste. Nick est un agent de l'œil.

retrouver quelque forme de liberté ou d'intimité, puisque tous doivent en permanence se conformer aux attentes que leur statut leur impose. De plus, Morvant met en avant les lois tacites, mais très strictes, du non-plaisir comme piliers moraux de la société de Galaad :

À Gilead, tout est régulé dans les moindres détails. La distraction et le plaisir sont interdits. La sexualité n'échappe pas à la règle. Le plaisir sexuel n'a pas sa place. On le remarque notamment à travers l'absence de scènes montrant des relations sexuelles entre le Commandant et son Épouse. Cette absence de plaisir est aussi caractérisée par les vêtements dans Gilead et la nécessité de couvrir toutes les parties du corps, même durant un acte sexuel.³⁴

Si la figure de la « survivante-diariste d'une société patriarcale totalitaire » reste un point central des études sur *La servante écarlate*, les analyses qui se consacrent au sujet le font presque toujours en regard des caractéristiques dystopiques de l'œuvre. Dans son étude sur l'anticipation des futurs dystopiques qui analyse la série télévisuelle issue du roman d'Atwood, Felipe Koch affirme :

Les fictions dystopiques génèrent des réactions vis-à-vis du futur chez les individus grâce aux mécanismes d'anticipation inhérents à tous les êtres vivants. Nous nous sommes habitués à utiliser ses mécanismes sous deux formes principales : anticiper le futur pour l'optimiser (le prévoir) ou l'anticiper pour se préparer à la contingence (pour faire face aux problèmes). C'est justement ce deuxième processus d'anticipation qui est mis en marche par des séries télévisées comme *The Handmaid's Tale*. Cette série joue avec la peur de l'éternel retour par lequel nous vivrions à nouveau des affres du passé : les femmes perdraient leur indépendance vis-à-vis de leur mari et n'auraient plus de vie professionnelle ; l'omniprésence de la violence et les châtiments corporels comme punition infligée aux déviants ; une théocratie rigide contrôlant tous les aspects de la vie de l'individu jusqu'à son intimité. La série est un exemple d'un futur dystopique rempli de larmes et de détresse.³⁵

L'anticipation dystopique que propose Atwood et le monde dans lequel doit survivre le personnage de Defred présentent aussi un intérêt pour les chercheurs. Car si la dystopie est un genre littéraire qu'on associe d'emblée aux auteurs tels Huxley, Clarke, Bradbury ou encore Orwell, les représentantes féminines sont plus rares. En effet, les études qui abordent cette question générique mettent surtout l'accent sur les

³⁴ Pierre-Vincent Morvant, *La servante écarlate à l'écran*. Ouvr. cité. p. 91.

³⁵ Felipe Koch, « *The Handmaid's Tale* et l'anticipation des futurs dystopiques », *Sociétés*, vol. 154, n° 4, 2021, p 86.

mécanismes de manipulation au sein de la société « monothéocratique » fasciste qu'est Galaad. L'article de Jean-Pierre Picot « Féminité et contre-utopie », publié dans *Les Cahiers du GRIF*, mentionne qu'Atwood reste l'une des rares autrices du genre³⁶ qui s'est fait connaître sur le plan international. Il dépeint ainsi cette contre-utopie :

Parole de femme, parole d'une femme vouée selon son propre aveu à n'être plus qu'un « utérus à deux pattes », dans des États-Unis devenus une monothéocratie fasciste, et vivant selon la loi biblique [...]. Au travers d'un journal très introspectif, rédigé par petites touches engluées dans une carcérale quotidienneté [...] pour devenir elle aussi une « servante », se dessine peu à peu le tableau d'une Amérique contre-utopique.³⁷

Ces deux derniers auteurs (Koch et Picot) mettent de l'avant le côté moralement destructeur d'une société totalitaire telle que Galaad et l'aspect monstrueux d'une « Amérique contre-utopique, mais à coup sûr espérée par quelques bons citoyens de l'actuelle *Moral Majority*³⁸ » dans laquelle survit le personnage principal.

Thibaud Zuppinger, dans son article, se penche sur « la fonction de la dystopie dans l'imaginaire contemporain ». En plus des éléments déjà cités, Zuppinger met en avant l'aspect répétitif des cérémonies, des journées mornes et des temps de solitude où règne l'ennui. Les journées se doivent d'être toutes les mêmes, de suivre un plan préétabli, afin d'ancrer la routine dans le quotidien, afin que les servantes et les autres s'habituent à ce nouvel ordre des choses. Cette répétition d'un même horaire au fil des jours et des semaines a pour objectif de normaliser les actes immoraux et les valeurs que Galaad veut imposer – objectif mis en place grâce aux rituels, répétitifs s'il en est – et par l'obligation de passivité des personnages dominés, comme nous l'avons vu chez Pierre-Vincent Morvant. Zuppinger analyse la narration et sa forme lancinante, molle et répétitive :

La force de ce roman est de montrer que la résignation, la pression d'une société totalitaire et la capacité d'adaptation sont capables de créer un monde que l'on n'imaginerait qu'à grand-peine. Beaucoup des efforts de la romancière

³⁶ « Mais si le Dieu contre-utopique, qui a nom Totalitarisme, ou Unidimensionnel, ou Leviathan, est spécifiquement masculin, est-ce à dire que les créateurs de romans contre-utopiques soient eux aussi exclusivement masculins ? Verne, Wells, Zamiatine, Orwell, Huxley, sans parler de Jack London ou de Stanislas Lem... Il manquait une parole, il manquait une écriture de femme, la voici : *The Handmaid's Tale* publié par l'écrivain de nationalité canadienne Margaret Atwood en 1985 ». Picot Jean-Pierre, « Féminité et contre-utopie », p. 89.

³⁷ Jean-Pierre Picot, « Féminité et contre-utopie. » *Les Cahiers du GRIF*, vol. 47, 1993. Misogynies, p. 96.

³⁸ Jean-Pierre Picot, « Féminité et contre-utopie. » Ouvr. cité, p. 96.

sont justement consacrés à montrer l'ordinaire de cette réalité, afin de nous la rendre plus palpable, immersive. Un des procédés étant, par exemple, les chapitres, qui sont rythmés comme des cycles : Nuit/Commission/Nuit/. [...] Le totalitarisme, ce n'est pas que la violence, la guerre ou les exécutions. Le régime est totalitaire quand son contrôle est total, et cela implique qu'il s'étende dans la vie ordinaire des gens. Les descriptions de ce nouvel ordinaire occupent de longues pages où se dessine, par petites touches, un monde à la fois très éloigné de ce que l'on connaît – et pourtant incroyablement proche.³⁹

La répétition, de la narration elle-même, mais aussi du vocabulaire⁴⁰ et des actions⁴¹ comme outil de domination est peu traitée dans les recherches existantes, bien qu'elle soit abordée brièvement chez Zuppinger. Cet aspect me paraît pourtant d'une importance capitale : c'est par la répétition – plus que par la violence spectaculaire des pendaisons publiques ou des *Salvaging*⁴² – que le système, aussi odieux soit-il, se régularise et devient « normal » pour les castes dominées. Galaad a bien compris ce que Tante Lydia tend à répéter tout au long des « cours » au Centre rouge : « La normalité c'est ce à quoi on est habitué. » (*S.E* p. 85)

Enfin, certains travaux s'intéressent à l'intertextualité biblique qui est au cœur du roman d'Atwood. Le mémoire en études québécoises d'Isabelle Ethier propose une analyse intertextuelle de *La Servante écarlate*. Dans la partie intitulée « Le récit de Jacob et le mythe biblique », l'étude est menée dans une perspective comparatiste où le mythe biblique et le roman d'Atwood, sont mis en parallèle afin d'illustrer comment l'utilisation d'un passage de la Bible peut justifier les viols sur les femmes.

Pour pallier ce manque [d'enfants], les ménages aisés font appel aux servantes. Celles-ci ont deux ans pour procréer. Afin de justifier cette pratique et de lui donner des bases morales et spirituelles, la secte religieuse au pouvoir se sert d'une citation de la Bible. [...] La Cérémonie pendant laquelle Defred, l'héroïne, doit être fécondée par le Commandant, est inspirée [du] discours

³⁹ Thibaud Zuppinger, « De la fonction de la dystopie dans l'imaginaire contemporain. Réflexions autour de *La servante écarlate* », *Revue française d'éthique appliquée*, vol. 6, n° 2, 2018, p. 7.

⁴⁰ Comme nous l'avons vu précédemment, les mots comme bonjour et aurevoir sont remplacés par des phrases types telle que « Béni soit ce jour » ou « Béni soit le fruit ».

⁴¹ Comme les rituels de la cérémonie, les marches à deux servantes sans parler, les commissions réglées comme sur du papier à musique, etc.

⁴² Un *Salvaging* est une exécution publique à laquelle les servantes prennent part. On leur donne alors exceptionnellement le droit de déchaîner leur violence. Dans le passage évoqué, elles tuent un homme que le gouvernement a jugé coupable de quelques crimes.

citationnel [qu'Atwood place en exergue de son roman et qui est lu par le commandant avant chaque cérémonie].⁴³

Cependant, bien que l'aspect spirituel de la Bible et la mise en place d'une nouvelle interprétation de cette dernière par les dirigeants de la société de Galaad aient été étudiés sous cet angle, je n'ai, à ce jour, pas trouvé de travaux qui aborde de front les rituels dans l'œuvre d'Atwood. Les rituels, comme outils de structuration et de manipulation des individus au sein d'une société – totalitaire ou non, fictive ou non – s'avèrent pourtant un des moteurs de la *S.E.* Qui plus est, la représentation de ces rituels s'effectue du point de vue de Defred, qui narre elle-même ce qu'elle a vécu sous forme de journal, pour donner à voir et à vivre ces rituels. Ce choix narratif permet de sortir du cadre habituel où l'observateur extérieur se penche *a posteriori* sur des rituels qui lui ont été résumés ou transmis à la suite d'observations faites par des chercheurs extérieurs⁴⁴ à la culture où se perpétuaient ces rituels. Ici, on accède aux rituels « de l'intérieur ».

Ainsi, en m'appuyant entre autres sur les travaux de Myriam Watthee-Delmotte et son ouvrage *Littérature et ritualité. Enjeux du rite dans la littérature française contemporaine*⁴⁵ et de Simone Vierne, *Rite, roman, initiation*⁴⁶, je proposerai une analyse mythocritique de la *S.E.* En revanche, la plupart des travaux sur la ritualité auxquels je me référerai ne se concentrent pas nécessairement sur les rites tels que représentés en littérature. Il s'agit le plus souvent d'études anthropologiques et sociales (Durkheim, Jeffrey, Van Gennep, Turner, Roberge, Wulf, etc.), voire tout à fait théoriques, comme les très complets travaux de Mircea Eliade. Cela dit, je considère que toutes ces références restent pertinentes, mais un travail de décalage et d'adaptation sera nécessaire, puisque la ritualité dans la littérature ne fonctionne pas exactement

⁴³ Isabelle Ethier, *Intertextualité dans La servante écarlate : la femme comme sujet en devenir*. Mémoire de maîtrise études québécoises, Université du Québec à Trois-Rivières, 1997, 100 p. p. 63.

⁴⁴ Voir notamment les travaux de Turner, Victor, *Le phénomène rituel : structure et contre-structure : le rituel et le symbole : une clé pour comprendre la structure sociale et les phénomènes sociaux*, Paris, Presses universitaires de France, 1990, 208 p. ; de Jeffrey, Denis et Angelo Cardita (dir.), *La fabrication des rites*, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « Sociologie au coin de la rue ». 2015, 270 p. et de Wulf, Christoph et Gunter Gebauer. *Jeux, rituels, gestes. Les fondements mimétiques de l'action sociale*. [1998], (trad. de l'allemand par C. Roger). Paris, Economica, coll. « Anthropos ». 2004, 298 p. Tous ces chercheurs ont observé différents rites dans différentes cultures.

⁴⁵ Myriam Watthee-Delmotte, *Littérature et ritualité. Enjeux du rite dans la littérature française contemporaine*, Berne, Éditions Peter Lang, coll. « Comparatisme et société », 2010, 256 p.

⁴⁶ Simone Vierne, *Rite, roman, initiation*. Presses Universitaires de Grenoble, 2000, 191 p.

avec les mêmes mécanismes. Le roman, dont la narration permet de performer une histoire, rend le rituel pluridimensionnel et invite le lecteur dans l'acte lui-même - ouvre la porte de ses mystères, alors qu'initialement, les rituels sont des activités secrètes, menées en retrait du monde même⁴⁷. Avoir ainsi accès, par la narration romanesque, aux mécanismes cachés de la création identitaire (car tel est un des objectifs des rites) ouvre une nouvelle perspective sur l'idée même de rituel. Il s'agira d'étudier ces derniers en tenant compte de la focalisation, c'est-à-dire en accédant directement au rituel tel qu'il est vu, vécu et raconté par l'initiée.

Méthodologie et cadre théorique

La méthodologie qui me permettra de valider ou d'infirmer ces hypothèses sera scindée en deux, correspondant aux deux grandes parties de ce mémoire : la création et l'analyse du corpus à l'étude.

Sur le plan de la forme, l'extrait présenté se limitera toutefois à quelques étapes du parcours d'un seul personnage, puisque le parcours initiatique qu'elle vivra est représentatif d'un parcours initiatique se soldant par une issue qui semblera, de prime abord, négative, mais qui n'en restera pas moins « initiatique ». En ce sens, mon volet création fera écho au parcours du personnage d'Atwood sur lequel je me pencherai principalement dans la partie recherche du mémoire. Cette dernière sera scindée en trois chapitres. Le premier m'amènera à définir en détail la nature d'un rite initiatique et sa structure tripartite particulière. Le très complet travail de l'ethnologue Arnold Van Gennep, *Les rites de passage*, qui définit minutieusement les rites, leurs critères et leur nature, servira de base à mon cadre théorique ; *Le petit traité de la vraie religion* de Guy Ménéard, plus récent, me permettra d'explicitier la structure tripartite du rite initiatique et de comprendre quelles formes peuvent prendre les rituels dans un contexte profane et plus contemporain. Ces sources me seront utiles afin de broser un portrait concis de ce qu'est un mythe. Enfin, je m'appuierai sur l'essai de Simone Vierne *Rite, roman, initiation*, qui postule que l'initiation s'avèrerait un des fondements de l'un des

⁴⁷ Précisons qu'il est impossible, même pour les anthropologues, d'avoir accès aux pensées et au vécu des initiés puisqu'ils ne vivent pas le rituel et ne peuvent que l'observer – quand ils sont chanceux, et sinon, ils doivent mener des entretiens ou obtenir des transcriptions portant sur le sujet.

aspects les plus importants de la création artistique. Ces travaux me permettront de mettre en évidence le fait que le parcours du personnage de Defred, dans la *S.E.*, peut bel et bien être considéré comme un parcours initiatique. Je définirai également les principaux éléments théoriques qui serviront aux prochains chapitres : rites, rituels, temps et espace initiatiques. Entre autres, grâce aux travaux fondamentaux de Joseph Campbell, *Le Héros aux mille et un visages* ; de Pierre Brunel, *Les mythes à travers les âges* et *Mythocritique, Théorie et parcours* ; de Mircea Eliade, *Initiation, rites, sociétés secrètes* et à ceux de Martine Segalen, *Rites et rituels contemporains* ; de Christoph Wulf, *Jeux, rituels, gestes* et de Denis Jeffrey, *La fabrication des rites ; Rites et identités ; Éloge des rituels*. Dans le deuxième chapitre, je me pencherai sur la première étape de l'initiation telle que décrite par les chercheurs présentés plus tôt, en prenant en compte l'aspect spatio-temporel de l'initiation et les nombreux seuils qui accompagnent toutes les étapes de l'initiation. Les principales figures spatiales et les symboles qui s'inscrivent dans leur sillage seront interprétés pour tenter de mettre en lumière les éléments initiatiques des espaces que traverse le personnage principal du roman, de l'habit rouge des servantes à l'hôtel des Jézabel en passant par la chambre conjugale où la Cérémonie a lieu. Dans le troisième chapitre, il sera question de décortiquer l'étape de la marge, seconde phase de l'initiation tripartite telle que définie par Ménard. Je m'intéresserai au temps initiatique et à la mort symbolique que subit le personnage. Enfin, dans le quatrième et dernier chapitre, il conviendra alors de vérifier si le parcours initiatique s'achève bel et bien par une phase de Réintégration suivant le terme emprunté à Ménard et Vierne. Il s'agira ici de mettre en avant les transformations du personnage et les actions qu'elle met en place afin de terminer son parcours initiatique en tentant de retrouver sa liberté, de récupérer son corps et de sortir – avec un nouveau statut, celle d'une femme qui a vécu une aventure et qui prend la parole pour la raconter – des Enfers symboliques que représente la société de Galaad.

En conclusion, je proposerai une synthèse des trois phases de l'initiation, tout en établissant un lien entre les parcours d'Astrid dans *Súnaxis* et celui de Defred dans *La servante écarlate* de Margaret Atwood.

PARTIE CRÉATION – SÚNAXIS

Chapitre I – Génnisi sur la rue Nøkke

On ne meurt plus du Charbon, de nos jours. Les révoltes sont passées au rang des histoires dans nos livres.

J'ai une santé de fer. Pourtant, mon premier fils a failli me tuer en venant au monde. Je ne sais plus très bien ce que je fais là. Je regarde par la fenêtre, je voudrais être ailleurs, mais j'en reviens toujours à cette pièce. Ils sont une demi-douzaine autour de moi. Deux médecins, dont la docteure Brecht, nouvelle spécialiste en natalité, que j'ai déjà rencontrée quelques fois au cours de ma grossesse ; deux infirmières, qui ne restent jamais assez immobiles pour que je puisse distinguer leurs visages. L'une d'entre elles est chez moi depuis quelques jours. Elle s'appelle Veronyka, elle vient de la rue Balaur. Ce n'est pas la pire rue de la ville de Bois, du moins, pas la plus pauvre. Leurs habitants travaillent souvent sur les rues de Pierre, là où ma famille réside. Veronyka ne parle pas moldave – même si c'est affreusement impoli de ma part, j'ai demandé quand même – elle s'en tient strictement au français et parle peu. Des deux infirmières, elle est la plus grande, un peu forte, le port de tête haut. Ses cheveux, sombres, en chignon serré à mi-hauteur, doivent lui tirer sur les tempes. Coiffure désagréable pour une femme qui le semble tout autant. Elle ne m'a laissé entrevoir aucun sourire, pas même un peu de joie.

Je porte un enfant, je vais offrir une vie de plus à la Cité et cette grande femme ne daigne même pas me remercier. La seconde est à peine moins grande, beaucoup plus jeune, souriante. Plus lente, elle apporte l'eau, les linges. Je connais son nom, elle vient de la même rue que moi : Nøkke, la rue la plus proche de la colline prásinos, nommée ainsi pour la couleur vert foncé du thym rampant qui la recouvre entièrement, lieu prestigieux s'il en est. D'ici quelques jours, je présenterai mon enfant devant toute la population. La plus jeune des deux infirmières me frôle, en tournant autour du lit. Elle pose sa main sur mon poignet humide. Souris encore.

Ma mère est dans un coin de la pièce, un carnet à la main. J'espère qu'elle ne me dessine pas. Son geste est assuré, elle ne me regarde pas, son crayon ne quitte pas la feuille. Les mères ne sont jamais obligées d'assister à l'accouchement, mais elle l'a fait pour mon premier fils, Céos et, après coup, les autres grand-mères sont trop heureuses d'entendre les détails, comme si elles en retireraient une joie, celle de revivre cet instant de douleur et d'humilité, où tout bouge autour de soi.

Je hurle.

La contraction m'a prise par surprise, j'oublie de temps en temps que ces gens sont là pour moi. La jeune infirmière agrippe ma main, je la serre en retour. Ma mère ne lève pas les yeux, elle tourne un peu la tête vers la gauche, pour que son oreille sourde soit de mon côté. « Fais moins de bruit, Castalie », doit-elle penser. Elle qui est si tendre avec son petit-fils, elle le porte encore dans ses bras alors qu'il a presque neuf ans. Elle s'abîme le dos pour donner de l'amour à cet enfant. Elle ne s'abîmerait jamais le corps pour moi, les marques d'affections qu'elle a à mon égard se traduisent par l'orgueil qu'elle retire de la fertilité de mes entrailles. Un fils, un autre enfant qui devrait voir le jour bientôt – au plus vite par Ilithyie belle Déesse, fais qu'il arrive vite. Ma mère n'a que moi, pourtant elle a prié les dieux pour qu'il en soit autrement. Deux fausses couches avant moi, une autre juste après. Et un enfant mort-né, il y a douze ans. Elle n'a plus réessayé depuis. Me voir, jour après jour, l'encourageait à tenter encore le destin, à forcer Héra à la regarder dans les yeux, à contraindre la Déesse à poser sa main sur son ventre. Mais, depuis qu'elle a tenu ce corps froid, gluant, si beau, dans ses bras, cet enfant mort, elle n'a plus jamais cherché à être enceinte.

Alcé, mon mari, est sur le seuil de la porte, il n'en dépassera pas le cadre, l'épaule crispée sur les moulures de bois. Il ne regarde pas les médecins ni les deux infirmières qui vont et viennent dans une logique qui n'appartient qu'à elles. Il me fixe et il a peur. Alcé est un couard, il ne sera jamais un citoyen valeureux, il n'a jamais osé se proposer pour une Thusia⁴⁸, pas même lorsqu'il s'agissait d'un simple poulet. Il passe son temps

⁴⁸ Sacrifice d'une victime animale.

à restaurer des peintures de chasse, de guerres, de meurtres violents, mais entendre ma douleur pourrait le faire s'évanouir.

Pourtant, il est fort aujourd'hui.

Quand j'ai accouché de Céos, il a quitté la pièce au bout d'une heure de cris. Cette fois, il est dans la chambre depuis ce matin. Il s'est absenté un peu vers midi, pour manger ou pour vomir, lorsqu'il est revenu, il sentait la menthe. Il reste là, mon Alcé, il veut qu'on soit fier de lui aussi : il offre un nouveau membre à la communauté. Il ne le pense pas comme ça, pour lui, je fais tout le travail, s'il cela ne tenait qu'à lui, il resterait en retrait lors de la présentation sur la colline prásinos. Il n'est pas le genre d'homme à se mettre de l'avant, il se tient derrière les œuvres qu'il restaure, il se tient derrière sa femme.

— Madame Nielsen, là, il va falloir pousser, le plus fort possible, il ne faut pas que la pression sur le crâne dure trop longtemps. Il est bien positionné, je sens le haut de la tête. Il va falloir pousser de toutes vos forces. Je vous ferai signe. Dans quelques dizaines de secondes, d'accord ? En attendant, respirez bien.

J'essaie de penser à autre chose. J'habite dans la deuxième plus grande maison de la rue Nøkke. De la fenêtre de ma chambre, je vois la statue qui se dresse sur notre rue : un jeune cavalier aux jambes fines, dont les bottes touchent la base ornée du piédestal. De son cheval, n'est érigé que le début du torse, les deux jambes avant sortant du socle, l'encolure portant fièrement une tête débridée, un peu de dos sur lequel l'enfant tient. Je vois la sculpture de côté, mais je sais que de son autre bras, l'enfant tient un violon et que son regard est tourné vers le bas, sur les eaux de la fontaine au-dessus de laquelle il trône. Le Nøkke fait partie de la mythologie danoise et notre statue est la seule agrémentée d'une fontaine. Marque de prestige. Nos ancêtres danois étaient d'importants Protéros⁴⁹ et Le Nøkke est à la fois bienveillant et dangereux.

⁴⁹ Nom donné aux premiers arrivants de la Cité.

Ma mère a toujours tenu à conserver cette mémoire, cette fierté, et, bien que nos prénoms ne soient plus danois, lors des moments intimes – le bain, la coiffure – elle apportait un peu de *hygge* à la maisonnée et chantait en danois.

Un déchirement, une brûlure, un coup de sabot infernal. Je ne me souviens plus des paroles que chantait ma mère dans le bain. Elle chantait pour elle, pour se souvenir. Elle ne chantait pas pour moi.

— Il y a un déchirement, soufflez Castalie, soufflez. Castalie, il va falloir changer de position, mettez-vous à quatre pattes, c’est bientôt fini.

Mon mari ne quitte pas la pièce, ma mère a arrêté de crayonner. Le premier médecin, celui qui ne s’est pas présenté en arrivant ce matin – parle sans cesse à la docteure Brecht qui, elle, a ses mains entre mes cuisses. Sa peau est douce, elle a retiré ses joncs d’or blanc en arrivant dans la pièce, m’a demandé une nouvelle fois de l’appeler Nættaline pendant qu’elle attachait ses cheveux. Elle doit avoir mon âge, une grande et belle blonde. Je ne suis pas certaine de ce qu’elle fait. On m’a dit, il y a quelques semaines, que la docteure Brecht n’avait jamais perdu un enfant – sauf le sien, il y a un ou deux ans – et que je serais entre bonnes mains avec elle, qu’elle exerce depuis ses 23 ans, qu’elle est destinée à voir son nom gravé sur les hautes murailles, le grand symbole de la réussite personnelle. Ses mains sont douces. Je hurle encore, pousse le plus fort possible.



Il pleut sur la statue du Nøkke, j’entends les gouttes frapper sur le toit, sur ma fenêtre. Musique agréable, monotone. Ma mère, les médecins et les infirmières sont parties. Dans le cadre de porte, Alcé me fixe, voit que j’ouvre les yeux.

— Notre enfant va bien, c'est une fille, elle est énorme, magnifique. Elle est avec ta mère. Elle refuse que je le prenne avant toi.

Sa voix est chaude, douce. Je suis ravie de voir son visage. Il est resté pour moi. Il paraît plus grand qu'il ne l'est dans l'embrasement de la porte. Sans se presser, il s'assoit sur le bord du lit, prend ma main et la porte à son cœur.

— Les médecins ont dit que tu as subi une déchirure importante, je n'ai pas trop compris, mais Nættaline a dit en partant qu'elle t'avait bien recousue et que tu dois rester alitée une dizaine de jours au moins. Comment te sens-tu ? Oh et, comment veux-tu appeler notre fille ? Tu sais que j'ai plein d'idées, j'aime beaucoup Hemithéa, comme la fille de Poséidon, ou Aréthuse, la naïade que tu aimes tant. Je sais que l'eau est importante pour votre famille.

Alcé n'est pas d'origine danoise. Sa famille a complètement abandonné le passé. Ils sont toutes et tous enfants de Súnaxis, nom glorieux de notre Cité. Bien qu'Alcé soit un des plus humbles de sa famille, il en éprouve de la fierté. Ses grands-parents ont procédé à la suppression de leur nom de famille avant sa naissance. On ne lui a jamais dit quel était son nom d'avant ni son pays d'origine. Même s'il habite sur la rue Upyr, là où ceux qui provenaient de l'est de l'Europe sont regroupés. Il serait malvenu de demander, de chercher à connaître son passé. Il est Súnaxien à présent. Alcé, fils de Japet.

— Astrid. Je veux qu'elle s'appelle Astrid.

— Un prénom danois... tu es sûre ? Ta mère ne pourra jamais le prononcer à haute voix devant ses amies, devant les autres Sénateurs, sans se sentir tout à fait humiliée... Non, Aréthuse, c'est bien. Mon amour, ne nous fais pas ça. Le Sénat nous encourage à donner l'exemple, la ville de Bois refuse de se plier à nos traditions, il lui faut un nom grec, tu le sais.

— Elle s'appellera Astrid. Et tu l'aimeras. Et je lui chanterai des chansons danoises.



Castalie est dans la chambre avec notre fille. Astrid. Du vieux norrois « fidèle aux dieux ». À quels dieux seras-tu fidèle, ma belle enfant ? J'ai peur. La famille de Castalie est une des plus prestigieuses de la ville, depuis les Protéros. Les femmes Nielsen y sont Sénatrices. Mon épouse devrait bientôt rejoindre leurs rangs, du moins c'est ce que répète sans cesse sa mère, mais ma Castalie n'aime pas la politique, comme son père et comme moi, elle préfère l'art. Elle a commencé à jouer de la musique au moment où nous n'avions plus de chef d'orchestre. Propulsée Kai Agathos⁵⁰ en moins de trois ans, elle dirige maintenant les musiciens et musiciennes lors de chaque représentation. Elle s'est mise à composer des variations musicales et scénaristiques pour les pièces de Sophocle et s'est alors fait remarquer par le Túran. Aujourd'hui, à trente et un ans, elle scénographie l'ensemble des expositions de la Cité.

Une semaine a passé depuis que ma fille Astrid est née et ma belle-mère n'a pas encore été capable de prononcer le nom de sa petite fille. Elle peste. Déjà qu'elle ne m'aime pas, moi, le beau-fils issu d'une famille moins bien lotie que la sienne, elle refuse à présent de me parler, ou même d'aller voir sa fille encore alitée. Bien fait pour cette vieille chouette. Grâce au dédain qu'elle porte au prénom de notre enfant, je peux l'insulter ni vu ni connu, rien qu'en prononçant le nom de ma fille. Ma belle Astrid, que je soulève et fais danser dans mes bras dans chaque pièce de la maison, en répétant son nom assez fort pour être certain que la grande Sénatrice Ludinys Nielsen entende bien. « Astrid », chère belle-mère, ta petite fille s'appelle Astrid. Dans quelques jours nous devons la préparer pour l'Amphidromie. Sa mère habillera notre fille d'un linge bleu foncé et nous la présenterons au monde. En attendant, Castalie se repose et ma belle-mère devient folle. Je passe une belle journée.

— Alcé, mon amour ? Viens avec Astrid dans la chambre, s'il te plaît.

Je monte les marches sans bruit, nous les avons huilées il y a quelques mois, une maison sans bruit est une maison où un enfant dort bien.

⁵⁰ Titre offert par le Sénat au citoyen qui s'est le plus distingué dans un domaine. Viens avec la charge d'être responsable dudit domaine dans la Cité (agriculture, religion, construction, art, etc.).

Elle est allongée sur le côté, les bras en haut de la tête, la couverture enroulée au niveau des hanches. Son ventre n'est presque plus gonflé, sa peau se tend à nouveau, elle reprend des forces plus vite que ce que je n'aurais imaginé. Dans moins d'une semaine, elle sera déjà de retour au travail. *Mère corbeau*, comme diraient les femmes de la rue Aufhocken. Je m'en moque, sa grand-mère s'occupera de l'enfant et elle devra bien l'appeler par son nom.

Je pose ma petite Astrid dans les bras de sa mère. Elle se redresse. *Min lille bold*⁵¹. Je ne devrais pas faire de scène, mais la laisser parler danois à notre enfant me gêne. Je ne dis rien, je sors de la chambre, Castalie entonne une berceuse, le *hygge*⁵² retrouve sa place dans notre maison.

Neuvième jour de la vie d'Astrid. Sa mère se lève péniblement. Le sac en jute contenant les draps souillés le jour de l'accouchement est apporté par ma belle-mère. Boitant un peu, mais portant sa fille, Castalie en tête, nous marchons vers la Colline prásinos pour l'Amphidromie : la présentation de sa fille aux citoyens. Astrid fait partie d'une des familles les plus influentes de la ville, alors tout le monde se doit d'être là. Nous n'avons jamais été aussi nombreux dans la Cité, les trois cents Protéros seraient fières de nous. Nous ne serons pas tous là. Une bonne partie de la ville de Bois se refuse aux pratiques culturelles de la Cité. Contrairement à notre ancien chef, feu le Centaure, le Túrán actuel n'oblige pas la présence et la dévotion. Peut-être que la moitié de la ville sera présente pour la circumambulation de Castalie et d'Astrid.

Le soleil passe derrière la haute muraille et nous tombons dans l'entre-jour. Période de la journée où il ne fait pas nuit, mais où le soleil ne nous touche plus de ses rayons chauds. C'est toujours à ce moment que les cérémonies débutent. La Première Garde des Aphantos⁵³ est tenue de rassembler le bois sur la colline prásinos, douze soldats

⁵¹ « Ma petite boule » en danois.

⁵² Typiquement danois, signifie créer une atmosphère chaleureuse et profiter de belles choses de la vie avec les personnes que l'on aime.

⁵³ Nom de la milice Súnaxienne.

prestigieux, méritants. Leurs noms sont déjà inscrits dans la pierre des murailles, insigne honneur. Leur commandant, le Túranarque⁵⁴, veille à l'organisation. Arétos Brecht se tient debout sur l'estrade ronde, tout juste montée pour l'occasion, en tenue officielle, trop propre. Cet homme imbu, malsain, m'a toujours mis mal à l'aise. Les deux poings sur les hanches, crispant les biceps, il crie ses ordres. « Apportez le bois par-là », « plus vite bande de métèques », « foutez ça là, fillettes ». Il n'oserait jamais parler de la sorte devant notre Túran. D'autant plus que notre chef, s'il n'est pas bigot, ne laisserait jamais passer ce genre d'insultes. Les deux infirmières qui ont assisté Castalie sont déjà sur place, elles ne se parlent pas – elles ne sont pas du même monde – l'une lit, l'autre regarde les soldats s'affairer. Le Túran allumera le feu à l'heure précise où la cérémonie s'amorcera. Les trois Hieréas se mettent en place. La première jette un peu d'huile sur les plus grosses bûches, je me demande en quoi consiste leur formation. Je sais de source sûre qu'elles sont initiées aux Mystères, je sais que certaines d'entre elles sont déjà sorties de la Cité, je crois savoir que beaucoup font vœu de silence en public, ou peut-être deviennent-elles trop dédaigneuses des autres citoyens.

Les gens commencent à s'amasser autour de la colline, ils arrivent du côté nord de la ville, richement parés. Ils sont une vingtaine, ils ne resteront pas longtemps. Ils savent qu'ils ne peuvent pas esquiver l'Amphidromie, ils doivent eux aussi se plier aux règles. Leurs présents sont généreux, formels. Les vases, figurines de dieux en poterie, semences de fleurs rares viennent garnir la table. La colline prásinos se remplit, j'aperçois mon père, Japet. Il a fière allure, cet homme vieillissant, ses cheveux sont encore noirs, son dos droit, je ne le provoquerais pas pour une bagarre, même si les rides sur son visage le rendent méconnaissable. Ma mère ne doit pas être loin, elle ne le laisse plus sortir seul pour les cérémonies officielles, elle le guette toujours, du coin de l'œil.

⁵⁴ Deuxième chef militaire, qui gère, entre autres, la Première Garde des Aphantos (12 soldats d'élite affectés à la protection personnelle du Túran).

- Mon fils, félicitations. Je ne te gronderai pas si tu me dis tout de suite le nom de cette petite beauté que j'ai aperçue à l'instant dans les bras de ta Danoise.
- Sénatrice Théia, mère. Je suis heureux de vous voir.
- J'espère que tu l'es, petit Titanide⁵⁵. On ne s'est pas vu depuis au moins trois semaines !
- L'accouchement fut éprouvant, je tenais mon rôle de père. Quant au nom de notre fille, vous le saurez lors de la présentation, dans une heure, je pense, en même temps que le Túran.

Elle s'éloigne sans chercher à en entendre davantage, ma mère est contente que je respecte les règles, même si, ce soir, je le sais, elle m'aurait bien laissé tricher pour savoir le nom de ma fille avant le reste des citoyens. Après tout la Sénatrice Ludinys Nielsen, elle, a eu la précieuse information. Compétition entre grand-mères, qui sait.

Voici la nombreuse famille de la rue Asdeev, les fils et filles de Sogdianos. Je ne les connais pas. Comme dirait ma belle-mère, il fait bon de ne pas se questionner sur ces gens-là. Ils apportent cependant de beaux présents, une toile immense de la gigantomachie, quatre bracelets en or fin gravés, du miel, et un trépied en bronze. À peine la moitié des habitants de la ville de Bois se joignent au rituel, certains ne se présentent plutôt pour le banquet que par dévotion. Au temps du Centaure, si une seule personne s'était désistée, ne serait-ce qu'une, elle aurait été fouettée le soir même. Je ne pense pas que notre Túran fasse le mauvais choix en laissant couler, les tensions entre citoyens des deux moitiés de la Cité n'ont cessé de croître depuis vingt ans et une répression violente ne ferait que mettre le feu aux poudres. Je ne sais pas comment convaincre ma femme de suivre la tradition des noms grecs, alors forcer un peuple entier à changer de foi, je ne sais pas comment notre Túran, si persuasif soit-il, pourrait s'y prendre. Néanmoins, une dizaine d'enfants sont nés de leur côté, cette année, et les familles apportent des présents. Même si certains d'entre eux n'ont même pas eu d'Amphidromie pour leur naissance, ils envoient au moins une simple Dekatè⁵⁶, parfois

⁵⁵ Titanide : enfant de Titan. Le du père d'Alcé est « Japet », un des premiers Titans.

⁵⁶ Reconnaissance de l'enfant par un second parent. Normalement faite en plus petit comité, le lendemain de l'Amphidromie.

juste expédiée en une lettre solennelle au Túran, pas même une Thusia. Je sais que ma mère a prévu d'offrir un Taureau pour mon Dekatè. Ce à quoi j'aimerais m'opposer, je ne veux pas d'une cérémonie trop ostentatoire.

Ce soir on enterrera des fruits et des légumes sous la terre, pour Perséphone, on mangera quatre ou cinq agneaux gras, une vache tarie, Castalie voulait sa seconde Amphidromie moins tonitrueuse que celle qui s'est tenue pour Céos. Sa mère avait choisi la majorité des éléments du rituel, la couleur de sa robe, le nombre de personnes qui ont marché autour de l'estrade, les gens qui ont pris Céos dans leurs bras autour du feu. Cette fois, mon épouse garde les choses en main – que ma belle-mère trébuche dans les rives du Styx si elle pense pouvoir tout décider encore une fois. Elle tournera seule autour de sa fille posée au centre de l'estrade dans un panier d'osier, elle seule portera son enfant autour du brasier.



Il fait nuit, Astrid n'a pas geint une seule fois alors que son frère, lors de sa cérémonie, m'avait imposé cris et pleurs incessants. Je boite encore à la suite de l'accouchement, mais je me force à rester le plus droite possible. Ma mère serre les poings comme si elle partait en guerre. Elle a revêtu le costume sénatorial des grandes fêtes. Alcé observe en retrait, à son habitude. J'allaite une dernière fois Astrid avant de monter sur l'estrade. C'est vrai qu'elle est grande et forte.

Les flambeaux de plus de quatre cents personnes illuminent la colline prásinos jusqu'aux murs d'enceinte, on y devine, tout là-haut, les Priamides : la garnison de soldats dévoués à la surveillance sur les murailles. Je gravis la butte au centre, monte sur l'estrade ronde et dépose Astrid dans le panier d'osier tressé par les Hieréas. Elle se laisse exposer là sans même babiller. « Cette enfant est étonnement silencieuse », m'a dit ma mère, le septième jour. Je prends un flambeau et commence à marcher

autour du berceau, je dois faire neuf tours et, pendant ce temps, les noms des enfants de l'année et de leurs mères sont scandés par une des Hieréas⁵⁷. Le peuple applaudit laconiquement. Le Túran est derrière la foule, tout en haut des marches du tribunal, un des cinq bâtiments qui ceinture la colline prásinos. Près de notre chef, ma mère, ma belle-mère et les autres Sénateurs et Sénatrices se tiennent debout, sur le parvis. Des flambeaux en fer forgé sont disposés devant chaque bâtiment : le Tribunal, le Sénat, le centre des archives, le Cénotaphe et enfin la bibliothèque. La foule est si dense qu'elle ne peut que se masser entre les édifices, beaucoup des habitants de la ville de Bois devront rester à l'extérieur, dos aux champs, de l'autre côté ou dans le parc entre l'école et l'hôpital. Le Túran reste assis sur un lourd fauteuil. Je l'ai observé pendant que je nourrissais Astrid, un peu avant l'entre-jour. On est plus près du trône que du fauteuil, à vrai dire. Un objet massif en pierre blanchie. Il n'y a pas de marbre ici. Le marchepied est sculpté d'une scène de procession forestière, nous l'avons appris pendant nos cours à la petite école. Les gravures illustrent la nymphe Callisto tendant une outre à Artémis la grande déesse. Les accoudoirs sont asymétriques, celui de droite est plus large, représente le buste et la tête d'un Taureau – je ne sais pas comment fait le Túran pour s'y asseoir sans s'encorner à chaque fois – dont le mufle, les yeux et les cornes sont dorés. L'accoudoir de gauche prend la forme de Pégase, dont les grandes ailes, en un seul bloc, rejoignent le haut de l'imposant dossier qui dépasse la tête dégarnie de notre Túran.

Je suis distraite, ce soir. Je m'arrête. J'ai terminé mes neuf tours, Astrid a crié un peu, il ne fait pas chaud en octobre, on m'a autorisée à lui laisser le lange bleu – initialement les nouveau-nés sont exposés nus et, après les neuf tours de la mère, plusieurs privilégiés peuvent demander à porter l'enfant, pour l'ausculter, s'assurer qu'il n'est pas difforme. Je recommence à tourner – neuf tours encore –, autour du grand feu cette fois, à quelques pas de l'estrade. Les deux infirmières qui m'ont assistée jettent au feu les draps souillés et toutes les serviettes de coton qui ont servi à éponger le sang que j'ai perdu. Je tourne une dernière fois, je m'arrête. Les vieilles femmes s'avancent au

⁵⁷ Hieréus et Hieréas, prêtres et prêtresses du culte Súnaxien.

pied de l'estrade, tendent les bras, certaines commencent déjà à marcher autour du feu. Je lève la tête vers le Túran.

Je me refuse à cela, ce soir, personne ne portera ma fille.

— J'aimerais que la première personne à porter mon enfant soit notre cher Túran.

On ne demande pas ce genre de choses. Le Túran doit être la dernière personne à porter le nouveau-né, parce que cela annonce la suite, les offrandes de fruits et de légumes qu'on met en terre pour remercier Perséphone et demander la clémence d'Hadès.

Les applaudissements s'arrêtent d'un coup. Le vent dans les flammes sonne comme un épais voile de laine qui claque. Des têtes se tournent vers le Túran, la plupart me fixent avec de gros yeux, comme lorsqu'on punit une enfant, sans mot dire. Je n'ose pas regarder Alcé. J'aurais dû le prévenir de ce que je comptais faire.

Le Túran se lève, descend les marches avec lourdeur, traverse la foule, serre quelques mains, quatre membres de la Première Garde l'entourent. Il arrive près de moi, prend l'enfant. C'est un homme assez gros, plus de cinquante ans, sa barbe est tout à fait blanche et contraste sur sa peau noire, mais, à la lueur des flammes, ses cheveux semblent avoir encore cette couleur foncée, hachurée, des hommes vieillissants. Son visage suinte un peu, si je me fie aux commérages que j'entends, il boit, beaucoup. Des dernières bouteilles de vin apportées par les Protéros, il ne doit pas rester grand-chose depuis qu'il est notre chef. J'ai du mal à comprendre comment il peut rester du vin dans les caves de la Cité, cela fait plus d'un siècle que nous sommes cloîtrés entre ces murs, que le monde dehors n'existe plus.

— ... Quel est son nom ?

Il vient de répéter sa phrase.

Il me fixe, un regard sévère de paternel qui n'aime pas qu'on lui fasse perdre son temps. Perdue dans mes pensées, je ne l'avais pas entendu. Je lui donne le nom de ma fille et mon nom de famille. Parce qu'elle aura un nom de famille. Il ne répond rien, mais je

sais, par son regard, que ce qu'il entend ne lui plaît pas, qu'il voudrait bien me laisser le bénéfice du doute, me faire moi aussi répéter et, cette fois-ci, entendre un beau nom grec. Mais je me tais. Il se retourne, se tient face à la foule silencieuse.

— Citoyens, citoyennes, accueillez cet enfant en votre cœur. Aimez cette fille comme vous aimez vos enfants, vos parents, vos amours. Nous avons survécu au Charbon pour une chose : vivre en harmonie avec les dieux, avec le monde qu'ils nous ont offert. Notre survie, c'est la survie de l'humanité. Chaque nouvel enfant rend hommage à ce cadeau de la vie, et cet enfant se nomme Astrid Nielsen, fille de Castalie Nielsen. Bienvenue au monde, Astrid.

« Astrid, Astrid », certains crient son nom, d'autres le huent. Alcé ne bouge pas, je tourne la tête, je vois sa mère, les bras levés au ciel, elle doit se désoler.

Le Túran n'a plus l'air fâché, il me tend ma fille, m'embrasse sur le front.

— Demain y aura-t-il une Dekatè ?

— Oui mon Túran, son père, mon époux, la reconnaîtra. Alcé, fils de Japet.

Les cris sont à présent trop intenses pour que j'entende une quelconque réponse de sa part. Il se tourne, repart lentement. Je me tourne vers les Hieréas, elles ne semblent pas faire grand cas de la situation. Le déclin de l'idéologie est constant depuis la mort du Centaure, il y a un peu plus de quinze ans. Bien que personne n'oserait oublier les prières, les libations et les offrandes publiques ou ne manquerait les jeux d'été, on est de moins en moins nombreux à être tout à fait croyants. Les Hieréas font signe aux jeunes servantes d'apporter les offrandes – des prêtresses en formation, ou de simples bénévoles de moins de seize ans. Cinq paniers débordants de carottes, de courges datant de l'hiver dernier, des grosses citrouilles, des pommes, des poires peut-être, je distingue mal à la lueur des flambeaux. Le Túran est en tête de procession, à sa droite le Túranarque et quatre gardes, je me place à leur suite, ma fille dans les bras, mes parents derrière moi. Suivent l'infirmière de la rue Balaur et l'autre de ma rue. Nættaline Brecht s'est postée juste derrière Veronyka, je ne vois pas le second médecin qui était présent à mon accouchement. Alcé et ses parents sont censés se placer derrière, je ne les

aperçois pas non plus. Nous commençons à avancer et je perds de vue la suite de la procession. Nous devons rejoindre l'Acropole, neuf cents mètres à peine. Une bonne partie des habitants nous succèdent, ils veulent voir le sacrifice, ils veulent goûter au banquet. Il n'y aura jamais assez de victuailles pour tout ce monde. La chaleur des nombreux flambeaux réchauffe l'air, j'ai presque chaud. L'Acropole est le point le plus haut de la Cité, cette butte est artificielle, contrairement à la colline prásinos – mais il ne faut pas trop s'étendre là-dessus – des marches en bois permettent d'atteindre le temple.

Nous nous arrêtons devant l'autel. Les cinq agneaux sont prêts, on leur a passé des boucles dorées aux oreilles. Les trois Hieréas, le Túran et le Túranarque Brecht soulèvent un agneau chacun. Le Túran est le seul qui caresse l'animal. Il laisse la longe à un garde, tourne autour de l'imposante table de marbre pour se placer en face de la foule, prend une coupe en argent et la tend vers le ciel.

— Aux dieux – il verse un peu de vin par terre – vous qui regardez le dernier bastion des hommes et des femmes de ce monde, vous qui contemplez vos derniers fils et vos dernières filles, soyez fiers et soyez doux. Voilà pour vous cinq agneaux gras et une vache tarie. D'autres offrandes encore suivront cette année. Regardez cette nouvelle fille et donnez-lui votre amour, comme je lui donne mon amour. Aux enfants et aux mères de l'année, à nos mères à toutes et à tous, nous vous faisons honneur par cette Thusia.

La foule reste silencieuse. Trop silencieuse.

Au début de l'année, on crie et personne ne distingue les paroles du Túran, maintenant, tout le monde se tait. Je pense qu'on se lasse de tout, même du sang. Ou bien les habitants de la ville de Bois, par leur silence, se refusent à participer à cette cérémonie.

Le Túran retourne à son agneau et, par cinq lames dorées levées vers le ciel, les cinq gorges sont tranchées, d'un seul geste. Une rainure creusée dans la pierre de l'autel dirige le sang vers une grande jarre en terre cuite richement peinte. Les Hieréas

s'affairent à la découpe, je suis gentiment écartée, le temps de préparer les animaux, leurs entrailles pour le feu, leur chair pour le banquet. Je cherche Alcé. La foule est devenue grouillante, au loin, j'entends des cris, qui ne sont pas de cris de joie. Une grande blonde me coupe la route, tout sourire, elle m'apostrophe.

— Merci aux dieux, merci à vous. Je suis étonnée de vous voir marcher sans même boiter, Castalie, félicitations. Je suis contente que mes points de suture aient si bien tenu. Pas d'infection ? Non, mmm, sinon vous seriez incapable de vous tenir debout. Et quelle robe, un peu froide peut-être mmm, très beau rouge. Et ce linge bleu, votre fille est sublime. Je ne m'attendais pas à ce nom-là, votre époux, Adonis, oui, non, comment-se nomme-t-il, déjà ? Quel est le nom de votre époux ?

Parle-t-elle toujours autant ? Sa voix grave me charme, mais son débit de parole me donne envie de la gifler. Je serre Astrid contre moi, je vois Alcé qui s'en vient – mon héros – me délivrer de Nættaline Brecht. « Alcé, mon amour, salue donc la docteure Brecht. Elle qui m'a si bien recousue. Tu devrais la remercier, toi. »

Je sais que je viens de le rendre beaucoup trop mal à l'aise pour qu'il puisse prononcer un seul mot.

— Ah oui, Alcé, très beau nom. Votre mère est Sénatrice, je crois, oui, la Sénatrice Théia. Quelle femme. Elle parle toujours à la faveur des dieux, oui, mmm, quelle femme.

Je pose Astrid dans les bras d'Alcé et m'éloigne un peu. J'ai besoin d'air, d'obscurité. Je me faufile entre les sourires et les mains qui se tendent vers moi, des paumes moites se posent sur mes épaules, des félicitations qui sentent l'alcool s'agrippent à mes oreilles, à mon nez. J'ai besoin d'air frais. Par Perséphone, le silence, je vous prie.

« Ma fille. Je te cherche depuis la procession. » Moros, mon père. Je me jette dans ses bras. Il est fort, il me soulève encore comme si j'étais une fillette. Je serai toujours sa petite fille. Il respire mes cheveux, me repose au sol, me remercie pour le nom de mon enfant. Pardon, père, je sais que c'était un secret, que personne ne doit connaître le nom

de ta mère hérétique qui a été exilée de la ville, mais plus personne ne s'en souvient aujourd'hui. À présent, c'est au tour de mon Astrid et elle aura un grand destin.

Il me regarde dans les yeux, me félicite pour ma glorieuse double circumambulation, autour d'Astrid, autour du feu. J'aurais dû rester pour le partage de la viande, mais comme toujours il comprend que je n'ai pas très faim quand je suis anxieuse et que, « par les dieux », comme je dois être anxieuse, à présenter Astrid ainsi devant toute la Cité. Mais il sait qu'en même temps, je dois être vraiment fière. Et il me dit qu'il m'aime, aussi, à chaque fin de phrase. Il n'en fait pas trop, il a toujours voulu compenser l'absence d'amour maternel. Moros est un bon père et c'est un excellent poète. Il me tend un papier de lin plié en trois, scellé d'un ruban de soie. Où a-t-il trouvé de la soie ? Je le prends dans mes bras, une longue étreinte, plus rien n'existe autour de nous.

Plus rien n'existe jusqu'à ce qu'un corps percute violemment le mien. Un sifflement et j'aperçois le feu, un immense flambeau qui lèche le ciel.

Chapitre II – Dromena, Deiknumena, Legomena

— Astrid mon cœur, ne fais pas cette tête, ce n'est pas si mauvais !

Une brûlure nouvelle dans la gorge. Mes yeux piquent. Alcé, mon père lance un rire franc. J'ai 15 ans, C'est la première fois que je goûte à de l'alcool et je ne m'en sors pas très bien. Je me retiens pour ne pas recracher ma gorgée. Je dévisage mon père, me force à avaler le liquide ambré.

— Je pensais qu'ils faisaient des stocks d'orge pour les années rudes.

— Ils en font peut-être aussi ma fille, mais notre Túran actuel est un bon vivant, comme on dit. Une partie de l'orge cultivée est mise de côté dans les caves et on en fait de l'alcool.

— Ou peut-être que le Túran s’offre des banquets démesurés chaque soir et se saoule avec les Asdeev !

— Céos mon fils, un peu de respect, je te prie.

Notre père pose les yeux sur nous avec sérieux à présent.

Il m’explique comment sont créées les levures qui, mélangées à l’eau claire, se transforment, à force de patience et de prières, en cette boisson des dieux au parfum infect. Je ne l’écoute pas. Je suis déçue.

Ce souper alcoolisé est la première étape de mon premier grand cycle, bientôt je ne serai plus une enfant, mais un membre à part entière de la communauté de Súnaxis. Je mange peu, mes parents me racontent l’histoire de notre famille, nous vivons un soir important, radote mon père, « le plus important pour vous, les jeunes », c’est ce qu’il dit... je ne sais pas si j’ai envie d’y croire. Castalie, ma mère me répète souvent que les initiations ne sont qu’une simple fiction ayant pour but de nous lier les uns aux autres, de nous aimer, de nous rendre compte du privilège que nous avons d’être les descendants de ceux et celles qui ont été choisis par les dieux pour être sauvés du Charbon, cette maladie dévoreuse de chair. Castalie ne croit pas au culte Súnaxien, elle me raconte souvent l’autre histoire, celle qui est truffée de mensonges et de fables. Pas de dieux, pas de fondateur et qui sait, peut-être même pas de Charbon. Il est interdit de sortir de la Cité parce que le Charbon a dévasté le monde : c’est ce que tout le monde dit. Mais ma mère, elle, me glisse à l’oreille que, si ça se trouve, on est juste emprisonnés là comme de sages brebis et que le monde dehors est bel et bien vivant, et continue, sans nous. Ce soir, elle regarde son mari raconter les belles histoires de Súnaxis en silence.

Mon père reprend, j’écoute à moitié, fixé sur le regard moqueur de ma mère. Je comprends ce que ma grand-mère veut dire quand elle affirme que j’ai le même « sourire méchant » que sa fille, comme elle dit. Nos ancêtres, dont les noms sont gravés sur le mur : Gustav Nielsen et Vassily Kovalenko pour la famille de ma mère, il ne faut plus prononcer les noms d’origine de la famille de mon père, mais nous devons tout de

même rendre les honneurs. Ces hommes et ces femmes valeureux ont franchi les portes de la Cité à l'issue d'un exode harassant où très peu ont survécu, ce sont les Protéros de notre famille. Ces gens ont fait je ne sais quoi avant pour mériter d'être sauvés par leur Fondateur.

« Astrid. Astrid ? Il faut que tu finisses ton verre. Céos vient de me dire que certaines familles sont déjà au rassemblement. Finis ton verre, nous allons t'accompagner au pied de l'Acropole. » On se lève, j'ai froid malgré l'été. Castalie tend à chacun de nous une coupe en métal remplie de vin coupé avec de l'eau. Le raisin non plus ne nourrira pas la ville de Bois. Il finira dans en vin dans une coupe, libation pour les dieux, soirée de débauche pour les riches, riches comme ma famille.

J'aimerais être née ailleurs, loin de cette Cité, avant le Charbon s'il est réel, avant le chaos. N'importe où, mais pas entre ces murs. Mes parents, mon frère et moi buvons notre coupe d'un trait. Je n'ai pas assez mangé, je sens déjà ma tête tourner.

Nous sortons de la maison, mon frère en dernier, comme toujours il a dû oublier quelque chose. Sans m'en rendre compte, je me retrouve devant la statue du Nøkke. Le jeune cavalier a des allures androgynes. En face de la fontaine, l'enfant de granit tient son violon en chevauchant un bækhesten dont les sabots touchent presque l'eau. Je n'avais jamais pris le temps de bien regarder cette sculpture, pourtant posée juste en face de la fenêtre de la chambre parentale, là où ma mère me racontait ses histoires de famille danoise. Tandis que ma main flotte dans la fontaine du Nøkke me parvient un air de violon sombre, mais doux. L'ombre de l'entre-jour a refroidi l'eau. Nous devons rejoindre la célébration.

Nous sommes accueillis par trois membres de la famille Asdeev, les Hieréus et Hieréas désignés, ceux qui vont m'initier. Je reconnais Darius, le Kai Agathos des prêtres de la Cité. Les autres, je ne les connais pas et je ne demande pas. Il y a une femme, grande et richement parée, elle doit avoir à peu près le même âge que Darius et une autre femme plus jeune, enceinte, l'air contrarié. Je m'incline discrètement et m'avance vers

la table centrale, là où patientent les autres néophytes. Nous sommes une douzaine. Je reconnais Titias de la famille Asdeev, lui seul ne porte pas les vêtements monochromes et sobres de mise pour cet événement, il a choisi une chemise richement cousue, n'a pas retiré ses bracelets ni ses boucles d'oreilles et porte une longue cape ocre que j'envie.

Il me reconnaît. Me fait signe de m'asseoir près de lui.

— Enfin quelqu'un de respectable. Ma mère n'a pas voulu me dire combien nous allions être et surtout qui allait être là. Je comprends, maintenant, il n'y a que des boiteux⁵⁸ ! Pff, avoir su, j'aurais demandé à ma mère d'être initié à 12 ans, en même temps que mon frère. Dans sa cohorte, il y avait deux frères Ngema, tu le savais ? Ils ont déjà intégré l'armée des fiers Aphantos. Dès que j'aurai passé ce jeu d'enfant, je suivrai ma formation et finirai officier en un rien de temps ! Toi, t'es une Nielsen, c'est ça ? Je t'ai vue plusieurs fois chez mes parents. Étrange, ton nom. Astrid. Toute ta famille porte des noms Súnaxiens, même ton frère, non ? C'est quoi déjà ? Kronos ?

— Céos.

Je n'aime pas sa façon de parler. Je me méfie des Asdeev.

Il y a beaucoup trop de bruit qui court sur l'ascension fulgurante de cette famille dans la Cité. Et ce ton hautain m'écoeure. Hâte de savoir s'il y aura des combats lors de nos initiations, j'aurai peut-être l'occasion de lui faire comprendre ce que je pense de son discours. Les autres jeunes autour de la table restent silencieux. Seuls Titias et moi venons de la ville de Pierre. Aucun d'eux n'a réagi lorsque le jeune Asdeev les a traités de « boiteux », à leur place je me serais indignée. Je me rends compte que je n'en connais aucun, ils ne vont pas à l'école aux mêmes heures que nous, peut-être que la plupart d'entre eux ne vont même pas à l'école du tout.

⁵⁸ Jeu de mot insultant qui réfère aux habitants de la ville de Bois.

- Ma sœur Lyssa est une des Hieréas de cette initiation, avec notre mère Agdistis. Mais ne crois pas qu'elles m'aient donné des infos ! Je n'en aurais pas besoin de toute manière. Dans tous les cas, les Asdeev finissent premiers.
- Il n'y a pas de gagnant, c'est une initiation. On va devenir des citoyens. C'est tout.
- Si c'est ce que tu crois, t'es bien naïve, par Zeus ! Haha, je vais être celui qui sera auréolé de gloire, je vais revenir dans la Cité avec le gros lot, acclamé par tout le monde, crois-moi. En même temps, face à ces boiteux, ce serait un déshonneur complet de...

La jeune Hieréas arrive par-derrière, empoigne violemment la nuque de son frère.

- Pas maintenant petit con. Respecte tes compères d'initiation. Sinon, tu ne te réveilleras jamais de la Mort. Heureusement que tes sœurs ne sont pas initiées en même temps que toi. Tout ce qui sort de ta bouche : des insultes et des conneries. Maintenant, tu la fermes.

Elle repart en arrachant la cape des épaules de son frère. Lui, s'est voûté au moment où elle l'a agrippé. La tête basse, refoulant peut-être même des larmes. En silence, il ôte ses bijoux. Les autres ont les yeux baissés vers la table. Je m'écarte de lui, j'ai presque envie de lui rire au nez, je ne perpétuerai pas cette Séparation de classe, ce mépris de la différence. Je les regarde un à un, dans les yeux, leur demande leurs noms.

« Moi, c'est Astrid ».

Je ne les entends pas tous. Le vent, le bourdonnement des conversations autour de nous, le verre d'alcool qui me fait encore tourner la tête. J'en retiens quelques-uns.

« Hippias. Reka. Vojtek. »

Au pied des marches, le Túran a entamé son discours. Il ne s'adresse pas à nous, mais aux adultes, il scande que nous allons enfin rejoindre les vrais citoyens et quitter enfin ce monde d'enfants. Le froid et l'alcool m'engourdissent. J'ai faim. Autour de moi, les

familles des initiés discutent et rient ensemble. Darius, l'aîné des Hieréus, se dirige vers nous.

« C'est l'heure, suivez-moi. »

Il tient un grand flambeau, son dos est large, ses longs cheveux noirs descendent jusqu'au milieu de sa toge, d'un orange satiné. La nuit tombe à peine, mais le flambeau nous guide. Nous montons les marches de l'Acropole, la déférence est notre mot d'ordre. Le Túran nous regarde passer un à un, mais les familles ne portent pas leur attention sur nous.

Lors des initiations, on ne dit pas au revoir aux Morts.



Plus on monte et plus il fait froid.

J'ai toujours eu peur de ces marches. Je trébuche sur l'une d'entre elles et agrippe le premier bras que je sens à côté de moi. Celui de Vojtek, je crois. Il rougit, détourne le regard. Je le remercie en baissant la tête. La première chose que l'on aperçoit : la tête de Zeus, la statue la plus haute des douze. À la droite du roi des dieux, Héra. À sa gauche, Athéna. Je sais que la statue d'Hadès se trouve à l'extrême droite de l'Acropole, derrière le temple, un peu cachée. Contrairement aux autres, elle est composée de pierre noire, poreuse. Ma mère m'a soufflé que la statue n'a plus de nez, que son sceptre n'a plus qu'une dent, preuve de la décrépitude de la Cité. Nous arrivons en haut de l'escalier. Nous sommes placés en cercle. Je suis dos aux marches du temple. Le Hieréus nous toise, les yeux hauts, comme au-dessus de nous, il tend les bras vers le ciel.

« Voilà !

Voilà presque deux siècles que nos frères Protéros ont franchi les hautes murailles de la Cité. Trois cents fiers survivants, trois cents demi-dieux dont nous sommes les descendants, dont vous êtes les descendants. Chers néophytes. Vous, vous, les jeunes plantes pleines de vigueur, prêtes à être cueillies. Nos vies, notre survie : nous devons tout au Fondateur. Le grand phénix capable de renaître, parti en exode aux quatre coins du monde. Le Fondateur, celui qui a rassemblé ceux et celles qu'il trouvait dignes de survivre au grand cataclysme du Charbon. Mais notre très cher Fondateur était trop généreux et les Dieux n'ont pas permis aux neuf cents choisis d'arriver à destination, de voir les murailles de cette protectrice Cité. Chacune des neuf muses devait protéger cent personnes, cent héros prêts à tout abandonner, à quitter leur monde pourrissant pour aller vers l'inconnu, accompagnés par la foi en notre Fondateur, neuf cents âmes ont confié leur vie à notre Fondateur ! Beaucoup ont rencontré les doigts froids d'Hadès, ont connu le baiser infernal de Perséphone... Mais les plus forts, les plus valeureux, les plus dignes ont franchi le seuil de leur nouvelle vie, à l'abri dans le giron des dieux. Car c'est sous l'ordre de Zeus que Poséidon lui-même, aidé d'Apollon, a construit ces murs qui nous protègent depuis le chaos que la vanité des hommes a répandu sur terre. Alors, ici, au plus haut point de la ville, nous leur avons érigé des statues et un temple à douze colonnes dignes de recevoir des offrandes, des sacrifices – et vous-même, futur membre à part entière de notre Cité rassemblée, Súnaxis la chaleureuse, Súnaxis : l'assemblée de ceux qui ont vécu. Et ceux qui ont vécu ont donné aux dieux généreuse rétribution. À chacune des figures de l'Olympe, ces héros ont offert un réceptacle divin, ils ont extirpé la pierre du sol, taillé, gravé, poli la roche, parce que les dieux nous ont offert ces murailles. Aujourd'hui, nous continuons leur œuvre, nous respectons et aimons les dieux, et ce soir, moi, Darius Asdeev, fils de Téménos, fils de Rostam II^e du nom, Hieréus désigné pour vous guider, je vous confie aux dieux. N'ayez crainte, si vous êtes bons, les dieux seront bons. »

Je me demande si ceux de la ville de Bois étaient d'accord, il y a plus de cent cinquante ans, pour qu'on réquisitionne les pierres qui auraient dû servir à construire leurs maisons, et qu'on érige ces statues et ce temple en lieu et place. J'étouffe un rire sardonique, personne ne semble se rendre compte de cette injustice, ma mère me répète souvent que la ville de Bois serait en pierre si la dévotion n'avait pas pris le pas sur la raison. Pourquoi n'entre-t-on pas dans le temple ? J'entends des dents qui claquent à côté de moi, je sens ne sens plus le bout de mes doigts. La nuit est tombée juste au moment où nous arrivions en haut des marches. Dommage. De là-haut, on peut profiter du soleil un peu plus longtemps. Ils ont tout prévu, ils veulent que nous ayons froid et peur. Je ne tomberai pas dans leur piège, ma mère me le répète assez souvent, tout cela n'est qu'un jeu, il suffit d'en comprendre les artifices et tout s'écroule.

Je jette un rapide coup d'œil autour de moi, Zeyar et Reka ont sûrement douze ans, les plus jeunes du groupe. Le premier pleure à grosses larmes, il se frictionne les bras. Reka cherche à rester le plus immobile possible, mais sa mâchoire tremble. La litanie continue, nous en sommes à l'histoire de la disparition mystérieuse du Minotaure, le plus important des Túrannos. Je connais ces histoires, on me les a racontées à l'école, mon père me les conte comme des histoires à morale, c'est notre passé, d'accord, mais avons-nous quelque chose à en tirer ? Qui y croit encore...

« Jeunes gens, votre initiation va commencer. Vous ne percevrez plus le monde comme vous le voyez à l'instant. Vos yeux d'enfants seront aveugles, vos muscles vont se rétracter, votre peau va quitter les os, vous serez sourds, aveugles et muets, rien ne vous touchera plus et vous reviendrez dans la Cité en adulte, ou ne reviendrez pas. La candeur a cela de bon qu'elle ne se soumet pas au mal. Mais bientôt, vous ne serez plus des enfants et le mal accourra de partout pour vicier votre cœur et vos actes... Les dieux nous protègent, nous, tout ce qui reste du monde des hommes que la folie a emportés, vous êtes les descendants des Protéros, les élus du Fondateur, les élus des dieux ! Faites honneur à ces héros et vivez, ou décevez les dieux et restez à jamais perdus. Mais j'ai confiance en vous, jeunes gens, parce qu'au Charbon nous survivons. »

En chœur nous répondons : « Au Charbon, nous survivons. »

Vojtek, à ma droite, se penche vers moi.

— Personne n'est jamais mort lors des initiations, non ? C'est un peu morbide... Et, comment ça, on va revenir dans la Cité ? On est censés aller dehors ? C'est interdit, non ?

— On ne va pas mourir, je te le promets.

Lyssa, la Hieréa enceinte, me donne une cape rugueuse de laine grise et un ruban de la même couleur. Je ne sais pas trop à quoi il servira, j'imites les autres et l'enroule autour de mon poignet. Darius continue son homélie, je scrute les visages des jeunes avec moi, Reka est très petite, je lui aurais donné dix ans tout au plus. Vojtek est mignon, les cheveux très courts, assez trapu, il doit avoir quinze ans lui aussi. Comment pouvons-nous vivre dans une Cité close et ne jamais croiser tout le monde... ?

« Prêtez serment à présent et promettez que vous ferez de votre mieux pour passer les étapes de cette initiation, que vous ne tomberez pas dans la facilité, dans la perte, dans la lâcheté. »

Nous prêtons serment. Le poing droit sur le front, nous répétons des mots vidés de leur sens après mille répétitions et aucun serment tenu. « Au Charbon nous survivons, les dieux nous honorons, les Protéros nous rendons fiers, à Súnaxis nous offrons notre vie ». Ils auraient pu trouver une formule qui rime, tout de même, je retiens mon rire. Je pourrais leur proposer un joli poème.

Les deux Hieréus les plus âgés ouvrent la marche, nous contourner le temple par le côté ouest. Je me retrouve au milieu du cortège, à côté de Vojtek. Nous cheminons en silence, comme l'exige l'étiquette. Nous passons devant la statue du dieu des morts, qui est belle et bien noire comme me l'avait confié ma mère, mais propre, avec un nez et son fameux sceptre à deux dents. Ma mère ne me ment jamais, pourtant. On a dû la restaurer. Je ralentis le pas, me fige moins d'une seconde avant que Titias, derrière moi,

ne me bouscule pour que je continue. Nous dépassons le temple par l'extrême ouest et je découvre d'autres marches, qui serpentent le long du dos de l'Acropole. Elles sont très sinueuses et creusées par le temps et les passages. Nous entamons la descente. Je ne regarde pas en bas, Vojtek me saisit le bras. Il a dû trébucher à son tour. Je lui lance un sourire, qu'il me rend, cette fois.

Nous passons à travers champs. Derrière nous, la colline de l'Acropole nous empêche de distinguer si la fête continue de l'autre côté, en tout cas, je n'entends aucun bruit, ni ne voit aucune lumière. Me revient l'air doucereux du violon de mon Nøkke, les notes coulant telle une rivière, cette mélodie me guide, m'apaise. Arrivés en bas, nous apercevons la maison du Túran. Puis nous longeons la muraille, vers les caryatides incrustées dans la pierre. À gauche, Athéna, la première, puis Déméter et sa fille Perséphone. Les Hieréus nous guident vers une cabane rudimentaire derrière la grange à foin qui a dû être construite pour l'occasion.

Tour à tour nous entrons dans l'obscurité, la construction est bien trop étroite pour nous contenir tous, l'humidité chaude colle sur ma cape, je la sens s'alourdir sur mes épaules, personne n'ose plus parler, ni même chuchoter. On nous fait asseoir à même la terre battue. Mon ventre se contracte, le repas chez moi était beaucoup trop léger, à quoi a bien pu penser mon père, il l'a subie, son initiation, jadis, il aurait dû me convaincre de finir mon assiette. Au moins, je ne ressens plus les effets du deuxième verre d'alcool que m'a donné ma mère. J'ai presque envie de retirer ma cape, mais personne ne bouge, alors je m'abstiens. Les trois Hieréus sont debout dans la cabane, ils passent entre nous, manipulent des objets que je distingue mal dans le noir. Titias se lève à demi pour ôter sa cape, Darius le frappe, il s'écrase sur le sol. On se regarde tous, on ne comprend pas, je me retiens de penser qu'il l'a mérité. La plus vieille des Hieréas nous enjoint de prendre le ruban de coton distribué plus tôt et de nous bander les yeux. Titias se relève et s'exécute. Je perçois un bruit discret provenant de l'extérieur, je ne sais pas ce que c'est, une sorte de vrombissement peut-être. Bien que ma mère me rappelle souvent le côté factice des initiations, des Jeux et de tous nos rituels, elle s'est toujours refusée à me confier ce que j'allais devoir traverser ce soir. J'aurais voulu qu'elle le fasse. Les

Hieréus passent entre nous et mon ventre se serre, tout cela ne me semble absolument pas factice. Je sens une main toucher mon menton.

« Bois. »

Un écho.

« Bois, bois, bois ».

On me verse un liquide brûlant dans la bouche, pas de l'alcool, mais je ne connais pas ce goût. Herbe, acide, sucre... On ne bouge toujours pas, mais je supporte de moins en moins la chaleur. La personne à ma gauche a un haut-le-cœur. Je me bouche le nez. On me m'ordonne de boire encore. La tête commence à me tourner, je tente de rester concentrée, droite sur mes genoux. On me met des objets dans les mains, du bois dense, puis du métal froid. Des armes, des outils, de simples objets sculptés, je ne sais pas. La chaleur et l'humidité m'étouffent, dans le noir absolu. Je meurs de chaud, mais je n'ôte pas ma cape, depuis combien de temps ils nous obligent à boire cette mixture acide ? Un premier corps s'écroule, une litanie de bâillements se fait entendre. Je n'entends plus mes comparses, je dois être la dernière encore consciente. Je n'entends aucun bruit qui vienne de l'intérieur de la cabane, si ce n'est les prières murmurées des Hieréus, mais je ne connais pas la langue et les mots sont couverts par ce que je perçois dehors, ce grondement indistinct. Si ma mère ne croit pas en ces rites, pourquoi je suis obligée d'y participer, je voudrais être à la maison, avec mon frère, l'écouter déblatérer sur sa nouvelle passion du jour, le théâtre.



J'ai dû perdre connaissance. Je ne suis plus dans la cabane, mais sur une sorte de promontoire en bois qui borde une rivière. Je lève les yeux, je ne vois plus mes murailles, mes mains se contractent, j'entends des pleurs. Oui, c'est ça : nous sommes à l'extérieur des murs. Pourtant, c'est interdit, le danger peut être partout, il y a sûrement des animaux sauvages encore atteints du Charbon, pourquoi nous imposent-ils ça ?

J'essaie de retrouver mon calme, je regarde autour de moi, reconnais Reka, recroquevillée en fœtus. Wojtek s'approche, me tend la main, je me relève, mais perds l'équilibre. Nous n'avons toujours pas mangé. J'ai la bouche sèche et pâteuse, les jambes molles et j'ai froid à la tête.

« Ça te va bien, les cheveux courts. »

Je passe ma main dans mes cheveux, dans ce qu'il en reste. Ça, j'aurais vraiment aimé que ma mère m'en parle ! Je sens naître en moi un rire incontrôlable, je masse mon crâne, regarde Wojtek, nous rions tous les deux, sous le regard effaré des autres. Des bâtons taillés en pointes sont disposés sur un portant. Les cinq Hieréus sont assis par terre, immobiles et silencieux. Ils doivent patienter, que tout le monde soit réveillé. Titias se relève avec difficulté, mais repousse violemment un jeune qui tentait de l'aider. Il se redresse, se place bien droit devant les Hieréus puis reste immobile. Wojtek et moi l'imitons. Bientôt, nous sommes rejoints par la douzaine d'autres initiés. Le Hieréus Darius se lève, lisse sa cape d'un geste théâtral et se place devant nous.

« L'enfant n'est plus. Le corps est dépouillé de ses attributs juvéniles, le corps est prêt à recevoir, mais il doit être prêt à donner. Jeunes gens, vous êtes dans l'entre-deux de l'existence. Comme le soleil sur la Cité nous donne l'entre-jour, vous être dans l'ombre. Vous vous réveillez à peine de la Mort, il vous faut tout d'abord remplir vos corps. Force et paix de l'esprit seront nécessaires pour traverser ce jour, pour traverser cette vie. Toute votre existence d'enfants, on vous a nourris, on vous a réchauffés et on vous a instruits, sans que vous n'ayez d'effort à fournir. Ce temps est révolu ; l'île, votre

destination. Prenez des forces avant la bataille, la chair des poissons est saine, c'est la seule assurance que nous vous donnons. C'est seul que vous trouverez le Savoir. Nous serons de l'autre côté du monde, dans les profondeurs. Il n'y a pas de règles, mais rappelez-vous qu'à présent, rien ne vous protège des vices qu'il y a en vous. À présent, Dromena. Deiknumena. Legomena : Choses faites, choses montrées, choses dites. Trouvez les profondeurs et revenez sur terre en citoyens, ou ne revenez pas. »

Il se rassoit. Certains initiés semblent espérer d'autres consignes, je comprends qu'il n'y en aura pas, je fais un signe de tête à Vojtek, saisis un bâton et avance vers la rivière, en essayant d'avoir l'air de savoir ce que je fais.

Je n'ai jamais pêché, je n'ai jamais tenu un harpon, je ne suis jamais allée à l'extérieur des murs, je ne sais pas par où commencer. J'essaie de contenir ma peur, de ne rien laisser paraître, l'entraide ne semble pas poindre. À part Vojtek et moi, personne ne s'est parlé depuis notre réveil. Titias marche vers l'eau, comme un guerrier, ses pas miment ce qu'il imagine être une marche militaire. Les autres le suivent avec moins d'entrain. La petite Reka est restée assise et pleure toujours. Je m'agenouille devant elle, la prends dans mes bras. Les mots sortent de ma bouche, mais je ne reconnais pas ma voix. Je me redresse, elle ne bouge toujours pas, me m'examine. Vojtek s'assoit près d'elle.

— Reka, ta mère est fière de toi. Viens avec moi, comme à l'école, je reste avec toi.
Allez, il faut se lever.

Il se tourne vers moi.

— Elle habite à quelques maisons de chez moi, sur la rue du Balaur, sa mère est infirmière.

Reka se lève enfin, elle tangué, les effets de la boisson étrange doivent sûrement durer plus longtemps parce qu'elle est si maigre et si petite. Sans dire un mot, Vojtek s'éloigne vers la lisière de la forêt, derrière les Hieréus. Je ne le suis pas. Un cri de victoire perce le brouillard de silence qui nous entourait. Titias brandit son harpon au-

dessus de sa tête, un poisson transpercé y trône. Il part en courant vers l'île. Un adulte, que je n'avais pas vu avant, qui ne fait pas partie des Hieréus, le suit de loin.

Après une bonne demi-heure de vaines tentatives, de faux espoir, d'éclats de rire hystériques provoqués par la fatigue, j'attrape mon premier poisson. Gluant, il m'échappe plusieurs fois des mains. Le bord de ses nageoires est orange vif, des rayures foncées traversent son corps beige légèrement doré. Doit-on le manger cru ? Je frappe le poisson contre une pierre et le donne à Reka. Vojtek est revenu avec un fagot de bois et l'a disposé au milieu d'un rond de pierre. Nous tenterons d'allumer un feu. Nous avons pêché plusieurs de ces animaux que Vojtek croit reconnaître comme étant des perches. Tous les autres, une fois leur pêche réussie, ont nagé directement vers l'île, suivis par ce qui me semble être des Aphantos à l'armure légère. Nous plongeons à notre tour. La rivière est peu profonde, le courant, léger, mais il faut savoir nager. Vojtek porte Reka sur son dos. Parvenue au rivage, d'un signe de tête, je fais comprendre à Vojtek que j'aimerais continuer seule. Mon père m'a dit qu'un citoyen ne le devient que par lui-même. Une citoyenne plus encore.

J'entre là où la forêt se densifie, vers le sud. Au bout d'une demi-heure de marche difficile, je crois reconnaître le vrombissement entêtant entendu plus tôt, mais il s'agit peut-être d'un acouphène. Je frotte mes oreilles et continue d'avancer vers je ne sais où. J'entends des pas derrière moi, me retourne. Une adulte se dresse devant moi, elle met sa main sur sa bouche et me regarde sans rien dire. Ils ne veulent pas réellement qu'on meure, ça me rassure de la voir, mais d'une autre manière, j'aurais aimé être vraiment seule. Je me laisse guider par le son qui ne vient définitivement pas de mon imagination. Je tombe devant un ruisseau, presque une rivière. L'eau est glacée, j'y bois. Je distingue l'écorce d'un arbre qui semble avoir été taillé récemment. Il s'agit d'une fresque, comme sur nos murs, une scène mythique que je suis censée connaître. Il faudrait vraiment que je me mette à écouter davantage en classe. Des vagues, des nuages, une faucille au centre... Non, vraiment, je ne sais plus. Peu importe, je dois continuer. À moins qu'il ne s'agisse d'indices ? Je longe le ruisseau dans le sens du

courant à la recherche d'autres arbres sculptés. Au bout d'une vingtaine de minutes, j'ai perdu toute trace de la vibration sonore et je ne vois plus la femme qui me suivait.

En fin de journée, un cri sec de terreur me parvient. Je rebrousse chemin, j'essaie de marcher le plus vite possible, mais je distingue à peine le ruisseau qui s'est rétréci jusqu'à ne plus devenir qu'un fossé boueux. Je n'ai pas reconnu la voix, on ne se connaît pas entre initiés, comment tisser des liens. J'essaie de marcher encore, mais je trébuche, mes jambes flageolent, où est cette Aphantos qui me suivait, sa présence me rassure, je ne veux pas être seule, je voudrais ne pas avoir à vivre tout ça... Je ravale mes larmes. Au moins personne ne me voit comme ça.

Continuant sur ce qui ressemble à un sentier qu'on a oublié d'entretenir, je marche sur des pierres plates disposées çà et là. Devant moi, une ombre immense. Je me fige, traversée par un frisson. Une sorte de statue en bois brûlée, de forme humaine, d'au moins deux mètres cinquante se tient devant moi. Son casque a des cornes, un couvre-chef de parade, elle est imposante, massive. Derrière la sculpture, je crois entrevoir une habitation, ou plutôt une cabane abandonnée. J'avance de quelques pas, mais la femme qui me suivait surgit de nulle part et me barre la route.

« Non, Astrid. »

La femme Aphantos pointe le chemin de pierre d'où je viens. Je n'ai pas envie de l'écouter, j'essaie d'avancer, elle se fige. Position d'attaque. Pourquoi nous font-ils aller sur une île tout seul si c'est pour nous empêcher de l'explorer ? Je recule, bifurque vers ce qui me semble être le nord-ouest. Merci, Céos et ta passion du printemps passé, la topographie. J'aurais voulu observer la statue de bois brûlée, explorer la cabane enfouie sous la végétation. Je marche encore, le sol change, il est plus rocailleux, je monte, ce n'est pas une montagne, pourtant je dois faire plus d'efforts pour conserver un bon rythme. Je retrouve le vrombissement, j'en suis presque heureuse, d'autres grondements répondent en écho. Je continue et j'aperçois un nouvel arbre au tronc gravé, la scène illustre l'emprisonnement du Minotaure dans le labyrinthe créé par

Dédale, l'architecte-prisonnier du roi Minos, celui-là je le reconnais, on nous noie sur la figure du Minotaure à l'école. Le plus connu des Túrannos s'était attribué ce nom. Maintenant, j'ai un objectif, suivre ces indices, à présent.

Il n'y a pas tant d'arbres gravés finalement, je me retrouve encore à errer. Emportée par la fatigue, je m'allonge sur de la mousse, j'ai gardé un peu de poisson dans la poche de ma tunique. Je récupère les flocons de chair par petites poignées. Je m'endors au chant vibrant des monstres inconnus et – j'hallucine, je crois – un air de violon délicat, doux, mais sombre.



Vojtek est là, debout au-dessus de moi, son harpon plein de sang, les yeux dilatés, sans iris ni pupille. Il ne porte plus la tunique rudimentaire, mais un caftan noir et brodé d'or. Les bijoux autour de son cou brillent trop fort, ses cheveux, longs à nouveau, couvrent son visage. « J'ai tué le Minotaure. Je l'ai tué. Moi, je suis plus grand héros que vos demi-dieux, que vos êtres célestes, je suis plus grand qu'Ahura, je suis plus grand qu'Odin et Zeus. Je te tuerais toi aussi, quand tu seras devenue Minotaure. »

J'ouvre grand les yeux. Me redresse si vite que ma tête tourne. Il n'y a personne. La nuit est tombée depuis un moment, mon feu s'est éteint. Exténuée, je ne prends pas le temps de le rallumer et me rendors jusqu'au matin. Je ne rêve jamais, et pourtant, l'image de Vojtek me hante jusqu'à l'aube.

Un corbeau – ou une corneille, je n'écoute jamais en classe de zoologie – me réveille. L'aurore est à peine levée. Je repars, essaie de marcher le plus droit possible. Je retrouve le bruissement vibrant des monstres, mais il semble plus distant.

Des bruits de pas se rapprochent, je me fige. Ce n'est pas l'Aphantos, le pas est saccadé. J'attrape une pierre assez grosse, lève le bras, et attends.

« Tu ne lances pas ta pierre, jeune enfant ? Il faut soit se battre, soit renoncer. »

Il porte un masque d'oiseau avec des oreilles de cheval. Ses mains se terminent par des extensions de griffes et il est torse nu, peinturluré de motifs dorés. Porte-t-il un déguisement ? Je ne suis plus certaine de rien, la fatigue me colle encore les yeux.

— Qui êtes-vous, là-dessous ?

— Là-dessous ? Tu comprends ce que je dis ?

L'être me regarde, perplexe. Des bruits de pas nous parviennent, il disparaît.

Vojtek porte Reka dans ses bras. Elle semble blessée. Je cours vers eux.

— Astrid te voilà, Reka est épuisée, on a besoin d'aide.

— Où sont les adultes qui vous suivaient ?

— Il n'y a personne d'autre que nous, nous et les monstres.

— Tu les as entendus aussi ?

— On les a vus ! Reka marchait devant moi et il est arrivé en trombe sur nous, un monstre... un monstre immense avec une peau de lion, ça avait trois têtes, je te jure ! Et des cornes sur l'une d'elles. Je crois que j'ai réussi à le blesser avec mon harpon. Et ce matin, on en a vu un autre, une tête de faucon et de grandes oreilles, des griffes immenses. Il répétait des incantations, je ne sais pas trop, il était énorme, avec une queue de lion, je crois bien. Tu ne les as pas vus ?

— J'ai vu des Aphantos et un autre déguisé avec des oreilles de cheval, oui.

Vojtek a les yeux vitreux, sa voix tremble, il regarde partout comme si le feu nous dévorait.

— Non, ce n'est pas ça. Tu n'as pas vu ce qu'on a vu ! Des bêtes géantes, qui parlent la langue des Enfers, ils marmonnent et on les entend partout, ils nous tombent

dessus par surprise. On pense que... oui, cette île est maudite. Des Charbonneux transformés en monstres par les Dieux.

— Vojtek, tu n'y crois pas, quand même. J'en ai rencontré un, on aurait dit le boulanger, sous son attirail. Ce n'est rien.

— Ce n'est rien ?! Titias les a vus aussi, il en combattait un, la peau pleine d'écailles luisantes, mais le monstre a disparu à notre arrivée. Oh, Astrid, je ne savais pas quoi faire ! Et le... le monstre serpent était tout près, on entendait leurs rugissements. Cette vibration atroce.

— Vojtek, calme-toi. Il faut continuer à avancer, on n'est pas en danger, fais-moi confiance. »

Je ne sais pas ce qu'il a vu, mais ce n'était certainement pas le boulanger en costume de griffon. J'ouvre la marche, sans parler, nous décidons de faire un peu de chemin ensemble.

Un cri me fait sursauter. « Astrid ! c'est le monstre ! »

Je ne comprends pas ce qu'il voit. Une femme, elle aussi déguisée, immobile devant nous. Vojtek est agenouillé par terre, protégeant Reka. Vojtek gémit, il bégaie, terrifié. Sa main se cramponne sur le bras de Reka, la petite a les mains levées, les yeux fermés, elle vagit sans bouger.

Ils sont pétrifiés.

Je m'avance vers la femme, ma lance à la main. Elle est camouflée dans une robe en écailles métalliques vert et bleu, de chaque côté de son visage maquillé, elle arbore des prothèses en formes de nageoire.

— Qu'est-ce qu'ils voient ?

— Qu'est-ce que toi tu vois, Astrid ?

Elle a une voix douce, pleine de surprises elle aussi, je ne comprends pas où est la menace, je voudrais lui demander ce qui se passe, pourquoi Vojtek et Reka semblent

agoniser, mais avant que je ne commence ma phrase, Vojtek, empoigne ma pique et la jette vers la femme recouverte d'écailles. Le bâton tombe mollement assez loin d'elle. Cette dernière se lève et retourne vers la forêt sans rien dire ni faire contre Vojtek. Lui tombe à genoux, les mains tendues vers le ciel.

« Mais... Mais qu'est-ce qui te prend, Astrid ? Tu veux mourir ou quoi ?! »

Il est sincèrement en colère. J'essaie de lui expliquer que ce n'est qu'une femme, sûrement de notre Cité, qui est déguisée, mais rien n'y fait. Il reste complètement borné.

« J'ai vu ces monstres, comme je te vois ! Reka et moi, on va partir ailleurs, je ne peux pas vous protéger toutes les deux. »

J'essaie de l'amener à comprendre que je veux les aider, mais Vojtek prend la petite dans ses bras et s'éloigne. J'abandonne, tant pis pour lui. Je continue dans la direction opposée. Je ne sais pas ce qui lui prend, mais je commence à m'inquiéter pour lui et sa protégée. Au moins il prend soin d'elle. Sur ces pensées, je sens la fatigue qui me rattrape. Mais je continue.

Après plusieurs heures, je retrouve les chants, les vibrations sonores. Je les suis et elles me font déboucher à l'entrée d'une grotte entourée de flambeaux. « Descendre » quelque part je n'ai pas bien écouté. Je persiste, entre dans l'obscurité, encore et encore. Un autel se dresse au milieu d'une galerie au plafond bas, les stalagmites sont parées de capes, de bijoux. Je n'y touche pas et m'avance.

« Bienvenue, Astrid la clairvoyante ». Te voici la première à rejoindre le Savoir. Veux-tu quelques richesses ? »

Je ne saisis pas d'où provient la voix, mais je ne touche à rien.

— Je veux comprendre. À quoi toutes ces pacotilles peuvent-elles bien servir.

Darius me rejoint, passe une main sur mon épaule.

« Je te comprends, je ne peux pas te dire, je vais te montrer. Te montrer pourquoi nous avons besoin de rester unis. C'est l'Assemblée, la Súnaxis qui fait que nous survivons, ensemble ».

Je le laisse me conduire de l'autre côté de la grotte, nous débouchons sur une plage, le sable y est plus fin, plus doré. La faible lueur du jour me parvient, nous empruntons une embarcation simple, munie d'une seule voile et d'une grande pagaie, je suis seule avec Darius. Rien de bien protocolaire, je m'attendais à d'autres grands discours. Nous accostons sur une nouvelle rive, à l'opposé de la Cité. Un char nous attend. Je veux caresser le cheval, mais Darius me fait comprendre que nous n'avons pas le temps. Les chevaux sont rares, je glisse ma main sur son encolure tout de même. Je grimpe dans le char et trébuche sur un gros sac rempli de nourriture. Va-t-on partir plusieurs jours ? Je n'ose pas demander. Darius nous guide pendant une heure au trot, le soleil commence à se coucher à ma droite. J'aperçois de la fumée non loin, des huttes. Je retiens un cri.

— Ma mère avait raison, vous mentez ! Nous ne sommes pas les seuls survivants !

— Ta mère a raison, Astrid, d'autres humains vivent. Ou du moins, ils survivent.

Je ne comprends pas ce qu'il insinue.

Nous nous approchons encore, une jeune fille sort d'une tante délabrée en titubant, elle est frêle. Je la distingue mieux à présent, ce n'est pas une fille, mais une femme à la peau striée de cicatrices, le côté gauche de son crâne est chauve, ses avant-bras sont noirs et couverts de croûtes rougeâtres. Elle cherche à nous rejoindre, mais marcher lui semble douloureux.

« Nous ne nous approcherons pas plus Astrid, tu le comprends. L'anthrax dévaste encore le monde, nous devons rester en sécurité derrière les hauts murs de Súnaxis. »

Darius ne descend pas du char, mais laisse tomber délicatement le sac de victuailles sur

le sol. Il se retourne et baisse la tête, dans un murmure, je l’entends ressasser la formule qu’on nous a demandé de répéter avant notre épopée, « au Charbon, nous survivons ».

Pour la première fois de ma vie, je répète cette phrase et elle vient de mon cœur.

Chapitre III – Ostrakon

Note pour le jury : après son initiation, Astrid est invitée à suivre la formation des « diadoques » (étudiants présélectionnés pour obtenir des postes de pouvoirs), une formation de huit années, pendant ce laps de temps, la personnalité d’Astrid et surtout sa vision du culte changent, elle comprend que sa mère – qui rejette tout le culte en bloc – a tort sur plusieurs aspects, et surtout lui a menti sur l’existence de survivants hors les murs et apprend à voir le bon côté du culte Súnaxien, surtout utilisé comme outil pour contrôler la population. En effet, les tensions ne cessent d’augmenter entre les deux parties de la ville (Bois et Pierre) et Astrid cherche à réunifier les citoyens de la Cité, par le renforcement des rituels et du culte en général. À l’issue de cette formation, trois diadoques sont présélectionnés pour devenir le prochain Túran. Le chapitre « Diadochos » n’a cependant pas été placé dans la partie création de ce mémoire, étant moins pertinent en regard du sujet des rituels qui est traité dans ce travail.

- Et c’est pour ça qu’elle ne doit pas être choisie. Ses réponses aux questions, lors des cours, sont toujours beaucoup trop péremptoires. Je suis d’accord avec vous, Lwin, c’est elle qui a la plupart du temps la meilleure réponse, les meilleures stratégies, elle ne donne jamais une solution sans avoir pensé à son application avant et elle fera appliquer ses lois avec force et sérénité. Mais si elle se met à prendre de mauvaises décisions, elle fera appliquer ces mauvaises idées avec la même fermeté que les bonnes et surtout, elle refusera d’écouter ceux qui lui montrent ses torts.

La salle de réunion des professeurs du Diadochos est capitonnée de velours rouge sombre et de colombage de bois d'épicéa. La table vernie sent encore la résine et la chaleur des tasses risque de laisser des empreintes. Soucieuse de ces détails, Nættaline Brecht, professeure de médecine, déplace la céramique fumante sur le napperon en laine tressée.

— Nosipho, tu vois le mal où il n'est pas encore né. Il ne tient qu'à nous d'orienter Astrid vers les bonnes décisions et de canaliser son besoin d'action. Elle s'est distinguée lors de ses initiations, elle s'est distinguée dans les premières années d'apprentissage au Diadochos.

Nosipho Ngema, professeure renommée d'économie, Kai Agathos des écoles, a passé l'après-midi enfermée dans la salle des professeurs, sans demander d'eau ni exiger qu'on fasse allumer les chandeliers. Les papiers en fouillis sur la table, elle a lu et relu les rapports rédigés sur chaque diadoque. Les feuilles concernant Astrid sont troubles. Une note concernant l'été de son initiation trotte dans ses pensées. « Ne semblait pas atteinte par le thé de pomme épineuse ; vérification de la Hieréas officiante [Lyssa Asdeev] : Absorption dans la cabane confirmée, pas de vomissement – endormissement habituel, mais pas de signe d'hallucinations une fois sur l'île, reconnaissait les citoyens sous les costumes, aucune mydriase à l'arrivée dans la grotte ». La mère d'Astrid était bonne étudiante en médecine, se pourrait-il qu'elle ait donné un antipoison à sa fille ? Castalie Nielsen n'est pas pour l'hégémonie du culte Súnaxien, ce n'est rien de le dire, mais aurait-elle pu aller jusqu'à faire tricher sa fille ? Reste cela : Astrid est une étudiante arrogante, impatiente, elle impose ses idées plus qu'elle ne travaille en équipe. Nosipho Ngema sait qu'il lui faut convaincre Nættaline et Lwin de ne pas proposer le nom d'Astrid.

Nosipho reprend.

— Je ne suis pas d'accord avec vous, docteure Brecht. Regardons les autres étudiants : Zola est la meilleure élève et vous surestimez grandement votre capacité à orienter la jeune Nielsen, de plus, ses ancêtres n'ont jamais occupé de poste très prestigieux.

— Si c’est par les ancêtres et la filiation que vous voulez régler cela, Nosipho, c’est à Thallo Asdeev d’avoir notre vote, même devant Zola Ngema, votre propre fille. Ces trois jeunes filles ont leurs qualités, Thallo a la meilleure ascendance et est la plus réfléchie et surtout, elle est la plus au fait des mécaniques du pouvoir. Son père, Rostam III, prépare tous ses enfants à être au pouvoir. Deux Asdeev ont déjà tenu le rôle de Túran depuis notre fondation. Et ces temps étaient prospères. D’un autre côté, nous avons une Ngema, la famille la plus riche et puissante de la cité et Zola écoute ses pairs, elle ne s’enfermera pas dans son arrogance, mais écoutera le Sénat et nos conseils.

Lwin se tournant vers Nættaline ajoute : La dévotion du peuple est au plus bas, seule Astrid connaît et comprend le pouvoir de nos dieux.

— Vous êtes très cynique à propos de votre propre matière de prédilection, Lwin.

— Oh, je vous en prie, Nosipho, il faut être simple d’esprit pour ne pas comprendre les mécaniques du pouvoir et il faut être volontairement aveugle pour ne pas comprendre que nos dieux sont avant tout des facilitateurs de domination des foules. Si la Cité est unie, c’est grâce à la théogonie de Súnaxis, avant tout autre chose. Je crois en ce pouvoir, et j’aime ces dieux. Nosipho, vous ne le croyez pas ?

— Ce que je crois, c’est que si cette conversation était publique, la Cité serait en feu. La plupart des gens croient réellement en ces mythes et en bien d’autres.

— Justement, je suis professeur de l’histoire de la Cité depuis plus de quinze ans et jamais les citoyens n’ont été si éloignés les uns des autres, il faut rassembler la population en renforçant la voix de nos dieux, de nos mythes fondateurs. Astrid est cette voie.

— Lwin a peut-être raison. Mais nous ne pouvons que proposer trois noms, l’issue n’est pas de notre fait et la plupart des autres professeurs refusent de proposer le nom d’Astrid, elle est trop tempétueuse.

— Docteur Brecht, nous proposons trois noms, mais nous devons choisir parmi sept candidats. Nous pourrions tout aussi bien proposer la sœur et le frère Bauer avec Astrid. Alors, la jeune Nielsen serait au pouvoir, assurément.

— Le Túran tranchera.

— Lwin, voulez-vous vraiment d’elle comme Túran ?

— Ce que je veux importe peu, Nosipho, mais je crois que pour rassembler la Cité, c'est d'elle que nous avons besoin. Les temps ne sont peut-être plus à la tempérance. Allons, demandons aux autres professeurs et soumettons notre choix au Túran. Septembre est à nos portes.



L'élection a lieu dans trois jours. Je me sens prête, j'ai parlé avec le Túran jusqu'à tard dans la nuit, les bougeoirs étaient vides lorsque j'ai quitté les appartements de notre dirigeant. Il a confiance en moi, je le sens. Il connaît mes intentions : rétablir la grandeur de Súnaxis, renforcer le culte, montrer au peuple entier qu'il est plus fort uni. Les dieux sont de mon côté, je le sens. Le professeur Lwin aussi a confiance en moi et en mes capacités, il ne cesse de me dire que je serai la meilleure Túran qui soit.

Je rejoins Vojtek sur la place du marché, il y vend ses nouvelles créations, de lourdes amphores d'argile rouge.

— Après ébéniste et charpentier, voici Vojtek le potier !

— Bonjour, Astrid, tu es de bonne humeur.

— Ce n'est pas une manière de saluer ta future Túran, jeune homme !

Vojtek ne lève pas les yeux, mais j'anticipe son regard moralisateur.

— Il y a d'autres bons diadoques qui seront présentés à l'élection, tu sais, il ne faut pas vendre la peau de l'ours...

— Oui, oui, oui, Tek, je sais, la jumelle de ta sublime fiancée, la grande Thallo Asdeev sera possiblement nommée aussi par les professeurs ! Je sais, je sais, mais j'ai l'appui direct du Túran. Thallo n'a pas soupé avec notre dirigeant depuis une semaine.

— À ton avis, qui sera nommée par les professeurs ?

- Oh, très semblablement, ta petite Thallo Asdeev, Zola Ngema, fille de notre grande professeure Nosipho Ngema, riche d'entre les riches, brillant parmi les étoiles !
- Un peu de respect pour tes consœurs diadoques, Astrid...
- Oh et peut-être moi, la pauvre petite Astrid.
- Astrid Nielsen, fille de la Kai Agathos des arts de la cité, petite fille de deux Sénatrices et t'es loin d'être pauvre, ma grande !

Nous rions franchement, tous les deux. Je sais que l'élection peut sembler serrée, mais j'ai les faveurs du Túran, je le sais, même si la fille Ngema m'inquiète, étant bien meilleure élève que moi, mais son absence d'ambition et son manque de confiance en elle ne pousseront pas le Túran à la choisir. J'aide Wojtek à installer ses poteries et reste avec lui le reste de la matinée. Il me parle des peintures sur ses créations.

- Tu vois, celui-là raconte la mort tragique du guerrier grec Ajax le grand. C'est un héros de la guerre de Troie. Durant le conflit, il y a eu des dissensions et Ajax, floué par Athéna, a fait quelque chose de mal, de très mal. La seule solution qu'il a trouvée pour laver son honneur et se faire pardonner devant les dieux, c'est de se tuer. C'est ce que je peins, Ajax qui se laisse choir sur sa propre épée, plantée au sol. Et cette épée a une histoire aussi ! elle appartenait à...
- Oui, oui, mon grand, tu sais que je les aime tes histoires, mais tu n'as pas des pots à vendre ?
- Ce sont des amphores Astrid...

Nous éclatons de rire en même temps. Wojtek a la capacité de transformer n'importe quelle information en histoire fascinante, mais je manque de patience. Je regarde mon meilleur ami et suis fière de lui. Son mariage avec Thessa Asdeev permettra à sa famille de sortir de la pauvreté, leurs enfants naîtront dans la l'amour et sous ma protection et qui sait, c'est peut-être la voix vers la réconciliation des deux parties de la ville, si éloignée depuis toujours, je regarde Wojtek s'affairer et je vois un espoir, plus de violence. Ma mère me raconte souvent comment j'ai failli mourir le jour de mon amphidromie, des citoyens mécontents, trop d'alcool, un mouvement de foule violent qui avait fait plusieurs dizaines de blessés dont ma propre mère. Je serai une Túran bienveillante, mon but sera de rétablir les liens entre tous les citoyens de la Cité, qui ne

sera plus divisée entre ville de Bois ou ville de Pierre, mais juste composée de fiers Súnaxiens.

Le Sénat est le plus grand des bâtiments qui ceinture la colline prásinos, entre le Cénotaphe et la bibliothèque. Les marches en pierres sont décorées, gravées des mythes fondateurs du monde et de la Cité. Les gravir reste toujours un moment solennel. Je les emprunte entourée de ma famille. Ces huit années vont enfin être récompensées. N'assistent à cette assemblée que les familles des diadoques, les Sénateurs et les professeurs. Ce n'était pas le cas avant, mais le mécontentement est parfois trop fort. Quelques années après ma naissance, une tentative de révolte a été écrasée dans l'œuf, tuant au passage la moitié des Sénateurs et le Túran, par la même occasion. Ma mère m'a parlé de cette émeute. Je marchais à peine, mais celui que l'on nommait l'Éléphant est mort ce jour-là.

La professeure Nosipho Ngema se lève. Sa longue toge sombre n'est pas en laine, mais en lin et lui confère une allure spectrale, il ne reste dans la Cité qu'une minuscule parcelle cultivée de lin, ce sont peut-être une demi-douzaine d'étoffes qui en sortent chaque année, pas plus. Je me place plus droite encore, j'essaie de croiser son regard.

— Je vous souhaite la bienvenue à cette assemblée, à cette Súnaxi qui verra choisi le ou la future Túran de notre Cité. MandleKosi Ngema-Khosa notre Túran depuis dix-neuf ans a décidé qu'il était temps pour lui de choisir un successeur.

Je ne suis pas capable d'écouter le long et lent discours, je serre la main de mon père, mon frère est parti discuter avec la jeune Cassandre Asdeev, il en est amoureux depuis des mois, je crois bien, même s'il nie en bloc dès que je lui en parle. Nosipho est lancée dans un grand discours.

— J'ai l'honneur de vous présenter nos trois candidats. Nous, professeurs, avons vu évoluer ces jeunes gens, les avons formés et cultivés. Mais, par eux-mêmes, ils et elles ont su développer leur esprit critique, se trouver des spécialisations, développer leur propre valeur au sein de notre culte Súnaxien. Car un futur Túran

n'est pas seulement un bon élève, mais une personne qui a su, grâce à tout l'enseignement fourni, bâtir sa propre vision, sa propre idée de ce qu'est la Cité, des habitants qui la composent et des dieux qui la protègent. Parmi les étudiants qui ont eu le privilège de recevoir l'apprentissage des diadoques, trois personnes se sont distinguées. Astrid Nielsen, fille de Castalie Nielsen, Kai Agathos des arts de la Cité et Alcé de la rue Nøkke, restaurateur au musée de la Civilisation. Astrid s'est distinguée par son très fort potentiel à innover, à proposer de grandes modifications de notre fonctionnement dans un but de performance aiguisée. Forte d'une confiance en elle à toute épreuve, elle ne se laisse jamais abattre et a pris pour habitude de travailler seule jusqu'à tard le soir dans le but d'améliorer notre Cité, nos vies.

Je ne pensais pas que l'on pouvait faire un éloge aussi diffamant. Même moi, je ne voterais pas pour moi, présentée ainsi. Le professeur Lwin se lève, remercie la professeure Nosipho et s'apprête à prendre la parole.

— Le second nom que nous, les professeurs, avons souhaité proposer à notre Túran est celui de Zola Ngema, fille de Nosipho Ngema, Kai Agathos des professeurs du Diadochos, illustre professeure de gestion de la Cité, anciennement Sénatrice et de Thulani Ngema-Khosa, archiviste en chef de la Cité. N'y voyez aucun népotisme mes chères compatriotes, la jeune Zola a fait montre d'une dévotion exceptionnelle dans l'apprentissage des matières enseignées. Véritable bourreau de travail, elle s'est illustrée en étant la meilleure élève dans chacun des cours suivis, ne laissant la première place aux autres que dans le cours de conditionnement physique. Zola s'est montrée toujours présente et prête à aider qui que ce soit au sein du diadoque lors de ces huit années d'apprentissage. Et si elle est sélectionnée par notre Túran, sa neuvième et dernière année d'études se passera sous l'égide de la persévérance et de l'écoute, comme elle en a toujours fait montre.

Le vieux professeur peine à descendre l'estrade, il salue bas ses collègues et se retire. Je me sens rassurée de voir, du moins c'est l'impression que j'en ai, que le professeur choisi pour présenter le prochain candidat est celui qui nous porte le moins dans son cœur.

Klemmens Feuerberg, instructeur en éducation physique et militaire, s'avance. Fin et sec, les cheveux blonds et droits coupés court, la tenue altière, il dépasse le professeur Lwin de deux bonnes têtes. Il se place sur l'estrade, prend le temps de regarder la foule.

— Le troisième et dernier nom que nous avons décidé de proposer au Túran est Thallo Asdeev. Gagnante des Jeux pythiques⁵⁹ lors des deux dernières éditions, Thallo s'est distinguée par sa capacité innée à écouter, à prendre conseil et à respecter les aînés. Merci.

Klemmens Feuerberg est de loin le plus taciturne de nos professeurs, mais ne pas mentionner l'ascendance d'un diadoque est un manque de respect flagrant. J'entends les murmures dans l'audience. Sa présentation était plus que laudative. Je n'arrive pas à comprendre la manière dont ils nous ont présentés, on dirait qu'ils ne veulent pas que nous soyons sélectionnées par le Túran... Mes mains deviennent moites. C'est au tour du Túran de prendre la parole. Il commence par réciter son ascendance personnelle, jusqu'au Protéros de sa famille, puis il énumère les précédents Túrannos. Je suis incapable d'écouter, je sens en moi cette désagréable impression d'avoir loupé quelque chose. Le Túran nous connaît toutes les trois, personnellement, mais cette présentation ne nous décrit pas, elle expose nos plus grands défauts. Pourquoi les professeurs nous ont-ils introduits de la sorte ? Je ne parviens pas à me concentrer, le Túran se tait un long moment.

— En somme, après avoir personnellement observé ces trois diadoques pendant plusieurs années, je choisis comme successeur Thallo Asdeev.

Les Asdeev sont parmi les plus détestés de la ville de Bois, mystérieux, trop riches et à la fois trop discrets, on est loin de l'ostentatoire richesse des Ngema. J'avais la confiance du Túran, je ne comprends rien. Ai-je été manipulée, m'a-t-on induite en erreur, je n'arrive même pas à lever les yeux. Thallo s'avance et entame un discours qui semble préparé.

⁵⁹ Jeux rituels en l'honneur du dieu Apollon, tenus en été aux quatre ans.

Je quitte la grande salle avant la fin de la représentation, puisque c'est cela, rien que cela : une grande pièce de théâtre. En passant entre le cénotaphe et le Sénat, par un petit chemin de terre, je rejoins la maison de mes parents en moins de cinq minutes de marche. Je n'ai pas revu ma chambre d'enfance dans cette maison depuis le début de ma formation de diadoque, il y a huit ans. Je monte les marches deux à deux sans penser à ce qui vient de se passer. Je m'enferme.

Je reste cloîtrée pendant plusieurs jours, en silence. Vojtek reste à mon chevet, me raconte le souvenir de notre initiation, en insistant sur le passage où il avait vu tous ces monstres que je ne voyais pas. Il essaie de me faire rire, sans succès. Mon meilleur ami me confie que la rumeur de la nomination d'un Asdeev ne plaît pas du tout à la ville de Bois. Vojtek me rapporte aussi qu'une émeute a commencé à l'auberge hier soir, des Tadjiks et des Klein auraient pris à partie les trois frères Feuerberg. Je regarde les yeux sombres de mon ami et je sens la colère en lui, pourtant d'un naturel très calme, je ne l'ai jamais vu prendre réellement parti, avoir une opinion tranchée. Mais ce soir, il me parle de la rixe dans l'auberge et il a l'air vraiment furibond. Il est déchiré entre sa volonté de soutenir son côté de la Cité et sa relation avec la sœur de la nouvelle Túran. De toute manière, personne dans leurs familles n'accepte cette union. Ce n'est que par respect pour la Hieréa Agditis Asdeev, mère des jumelles Thallo et Thessa et de Cassandre, que leur couple peut exister au grand jour, mais le mariage est loin d'être officialisé.

Vojtek a toujours été transparent avec moi, je décote chacune de ses émotions, mais pas aujourd'hui, pas depuis la nomination du successeur.

Le soir venu, mes parents discutent de la bagarre dans l'auberge, il semble que cela ait été bien plus qu'un simple pugilat, mon père dit que des Aphantos ont dû intervenir. La Cité est une poudrière depuis trop longtemps, allumer la mèche serait presque trop simple.

La passation officielle du titre de Túran, devant la Cité entière, a lieu dans sept jours et la tension se sent partout. La place du marché est bondée, toutes les discussions tournent autour du successeur, c'est une rumeur, mais une rumeur qui fait grincer les dents. On prétend que, si c'est encore un Asdeev qui est porté au pouvoir, la ville de Bois ne tiendra plus. Nous autres, diadoques, devons garder le secret, laisser le suspense flotter jusqu'à ce qu'on annonce le successeur du Túran, mais je sens déjà le mécontentement, le peuple grogne. Tout est en place pour le début de la cérémonie.

Vient le grand jour. Les professeurs du Diadochos s'avancent et se placent sur les chaises disposées pour eux à droite de la scène. Le Stratège⁶⁰ et le Túrannaque viennent ensuite se placer debout à l'extrême gauche. Nous autres, diadoques, restons debout derrière les sièges des professeurs. Nosipho Ngema s'avance et entame son discours d'introduction. La foule n'a pas la moindre intention d'écouter ce qu'elle prévoit de dire. Je les vois qui fulminent en arrière. Les premiers rangs, pourvus de siège, sont constitués des Sénateurs et Sénatrices et des membres les plus riches de la ville de Pierre. En arrière, debout, le reste des citoyens, dont les protestations couvrent déjà presque le laïus de la professeuse. La Première Garde, qui ceinture le devant de la scène, reste parfaitement immobile, mais le reste de l'armée des Aphantos, disposés autour de la foule, s'agite. Les lances s'entrechoquent, les boucliers cognent sur les armures.

Nosipho raccourcit son discours et laisse place à notre Túran. Il s'avance droit et fier comme un empereur.

— Chers citoyens, cher Súnaxiens. Voilà dix-neuf ans que je vous guide, moi-même guidé par les dieux. Mais le temps passe et l'heure est venue pour moi de désigner un successeur. Parmi nos meilleurs enfants, parmi nos meilleurs citoyens, parmi nos meilleurs diadoques, un être s'est élevé au-dessus des mortels.

Des cris couvrent le discours, « les mortels ne veulent plus de chef comme toi », « que tombe le Túran ». Les Aphantos disposés autour de la foule, de l'autre côté des minces

⁶⁰ Le stratège est la plus haute fonction militaire de la Cité.

barrières, s'avancent, menaçants. Le retour au calme qu'ils cherchent ne vient pas. Mais le Túran semble ne pas les entendre.

— Les dieux qui nous ont protégés du fléau nous avaient désignés un guide, notre très cher Fondateur. C'est à lui que les dieux ont confié les clefs de la Cité, dont les hauts murs nous protègent du Charbon. Ne soyez pas fous, mes amis ! Dehors, c'est la mort, dehors n'est que désolation. Nos valeureux Priamides veillent à notre sécurité tout en haut du grand mur, ils le voient bien : des animaux décharnés malades, les arbres semblent hauts et forts, mais ils sont gangrenés par l'air encore vicié de la maladie qui a détruit notre monde. Mais le Charbon n'est que la punition divine de notre avidité... C'est la peste d'Apollon en réponse à nos excès, rien de moins. Ne soyons pas comme ces avides mortels, soyons comme nos Protéros ! Suivons la voix qui nous protège et nous protégera. Et cette voix nouvelle, celle que nous avons désignée comme votre future Túran se nomme Thallo Asdeev, fille de la grande Hieréas Agditis Asdeev et du Sénateur Rostam, troisième du nom. Thallo Asdeev nous guidera et, grâce aux dieux, au Charbon, nous survivons.

« Au Charbon nous survivons ».

L'écho est faible, pitoyable. Seules les trois premières rangées devant la scène ont répondu, personne en arrière ne reprend notre maxime. Les Aphantos crient sur la foule : ne pas répondre, ne pas répéter notre devise est passible d'une amende, voire d'enfermement si le citoyen refuse face à une figure d'autorité. Mais on ne peut pas emprisonner la moitié de la ville. Nos geôles ne servent habituellement que pour faire dessouler les ivrognes ou punir un petit voleur. Je recherche Vojtek du regard, le vois dans la foule, bien au centre, assez loin des Aphantos, il ne risque rien. Je sors du rang.

— Si ce n'est pas la cheffe que vous voulez, qu'on en élise une autre ! Écoutez-moi... La foule ne prend pas la peine d'entendre le reste de ma phrase, un projectile est lancé sur la scène, des barrières tombent sur les Aphantos. Ces derniers n'ont pas reçu l'ordre de sortir leurs armes, mais les lances sont pointées en direction des citoyens. Le

Túrannaque, Aretos Brech, fait monter les douze soldats de la Première Garde sur la scène, il ordonne à un de ses hommes de me mettre à l'écart, derrière la scène, il ne faudrait pas que je devienne un symbole de révolution. Je reconnais le soldat en question, c'est le fils d'Eòin Marwick le Grand Stratège. Il me fait asseoir derrière les rideaux. Des cris, des ordres criés par le Stratège. Le Túran et sa protégée, Thallo Asdeev sont évacués par derrière la scène, nos regards se croisent, ils vont se réfugier dans le premier bâtiment fermé de la colline, la bibliothèque probablement. J'essaie de me lever, regarder derrière les rideaux, saisir ce qui se passe, mais le soldat m'en empêche, « ma mère est dans la foule ! ». J'essaie de me dégager un passage, mais il me rassoit de force « arrête Nielsen, ou je t'attache à cette chaise... ». Sa tête se penche en arrière, sa lance tombe au sol, suivis de son corps. Le meurtrier part en chasse du Túran sans même prendre le temps de vérifier si le garde est mort. J'essaie de ne pas fixer le corps, de retenir mon haut-le-cœur. Le bruit assourdissant tout autour me fait vite détourner les yeux.

Je me précipite vers la scène, c'est le chaos dehors, je ne reconnais personne de ma famille, je ne trouve pas Vojtek non plus. Les habitants de la ville de Bois se battent avec ce qu'ils trouvent, des chaises, les lances abandonnées par les Aphantos, des morceaux de bois arrachés aux barrières. Je crie le nom de ma mère, mais personne ne me répond. Plus aucun Sénateur n'est sur place, ils ont dû fuir, comme tous les citoyens appartenant à la ville de Pierre. Un cri venant de derrière me sort de ma stupeur, je cours en direction des cris, vers la colline prásinos. Une soldate hurle au Túran et à Thallo Asdeev de s'enfermer dans la bibliothèque, d'autres habitants en colère arrivent. Je fonce moi aussi vers la bibliothèque avant que quelqu'un ait eu le temps de me voir, rejoins les deux fuyards.

— Thallo, où est notre Túran ?

— Astrid, Astrid, comment as-tu pu faire ça ? Des gens sont morts, Klemmens et Nosipho sont morts. Je ne trouve plus les autres diadoques, je ne trouve pas mes sœurs ni ma mère. Pourquoi tu as fait ça ?

— Je n'ai rien fait à Thallo, je n'ai rien...

— Si ! C'est ta faute tout ce qui se passe dehors, ma mère est peut-être morte. Tes parents sont peut-être morts, Astrid ! Tout est ta faute.

Je n'ai pas le temps de répondre, Vojtek nous rejoint par une porte dérobée. Un grand sourire rassuré fend mon visage, mais il ne me regarde même pas.

— Thallo, je ne trouve pas ta mère, mais Thessa et Cassandre sont en sécurité, la plupart des notables se sont réfugiés dans le Sénat, le Túran est là-bas aussi. Je suis désolé, je ne sais pas ce qui s'est passé, c'est du côté des Pavlović et des Sartori que ça a commencé. L'invective d'Astrid a mis le feu aux poudres...

— Vojtek ! Je crie son nom, il ne me regarde toujours pas. Tu ne crois quand même pas que c'est ma faute ? Cela fait des années que le peuple de Bois veut se soulever.

— Il n'y a pas de « peuple de Bois » Astrid, chaque citoyen fait partie de Súnaxis, tu n'as fait qu'encourager la fissure entre les deux parties de la ville.

— Tu te ranges de leur côté ? La révolte était un rêve pour toi, ne plus jamais être écrasé par ces foutus Pierreux !

— Il n'y a pas de côté Astrid. Arrête de penser comme quand nous étions enfants.

Thallo ne prend pas le temps de nous écouter, elle se dirige vers le Sénat. Mes jambes flageolent, mes yeux brûlent, elle passe à côté de moi pour sortir, mais je ne me contrôle pas. Je me jette sur elle.

Je suis une bien meilleure combattante. En un instant elle est sur le dos, mes mains autour de son cou. Elle cherche à me frapper en vain. J'appuie de toutes mes forces sur sa gorge, je sens la rage me faire basculer dans une transe. Je ne sens pas qu'on m'agrippe et me projette en arrière. Ma tête frappe le sol. Vojtek prend Thallo dans ses bras. À cet instant, j'ai le sentiment qu'il ne me considère même plus comme une humaine, encore moins comme son amie. Je vois ses yeux révoltés de dégoût. Des Aphantos arrivent, ma tête tourne.

Les acouphènes me réveillent, le sifflement m'assomme, mes yeux brûlent. Je suis dans une des geôles de la caserne des Aphantos. Vojtek, de l'autre côté des barreaux, regarde dans le vide.

- Tu es venue m’annoncer mon exécution ?
- Astrid, ne ris pas, s’il te plaît.
- Pourquoi, qu’est-ce qui va se passer, hein ? Ce n’est pas la première fois que la ville de Bois fait un esclandre et personne d’autre que toi ne m’a vue étrangler Thallo. Tu ne vas pas me dénoncer, tout de même ?
- Tu as tenté de tuer la successeur du Túran, tu as encouragé la ville de Bois à se soulever. Thallo m’a autorisé à venir te parler, mais pour te mettre en garde.
- Oh, par les dieux, Vojtek, il ne s’est rien passé.
- Astrid. On compte une dizaine de morts du côté de la ville de Bois, une demi-douzaine du côté de la ville de Pierre. Ton frère est blessé.
- Attend quoi, Céos ?!

Me reviennent en mémoire les mots de Vojtek. Nosipho, Klemmens, je crois qu’ils sont morts.

- Ton frère va bien, du moins, Cassandre Asdeev reste à son chevet, il va s’en sortir, mais il a reçu un projectile au visage. Les choses sont très sérieuses. Thallo et le Túran ont la ferme intention de te mettre cette tentative de révolte sur le dos.

Je reste sans voix. Les yeux de Vojtek fixent le mur, il se masse les tempes, se lève.

- Tu me laisses là, alors ?
- Les Sénateurs se réunissent cette après-midi pour voter la motion de Thallo.
- Quelle motion ?
- Elle veut avancer l’Ostrakon.
- L’Ostrakon ? Elle n’est pas sérieuse ! On ne modifie pas la date d’un événement sacré. Le dernier a eu lieu il y a quoi, à peine sept ans.
- Je ne sais pas Astrid, je ne sais pas ce que le Sénat va décider, je n’ai pas mon mot à dire. Thallo ne veut plus de toi dans la Cité après ce que tu as fait.
- Vojtek, voyons c’est impossible que le Sénat accepte cette folie ! Et même auquel cas, l’Ostrakon est un vote, je n’irais pas mourir dehors, c’est impossible.
- Je ne sais pas Astrid.

Il me laisse là, avec la peur de l'Ostrakon. Le Sénat sait que ce n'est pas ma faute, la ville de Bois voulait se soulever depuis des mois, depuis des années, depuis toujours... Ma famille ne m'abandonnera pas, mes grands-mères vont faire pression au Sénat pour me sauver de ce mauvais pas. L'Ostrakon a lieu tous les dix ans, pour purifier la ville de ses excès. Une dizaine seulement ont eu lieu depuis la création de la Cité, et tous les élus étaient des habitants de la ville de Bois, des petits voleurs, des vieillards pauvres, qui étaient volontaires pour se sacrifier pour le bien de la ville. Étaient-ils réellement volontaires, je ne sais plus. Les noms des exilés de l'Ostrakon sont gravés sur une stèle près des grandes portes, il n'y a jamais eu de nom d'habitant de la ville de Pierre, cela ne commencera pas avec moi. Impossible.

Vojtek ne revient pas me voir, le soldat qui me porte ma nourriture et vide mon pot est muet comme une tombe. Personne n'est venu. Même pas ma mère. J'essaie de démêler ce qui s'est passé lors de cette journée chaotique, mais rien que des images floues et un bourdonnement indistinct me parviennent. L'acouphène me suit depuis que Vojtek m'a projetée sur le sol de la bibliothèque. J'espère que mon frère va mieux, j'étais pourtant certaine de ne pas l'avoir vu dans la foule. Je demande, dès qu'un ou une Aphantos passe, des nouvelles de l'extérieur, toujours en vain. Le matin du sixième jour, trois soldats de la Première Garde se postent devant ma cellule, ils sont reconnaissables à la teinture rouge de leur tunique, ce pourpre précieux. Je tente une excuse.

— Je suis désolée pour le fils du Stratège, je sais qu'entre Premières Gardes, vous êtes tous très soudés.

— Hadrien Marwick connaissait son devoir, il est mort en protégeant. Nul autre n'est responsable que celui qui lui a ôté la vie.

Les mots de la soldate sont secs, mais me réconfortent. Si la Première Garde ne me tient pas responsable du drame, c'est peut-être le cas des autres citoyens. Je suis amenée à l'extérieur, sous une pluie fine, froide. La caserne des Aphantos est située à l'extrême est de la Cité, nous devons traverser toute la ville de Bois avant de nous rendre à l'agora. Les gens sortent de leurs maisons, quelques personnes commencent à nous suivre, une foule se forme. Dépassant la rue Xiezhi, je distingue l'estrade qui a servi à l'annonce

du successeur. Les Sénateurs et Sénatrices sont amassés au pied de la scène, la grande majorité des habitants de la ville de Pierre sont là, dans l'humidité et le silence, j'en vois certains avec un bras en écharpe, un bandage sur le front, ou encore avec des béquilles. Je ne veux pas me sentir responsable, je n'ai prononcé que quelques mots. Je n'ai pas froid, mais je sens de la glace se former sous ma peau, mes mains tremblent et des larmes coulent le long de mes joues. J'essaie de me ressaisir avant d'apercevoir sur la scène Thallo, le Túran et trois Hieréus, et surtout, l'immense coupe qui trône au centre de l'estrade. Le cratère en laiton gravé des scènes de glorieuses batailles, de parties de chasses et de festivités. Mon père compare souvent cet ouvrage au bouclier divin d'Achille tellement sa facture est précieuse et ouvragée de milliers de détails. Il s'agit de la coupe des votes, que l'on ne sort qu'aux grandes occasions, pour les élections des Sénateurs, pour le choix des concurrents lors des Jeux pythiques et panathénaïques. Et pour l'Ostrakon.

Je me fige. Les gardes me soulèvent sans peine.

Je n'ai pas le temps de me débattre. On me dépose sur une chaise entourée de trois gardes. Trois autres personnes sont à côté de moi, il s'agit du fils du boulanger, un Pavlović, je crois. À ma gauche se trouve deux autres hommes, dont l'un a le visage si tuméfié que, même si nous étions proches amis, je ne le reconnaîtrais pas. La foule est massée devant l'estrade, complètement silencieuse, comme figée sous la pluie.

Darius Asdeev, le Kai Agathos des Hieréus se place au-devant de la scène.

— Les Aphantos sont sans armure aucune, parmi vous dans la foule, puisqu'ils et elles sont là en citoyens aujourd'hui. Les Sénateurs et Sénatrices ont ôté leurs toges de rigueur, puisqu'ils et elles sont là en citoyens. Nous sommes toutes et tous réunis ici sous une impulsion, sous une volonté commune : débarrasser la Cité de Súnaxis de son hubris. Des fautes ont été commises. Des drames se sont produits. Le calme et l'équilibre ne peuvent être retrouvés sans purification. Vous connaissez les règles, mais cet Ostrakon ne sera pas comme les précédents, il s'agit autant de

purifier que de punir. Nous ne pouvons pas laisser une telle situation se reproduire. Exceptionnellement, nous nous passerons des discours et allons passer directement au vote. Pour cette unique fois, le rituel de l'Ostrakon est soumis à une limitation. Vous ne pouvez pas inscrire n'importe quel nom de citoyens sur votre tesson de céramique, mais seulement un des quatre noms que le Túran a présélectionnés parmi les fautifs de l'émeute.

Le Hieréus se fige un instant, se tourne vers nous, puis à nouveau vers la foule.

— Le premier nom est celui d'Antun Pavlović, meurtrier d'Hadrien Marwick, soldat émérite de la Première Garde, fils du Grand Stratège Eòin Marwick. Antun se lève brusquement, crie face à la foule « Je vous en prie, j'ai un fils, Barjtek, c'est un fier Aphantos, je ne suis pas votre ennemi ! ».

Un garde lui assène un coup de poing au bas ventre, il se rassoit immédiatement. Darius reprend.

— Le second nom, Dante Sartori, incendiaire du Sénat, dont le feu a tué trois personnes et fait six blessés. Le troisième nom Eudore Dănești, qui a encouragé la foule à continuer la violence jusque tard dans la nuit, qui a guidé un groupe armé vers la maison du Túran, qui a de ses mains tué Japet de la rue Nøkke alors que ce dernier s'est courageusement interposé pour protéger son épouse, la Sénatrice Théia de la rue Nøkke. Le dernier nom : Astrid Nielsen, instigatrice de la révolte qui a engendré en tout et pour tout seize morts et une trentaine de blessés, dont son propre frère.

Rien n'est plus déshonorant que de porter atteinte à la vie d'un membre de sa propre famille et, à cause de cette révolte, mon grand-père paternel est mort, mon frère est blessé et mon honneur est à jamais enterré. J'essaie de relever la tête, distinguer des visages amis, mais ma vue est trouble, le sel de mes larmes pique ma langue, je ne peux pas le croire, l'émeute était minuscule, nous étions seuls avec Thallo et Vojtek, c'est impossible... Je n'ai rien instigué, je n'ai rien calculé, je voulais seulement forcer les dirigeants à changer leur choix...

Trois Hieréus brisent cérémonieusement trois amphores en argile peintes. Chaque citoyen doit graver dessus un nom, peut-être mon nom, et déposer le tesson dans le gigantesque cratère au centre de l'estrade. Le silence est total. Assis à ma gauche, Eudore Dănești pleure à grosses larmes. De la morve lui coule dans la bouche, il implore un dieu, je ne saurais dire lequel, sûrement pas un de Súnaxis. Je fixe les gens que je connais, ma mère, mon père, ma grand-mère Théia, personne n'a le droit de nous regarder, c'est la règle. Pendant que les derniers citoyens placent leur vote dans la coupe, les gardes nous lèvent et nous placent en ligne face à la foule. Vojtek s'avance enfin, il lève le bras pour jeter son tesson. Sans réfléchir, je sors du rang et à travers l'espace qui nous sépare en deux pas. J'empoigne le morceau d'argile encore dans la main de Vojtek.

« Astrid. »

Lorsque je relève les yeux, Vojtek a disparu. Je tombe à genoux, plus rien n'a de sens. Les gardes me relèvent de force, je suis molle comme un bout de chiffon, ils doivent me porter pour que je ne m'écroule pas à nouveau. Darius Asdeev, le grand Hieréus recommence une homélie, pendant que les deux autres comptent les tessons, les divise en quatre tas distincts. Le bourdonnement qui s'était insinué dans les geôles me revient, me sépare du reste du monde. Ce bruit ressemble à s'y méprendre au chant vibrant des rhombes de mon initiation, tel le mugissement d'un taureau, la vibration de l'eau de mer contre un rocher, le chant sonore des Hieréus lors des Thusias. L'acouphène s'intensifie, les gardes m'avancent au-devant de la scène, je distingue le Hieréus prononcer mon nom, je crois. La voix grave du Túran vibre dans mon dos, mais je n'entends pas de mots, je ne sens pas que l'on me porte, je ne vois pas les regards sur moi.

Dans mon dos. Les portes closes.

Chapitre IV – Súnaxis Minôtauros

Les doigts roulés autour du tesson de terre cuite de Wojtek, Astrid porte haut son regard sur le mur de pierres. Ses yeux sont secs, ses mains, gercées, ses lèvres commencent à craqueler.

Elle les fera brûler, tous ces beaux visages.



Avachie, engourdie par le froid, Astrid ne sort plus de la cabane de fortune constituée de bois mort empilé chaotiquement, à la lisière de la forêt face au grand mur. Une nuit de neige venteuse fait s'écrouler contre sur elle sa triste construction. Elle ne comprend pas tout de suite, elle appelle Wojtek et puis son frère Céos. Le vent seul lui répond. Le froid brûle le bout de ses doigts lorsqu'elle tente de remettre en place les rondins de bois vermoulu. Dépitée, esseulée, Astrid se réfugie contre la pierre familière de la Cité.

Une entaille dans la muraille, à peine assez large pour un enfant. Elle abîme son corps devenu trop maigre, y déchire ce qui lui reste de vêtement. Elle contorsionne ses muscles gelés, sa peau racle la paroi, le mur ne la laissera pas entrer. Pourtant, Astrid persiste. Il reste une vingtaine de centimètres à peine avant que l'espace ne s'élargisse, pousser de toutes ses forces, un dernier effort, son corps ne tremble même plus, Astrid se meut comme à l'intérieur d'elle-même, elle s' imagine dans un bain chaud sucré, son corps nu vierge de toutes plaies et ecchymoses, ses cheveux démêlés, soyeux, elle sent les doigts de sa mère lui nouer des tresses, lui chanter des berceuses danoises.

Astrid tombe à l'abri du vent, l'humidité l'empoigne, la gèle sur place, de l'eau suinte par tous les pores de la roche. Ses yeux ne se ferment même plus. Elle ne pense plus, elle revoit le visage de son frère qui parle de sa nouvelle passion. Avant son amour

débordant pour Cassandre Asdeev, il s'était mis en tête de constituer le plus grand herbier de Súnaxis et même des plantes sauvages qui poussaient aux abords de la Cité. Astrid se souvient des nombreuses histoires de Vojtek, sur les mythes fondateurs de la ville, de sa ville, de la Cité de Súnaxis, de cette entité maléfique qui l'a rejetée, qui l'a privée de son avenir.

Elle ferme les yeux, s'endort, non elle ne dort pas, elle s'évanouit, tombe d'un épuisement peu commun. Elle va mourir, voilà ce qu'Astrid Nielsen pense, cette nuit, elle va mourir, sept mois et douze jours après son exil elle va enfin mourir. Puisque cela est bien connu, l'Ostrakon n'est pas un exil, c'est une condamnation lente à la mort. Astrid le sait. Elle aurait tellement voulu voir sa famille, les yeux embués de sa mère, le regard perdu et pétri de peur de son père, la colère de son frère face à cette injustice. On ne jette pas un habitant de la ville de Pierre dehors de la sorte. Il ne lui reste plus assez de force pour la colère, ses yeux sont vides de larmes, elle ne les reverra jamais et plus aucune émotion de la traverse, ses souvenirs sont blancs, comme déjà effacés. Le froid dans ses os l'immobilise, la circulation de son sang ralentit, elle sait comment meurent les héros, elle qui a mieux appris que tout le monde, elle qui connaît chaque rite, chaque mythe, elle qui comprend leur pouvoir, tout cela lui semble vain, elle meurt démunie, seule et sans preuve son existence.

« Tu te rappelles le Minotaure, Astrid ?

Notre Cité ne serait pas ce qu'elle est sans cet être exceptionnel. Le Minotaure a cherché à débâter la cloison qui séparait déjà les habitants en deux castes, les riches de la ville de Pierre, les voleurs de pierres, devrait-on dire, et la ville de Bois, la partie est qui se retrouve dans l'entre-jour, dans la noirceur, dès le début de l'après-midi, la partie des pauvres, des sans cultes, la partie des fous qui ne croient pas aux dieux. Bien sûr que nous y croyons, tu le sais toi, Astrid, à quel point je crois aux dieux. Svarog est mon dieu du soleil, mais je peux le nommer Apollon s'ils préfèrent, Péroun est mon dieu de l'orage, comme ton ancêtre le nommait Thor, comme le Túran le nom Zeus, mais ils sont égaux, ils ne se combattent pas, ils règnent côte à côte, seul leur nom change, mais

tous, j'en suis certain, festoient ensemble là où résident les divinités, appelez ce lieu Olympe, ou Valhalla, ils restent nos dieux. Le Minotaure avait compris cela, le Minotaure avait compris que nous devons tous honorer les dieux, dans le respect et l'amour, que les liens qui nous unissent ne sont pas les lois ni le culte, mais bien l'amour que nous trouvons dans les dieux, quel que soit le nom que nous leur donnons. »

La voix de Wojtek résonne, siffle comme le vent, mais cette voix est douce et réconfortante. Le matin s'annonce par un trait de lumière blanche, aveuglante. Astrid ouvre les yeux, la douleur partout, dans ses paupières lourdes, dans son ventre vide, dans ses muscles engourdis, mais elle ouvre les yeux.

Astrid est en vie.

Note : Dans une volonté de respecter le nombre de pages maximales au mieux, une large partie de ce chapitre (à savoir toute la partie où le personnage d'Astrid, exilée, doit survivre par elle-même ainsi que plusieurs paragraphes au cœur du texte conservé) a été supprimée de ce chapitre. Résumé : le personnage résiste, mais, par manque de connaissance du monde extérieur, manque de mourir à plusieurs reprises, elle survit difficilement pendant plus d'une année, avant de retourner sur l'île où elle a traversé son initiation et retrouve la statue du taureau géant à figure d'homme et dissimulé juste derrière, ladite « Cabane du Minotaure ».

Astrid se retrouve en face, pour la seconde fois, de la statue du Minotaure.

Minotaure. Le premier Túran. Son prédécesseur, aujourd'hui attifé du surnom d'Agneau, a failli détruire la Cité en invitant des étrangers contaminés par le Charbon. Aucune information sur le Minotaure ne reste, si ce n'est que la bête était issue du peuple, qu'elle s'est levée et a sauvé la Cité par une révolte violente. Certains Súnaxiens, principalement ceux de la ville de Bois, croient en l'immortalité du Minotaure, d'autres encore pensent qu'il doit certes être mort, mais qu'il reviendra sauver la Cité lorsqu'elle en aura le plus besoin. Mais le plus grand Túran de la Cité a

bel et bien disparu et son départ a creusé un fossé, depuis, entre les croyances. Les cultes personnels sont remontés en flèche contre le mot d'ordre du culte unique et la ville de Bois est, depuis lors, méprisée presque ouvertement, alors même que la plupart des lois du Minotaure sont des règles basées sur le respect et l'éducation de tous. Astrid se fige devant la porte vermoulue de la cahute, elle y entre, bien décidée à vivre.

Après avoir consolidé les murs et nettoyé l'intérieur, la cabane est presque accueillante. Les semaines passent et Astrid se bâtit un nid, peut-être pas douillet, mais chaud. Ses nombreux pièges de fortune commencent à fonctionner. Il lui a fallu dépasser la peur du Charbon, tous les petits mammifères qu'elle est parvenue à prendre dans ses collets ne semblaient en aucun lieu atteint de maladie, encore moins du Charbon. Pas de plaques noires sur la tête, pas de plaies suintantes et malodorantes, pas de corps rachitique, pas d'œil vitreux. Encouragée par ses prises et revigorée par l'ingestion de viande, Astrid arpente l'île de long en large et, en cette fin d'hiver, elle en connaît à présent chaque recoin, chaque ruisseau. Pourtant, il reste un lieu qu'elle n'explore pas, la hutte en elle-même. L'âtre est fonctionnel, le lit de bois est couvert de feuillage, de mousse et de lichen, mais Astrid ne prend jamais le temps de fouiller dans la cabane, jusqu'à un matin où, la neige fondue ruisselant le long des planches, elle se résout à monter sur le toit pour tenter de colmater les trous de la bâtisse.

Dans l'entretoit, Astrid découvre un coffre de fer, pas si rouillé et dont chaque interstice a été soigneusement recouvert de la même résine que la statue du Minotaure, rendant la boîte parfaitement étanche. Elle oublie la réfection du toit et s'empare de la boîte. Des feuillets, des plans, beaucoup de papiers, dont certains sont codés, d'autres non. Elle ouvre au hasard un carnet à la reliure de cuir.

Fondateur [REDACTED], Brecht, né à Lanercose, Écosse, mort en 1831, trois semaines avant l'ouverture des portes. Présents au jour 1 : moi-même, Judith Brecht et mes deux enfants, trois Kovalenko, cinq Feuerberg, sept Asdeev.... ..

.....

Bâtisseurs : Sartori [Vipiteno], Zaho [Déyang], Klein [Dresde].

Je crois que nous n'aurions pas dû laisser en vie les familles de bâtisseurs, ils possèdent trop d'informations compromettantes. Trop de monde dans la Cité. Mon frère avait tort, la construction n'était pas terminée en 1831, la moitié est de la ville est encore en terre battue, le réseau d'aqueducs ne couvre que la moitié ouest de la zone habitable. Il faudra gérer le stock de pierre qui se trouve à l'intérieur de la Cité. Les portes ont été scellées il y a deux semaines, beaucoup de malades du Charbon à nos portes, on entend les cris. La population n'a pas confiance, tensions permanentes, il faut trouver comment les solidariser. L'intérieur contre le monde mourant.

3/10/1832

Astrid laisse tomber le premier carnet, saisit le second, qui ne semble pas écrit de la même main.

Liste de rituel Amphidromie/Mystère/Dromena, deiknumena, legomena.... ..
Mélange Bible / Théogonie. [REDACTED] demander à Joséphine comment les convaincre. Judith avait raison, il faut absolument créer plus de rituels, quitte à inventer une mythologie fondatrice. Mythifier nos premiers arrivants? /
Consolider la confiance du peuple / Brecht doit rester une figure positive malgré tout. Malgré ce qu'il a fait à ma famille.

[REDACTED] Dănești, Dit le Minotaure, septembre 1856

Astrid tourne les pages, attrapant ici ou là une phrase ou deux, elle ne prend pas le temps de comprendre, la fièvre fait trembler ses mains, plusieurs fois le carnet tombe au sol.

Après vérification par le trio Kovalenko, le Charbon est encore en cours, animaux sauvages malades aussi, il faut limiter notre consommation de viande venant du cheptel. Retour d'Oksanna à l'est, pas un signe de vie. Vitaly, à 70 km vers le nord, village observé, environ 100 personnes, en difficulté, semblent malades, mais pas au courant de l'existence de la Cité. (Faire pousser du lierre sur les murailles pour se dissimuler.) Aucun contact engagé avec les villageois.

Astrid au sud, pas de nouvelle. Partie depuis 3 semaines. En attente du retour de l'aînée des Kovalenko.

██████████ Dănești, Dit le Minotaure, mai 1871

Astrid reste absorbée par la lecture des carnets des jours entiers, ne sortant de la cabane que pour récolter du bois pour pouvoir lire la nuit tombée, et chercher de l'eau. Si elle en croit les arbres généalogiques issus des carnets, Astrid serait son arrière-grand-mère maternelle. Se pourrait-il que Castalie, sa mère, l'ait nommée ainsi en l'honneur de cette femme ? Astrid ne trouve pas plus d'information, les entrées du carnet sur les explorations ont été déchirées. Elle ne mange plus, les mots du Minotaure restent gravés derrière ses paupières, le sommeil l'a abandonnée, elle tourne dans la cabane, oublie de sortir, laisse le feu brûler dans l'âtre jusqu'au milieu de la nuit, les yeux grands ouverts.

Depuis combien de temps ces trois carnets sont-ils dissimulés ? Les informations présentes dans le grand coffre de fer pourraient mettre Súnaxis en feu. Un écrit par Judith Brecht, la sœur du Fondateur dont le nom est partout biffé, qui raconte son enfance, comment son frère a créé une véritable secte, comment il a fait bâtir la Cité, par des familles à qui il a promis un statut presque divin. La famille Zaho n'existe plus, le dernier membre de ce clan est mort l'année de la naissance d'Astrid, une certaine Feng Zaho, qui a pourtant vécu plus de 70 ans, un fait exceptionnellement rare aujourd'hui. Seul reste le professeur Lwin, mais il n'a plus rien d'un Zaho, il a trahi son nom et sa famille en devenant professeur pour les privilégiés de la ville de Pierre. Astrid lit chacun des arbres généalogiques, chacun des rôles tenus par chaque famille, de la méthode de sélection des prétendants à la secte nommée « *Súnaxis, le rassemblement des élus* ». Les bâtisseurs sont partout nommés, les deux qui restent, Sartori et Klein, font aujourd'hui partie des plus pauvres de la ville. Deux de ces carnets sont noircis par le Minotaure lui-même, qui y détaille les plans de la Cité, de chaque monument, de chacune des rues, il y mentionne même les souterrains, du réseau d'aqueducs à l'immense entrepôt dissimulé sous la partie ouest de la ville. Malgré toutes ces révélations, un plan attire l'attention d'Astrid plus que les autres : celui où il est fait mention d'un passage secret, nommé *la porte de Perséphone*, au sud-est de la

ville, non loin de la faille où elle s'était recroquevillée plusieurs mois auparavant, pensant mourir de froid.

Maintenant, Astrid est loin du froid assassin de l'hiver et elle fomenté un plan. Elle n'attendra pas la fin de son Ostakon, elle n'attendra rien du tout, elle va retourner chez elle, reprendre la place qui lui revenait de droit.

Pendant trois mois, Astrid relit encore et encore chacun des trois carnets, les apprend par cœur, chaque nom, chaque ascendance, chaque parole rituelle, dont celles ayant été prononcées lors de son initiation, le nom de tous les dieux, de tous les cultes un jour célébré dans la Cité. Pendant trois mois, Astrid élabore un plan : ranger de son côté les citoyens qui n'ont pas une foi aveugle dans le culte Súnaxien. Les familles des bâtisseurs, certes, mais presque toutes les familles de la ville de Bois. Elle sait qu'elle peut convaincre sa famille, surtout du côté de sa mère. Castalie, bien qu'elle lui ait menti, elle l'a toujours fait dans l'optique de dévaloriser le culte, de faire descendre le Túran de son piédestal. Tous les Nielsen, plus tous les anciens Holm et Ivanov, ses grands-parents maternels. Si elle les convainc, la ville tombera. Son idée est solide, mais une faille, un gouffre immense lui barre la route. C'est à cause d'elle que la dernière révolte a éclaté, faisant de nombreux morts des deux côtés de la ville. Astrid est à jamais coupable, elle le sait. Le temps passe et le plan est prêt, mais Astrid doute, révéler les mensonges du Fondateur ne permettra pas une révolution, rien qu'une colère vaine, encore une autre. Dans le coffre de fer, en plus des papiers, se trouvaient costumes d'apparat, bijoux et armes, et surtout, un heaume de fer aux cornes imposantes, bref, de quoi se composer un vrai visage de Minotaure.

L'idée germe, oui, Astrid sera la réincarnation du Minotaure que certains veulent voir, elle sera la voix qui se lève contre le pouvoir. Si le peuple et les dirigeants lui ont refusé le rôle de Túran, alors elle détruira le Túran. Son plan est solide, mais il prendra du temps. Astrid se prépare, apprend par cœur le plan des couloirs tous-terrains qui mènent à l'intérieur de la Cité, franchir le seuil de la porte de Perséphone, parée de son nouveau visage de fer, suivre l'escalier qui descend aux aqueducs, cent-cinquante mètres

direction nord-est, remonter vers le passage dissimulé sous le Socle d'Arès, atteindre discrètement la rue Badalisc sans se faire repérer par les rondes des Aphantos, se retrouver au cœur de la ville de Bois et commencer à prêcher au cœur de la nuit. Astrid sera l'ombre de Súnaxis.



Il est minuit pile. Astrid, dissimulée sous le lourd heaume du Minotaure, sort des souterrains, au pied de la caserne des Aphantos, par le socle pivotant de la statue d'Arès, près de la rue Badalisc, là où résident, entre autres, les Sartori. Ils sont moins d'une dizaine, répartis dans trois maisons. Les plans indiquaient les habitants résidants là il y a plus de cent ans, mais Astrid a confiance, elle se dirige d'un pas déterminé. À cette heure, le changement de quart de la milice lui laisse la voix libre. Elle s'arrête un instant près d'une statue de bois. Une immense gueule ouverte, le petit œil peint en rouge et de vraies cornes de chèvres fixées par des clous. Elle se souvient avoir vandalisé l'idole issue du folklore italien, quand elle était plus jeune. Il est de mise, pour impressionner les autres de la ville de Pierre, de venir voler une corne au Badalisc, ou une dent à l'un des deux Chinthés. Astrid se recueille, une main sur la statue recouverte de peau de chèvre. Le cuir est pourri par endroit, les poils y tombent par grosses touffes. Les peaux ne sont changées qu'une fois par saison, par manque de moyens. Astrid baisse son flambeau et demande pardon à la pauvre bête immobile. La jeune femme reste en silence et ne s'aperçoit pas qu'elle est observée.

— Qui va là ? Montrez votre visage ! L'homme lève haut sa lanterne à moitié éteinte.

— Quel est ton nom, citoyen ?

Il est interdit de refuser de répondre lorsqu'un citoyen demande votre nom, Astrid le sait : même si cet homme n'est pas un croyant, il répondra.

— Mino Sartori, boulanger, rue Badalisc.

Astrid enchaîne sans laisser le temps au vieil homme de lui retourner la question.

— Mino Sartori, les noms de tes Protéros sont Maura et Cirò Sartori. Ils ont eu pour enfants Bianca, Salvo, Stephania et Gulia Sartori. Ils étaient catholiques, croyaient en Dieu le Père, en Jésus-Christ et en son retour. Ils étaient catholiques et toi, tu n'es pas Súnaxien. Tu ne te rassembles pas avec les autres élus aux pieds de la statue de Zeus. La pierre qui forge leurs dieux a été volée à ta famille, les pierres du temple de l'Acropole sont les pierres volées de ta maison. Mino Sartori, tu es un dépossédé. Et pourtant, Mino Sartori, tu es l'un des descendants directs des bâtisseurs de la Cité. Ce sont les parents des Protéros de ta famille qui ont construit ces hautes murailles, pas les dieux. Ils s'appelaient Costante, Carmilla, Albino, Ezzio. Ils étaient les parents, les frères et les sœurs des Protéros de ta famille, et ces derniers ne sont que les survivants des bâtisseurs. Le Túran original les a réduits au silence, a fait construire les murs de la Cité en leur brisant le dos. Mino Sartori : on t'a trahi et moi, je viens rétablir la vérité.

Les noms de ses ancêtres résonnent dans ses oreilles, des noms qu'on ose seulement souffler, chuchoter, car ces noms sont maudits. Mino, les genoux gonflés par le travail, les yeux fatigués par l'âge, ne réfléchit pas, il s'accroupit, puis s'assit sur le sol un moment. Il ne retient pas ses larmes, il répète doucement, presque en murmurant, les noms de ses ancêtres qu'il vient, pour la première fois de sa vie, d'entendre prononcer par quelqu'un d'autre et d'une manière bien différente. Ces noms, prononcés avec déférence. Mino pleure et tend les bras vers le ciel.

Astrid fait quelques pas vers le vieil homme, il rit, ou il pleure, elle ne saurait dire. Il relève la tête, un sourire édenté, mais franc lui fait face.

— Viens, inconnu, vient avec moi. Je t'offre de partager mon souper et, si tu l'acceptes, j'aimerais t'entendre encore. Que ma famille entende aussi ce que tu viens de me dire.

Astrid se fige un instant, mais se reprend aussitôt. C'est exactement ce qu'elle veut. Que tout le monde entende ses histoires, que chaque citoyen qu'elle trouvera digne d'entendre puisse enfin apprendre la vraie histoire de sa propre famille.



Mino a rassemblé tous les Sartori de la Cité, même les enfants éloignés qui, à présent, portent d'autres noms, des Marwick, des Pavlović et d'autres encore. En six mois, toute la ville de Bois a sur les lèvres le nom du Minotaure. Chaque semaine, on se donne rendez-vous discrètement pour la prochaine « assemblée du Minotaure » pour écouter les vérités de cet inconnu qui connaît tout sur tout le monde, qui connaît l'histoire cachée de la Cité. Au fil des semaines, Astrid finit même par accueillir dans ses rangs le plus réticent, Séverin Klein, patriarche de sa famille. Plus poussé peut-être par l'admiration sans bornes de ses trois filles, Ofelia, Annita et la plus jeune Cordélia pour le nouveau Minotaure que par les grands discours parfois un peu trop enflammés de cet inconnu masqué.

En six mois, Astrid a sous sa coupe l'intégralité de la ville de Bois, à l'exception d'une famille : les Białas, la famille de Wojtek. Astrid a formellement désigné toute leur engeance comme exclue des *Súnaxis Minôtauros*. Pas de traître dans ses rangs, elle ne fera plus jamais confiance à Wojtek, surtout pas maintenant qu'il est officiellement marié à la sœur du Túran, surtout pas depuis que son meilleur ami l'a trahi pour se ranger aux côtés des Asdeev.

Il ne lui reste plus qu'à parler à sa famille, sous son vrai visage cette fois, leur dire toute la vérité, mais un matin, après un des rassemblements secrets, elle apprend que Céos, son frère, a épousé Cassandre. Cassandre Asdeev. Astrid se referme complètement. Les Nielsen ne feront pas partie de son plan, ils ne se joindront pas à la révolte. On ne peut pas accorder sa confiance à ceux qui s'allient avec le pouvoir. Sa révolution se fera sans les Nielsen, Astrid s'efface plus encore sous la peau du Minotaure.

La bête au casque de fer continue de conter les histoires de la véritable fondation de Súnaxis, révèle les mensonges des dirigeants, les noms des vrais héros. La colère monte dans les rangs, les citoyens se rassemblent, de plus en plus nombreux. Astrid, parfois, peine à leur faire retrouver leur calme. Elle leur dit d'être patients, que le Minotaure reprendra bientôt sa place de chef, dans une démocratie directe où chaque voix comptera à parts égales, elle promet une prise de pouvoir rapide, mais surtout sans morts inutiles.

Le peuple lui fait confiance, la ville de Bois se réchauffe, mais ne s'embrase pas, Astrid les prend sous son aile et bientôt, bientôt elle se tiendra sur le trône qu'on lui a refusé.

Chapitre V – Húbris dêmos

Au sortir d'une de ses assemblées du Minotaure des plus tendues, Astrid aperçoit du mouvement à l'extérieur de la Cité. L'été touche à sa fin, les animaux se rassemblent en grand nombre autour des murs à la tombée de la nuit. La meneuse a pris l'habitude de sortir discrètement par la porte cachée de Perséphone. Disparaître quelques jours pour laisser planer le mystère. Mino Sartori, qui s'est désigné comme son bras droit, l'invite parfois à rester dormir chez lui avec sa famille. Souvent, le vieil homme lui demande où le Minotaure se repose, se nourrit et comment il s'évapore ainsi de la Cité. Ce à quoi Astrid répond toujours de manière grandiloquente par des phrases comme : « Le Minotaure n'a pas besoin de se reposer ». Elle se sait trop ostentatoire dans ces moments-là, mais la ferveur des citoyens ne cesse de croître et ils boivent ses paroles. Au matin, elle disparaît.

Rendue à l'orée de la forêt, Astrid croit apercevoir du mouvement à l'extérieur. Ce ne sont pas des animaux. Elle se jette derrière un buisson, tenant fermement son casque sous sa cape pour éviter les bruits de métal. Ils sont au moins sept, tous habillés d'amples vêtements noirs et tous portent de lourds sacs. Une mule ou un âne les accompagne. La bête aussi est chargée de paquets remplis presque à ras bord. La peur

au ventre, Astrid décide tout de même de les suivre : il s'agit, après tout, de Súnaxiens, elle ne devrait pas être en danger. À bonne distance, Astrid emboîte discrètement le pas de la petite caravane qui se dirige vers l'extrême Nord. Après plusieurs heures, la forêt n'est plus assez dense pour qu'elle puisse se dissimuler, elle doit laisser plus de distance entre elle et le groupe et craint de les perdre de vue. Elle continue pourtant sa filature jusqu'à la nuit tombée. Lorsque le soleil passe derrière la ligne d'horizon, Astrid perd espoir, elle ne voit plus rien et craint, qu'en continuant de marcher, elle se rapproche trop et se fasse prendre. La chaleur de cette fin d'été étant protectrice, Astrid décide de s'arrêter pour la nuit, dans un minuscule bosquet où les arbres sont néanmoins assez touffus pour se protéger du vent de la plaine et se cacher. Elle enterre sous des branches le casque du Minotaure et s'allonge un instant. Réveillée au milieu de la nuit par un hurlement animal, Astrid se redresse en un sursaut de peur. Lui parvient l'odeur d'un feu de camp non loin. À une centaine de mètres, les Súnaxiens.

Après une autre longue journée de marche pour suivre le groupe à bonne distance, Astrid distingue de hautes palissades de bois. Depuis le milieu de l'après-midi, elle y entrevoit une fine colonne de fumée. S'agit-il d'un avant-poste Súnaxien, ou des Aphantos sont postés à l'année ? Plus elle se rapproche, plus une désagréable sensation lui étreint les côtes. Le soir tombé, la caravane entre dans l'avant-poste, laissant Astrid seule sur la plaine. Elle attendra la nuit pour agir, pour tenter de comprendre ce qu'elle voit.

Au bout de plusieurs heures, la jeune femme entend de la musique, des éclats de rire. Il semble y avoir au moins une vingtaine de personnes derrière le mur de bois. Après en avoir fait deux fois le tour, Astrid constate qu'aucune brèche ne lui permet d'espionner. Faisant fi du malaise qui l'alourdit depuis le jour, Astrid entreprend de grimper en haut d'un arbre qui lui permettrait de voir à l'intérieur de l'enceinte.

Une centaine de personnes.

Astrid compte et compte encore chaque convive. Des vieux, des adultes, des enfants qui jouent et dansent autour d'un grand feu. Sur un majestueux fauteuil en osier, elle distingue Darius, sa sœur Agditis, et presque toute la famille Asdeev. Ils discutent avec des locaux. Personne ne semble malade. Personne n'est malade.

Astrid manque de tomber de son perchoir, elle ne tient plus en place, ses mains tremblent, ses yeux sont brouillés par les larmes, de la morve coule dans sa bouche. Elle s'échoue lourdement sur le sol, se recroqueville contre l'écorce. La nuit avance et elle perd la notion du temps. Elle n'a pas mangé puis deux jours et a terminé le peu d'eau qui restait dans sa gourde ce matin. Astrid ne s'endort pas, elle glisse dans une sorte de coma de désespoir. Se pourrait-il que sa mère ait réellement su que le Charbon avait disparu et que son intuition se serait révélée vraie, après toutes ces années ? Les carnets du Minotaure indiquent qu'en 1871, aucune trace de survivants sains n'avait été trouvée. Se pourrait-il que, moins d'un siècle plus tard, la vie ait repris à ce point ? Le village semble habité depuis des décennies. La palissade a beau être en bois, Astrid a compté une cinquantaine de maisons solides, constituées de pierres et de colombage ouvragés. Il y a sûrement bien plus qu'une centaine de personnes, celles qu'elle a comptées fêtaient tard dans la nuit. Combien de gens vivent ici, depuis combien de temps les Asdeev viennent-ils les visiter ? Ils semblaient être accueillis en amis, en rois presque. Depuis quand la Cité organise-t-elle ces expéditions ? Impossible que les Asdeev fassent cela de manière dissimulée aux yeux des dirigeants, le Túran est forcément au courant, parce que les Asdeev sont Túran une fois sur deux. Les Asdeev savent tout. Astrid reste prostrée contre l'écorce drue, une bonne partie de la matinée, les yeux grands ouverts sur son chaos intérieur.

« Bonjour ».

La voix sort Astrid de son tumulte mental. Une petite fille se tient immobile et très droite devant elle, un bouquet de fleurs à la main. La jeune femme l'observe d'abord en silence. Puis, elle la salue d'une voix rauque, les mots peinent à se former distinctement.

— Tu es avec nos invités ?

— Darius ?

Astrid a du mal à articuler, mais la jeune enfant semble trop joyeuse pour s'en rendre compte.

— Oui, notre grand ami Darius Súnaxi ! Ils repartent bientôt, demain je crois, mais on aime quand ils viennent plus longtemps, ils nous donnent toujours pleins de cadeaux et de la bonne viande surtout.

— Vous n'avez pas de viande ici ?

— Eh bien, on n'a pas de bétail. Nous chassons un peu, mais les morceaux de vaches que Darius Súnaxi et sa famille nous apportent sont bien meilleurs.

— Ils viennent depuis longtemps ?

— Oh, oui, enfant, mon père faisait comme moi, il les attendait en haut de la tour de guet. Toi, que fais-tu ici, d'où viens-tu ?

— Je suis une amie aussi, mais c'est une surprise que je voulais leur faire. En échange des cadeaux et de la viande, que leur donnez-vous ?

— Oh, beaucoup de choses, mais hier soir, ce sont des armes qu'ils ont échangées, contre beaucoup de bonne viande ! Alors nous avons fait un grand banquet.

— Quel est ton nom, dis-moi ?

— Joséphine. Toi ?

— Mes amis m'appellent Minotaure, mais ne parle de moi à personne, c'est un secret, d'accord, Joséphine ?

— D'accord, Minotaure ! drôle de nom, mais je l'aime bien. Je me souviendrai de toi, Minotaure.

Il était bien improbable que la ville de Pierre n'ait pas eu vent des rassemblements de plus en plus organisés de la ville de Bois, mais qu'ils partent chercher des armes pour mater le peuple dégoûte Astrid au plus haut point. Ce sont les pierreux qui ont menti, menti sur tout, la fondation de la Cité, la création du culte, et même le Charbon, si tant est que cette maladie n'ait jamais existé. Astrid le sait à présent, il ne s'agit pas de

démètre le Túran et Thallo Asdeev pour reprendre le titre, il s'agit de tout détruire, puisque les racines même sont pourries.

La gorge en feu, Astrid court pour retourner chez elle, elle court à ne plus sentir ses jambes, puis elle court encore, elle retrouve le premier bosquet où elle a passé la nuit, récupère le casque du Minotaure qu'elle avait caché et court encore.

À la tombée de la première nuit, Astrid s'effondre au milieu de la plaine. Elle ne dort que quelques heures, elle récolte le plus de framboises sauvages qu'elle peut, le sucre et l'eau la revigorent juste assez pour qu'elle continue.

Le lendemain dans la matinée, elle aperçoit les murs de Súnaxis. Elle sait ce qu'il lui faut accomplir.

Astrid dépasse les hauts murs, traverse les chemins désormais familiers de la forêt, nage à grandes brasses vers son île, retourne en hâte dans sa hutte, se saisit des habits d'apparat du Minotaure, des carnets qu'elle range dans sa besace de cuir, arrange sa cape, se pare de tous les bijoux qu'elle trouve et retourne en hâte vers la porte de Perséphone. Arrivée sous la Cité, traversant le réseau d'aqueducs, Astrid, seule, répète son discours.

« Citoyens de la ville de Bois, on vous a menti, le Charbon n'existe pas, les dieux n'existent pas, le Túran n'est pas votre maître. Démantelez tout, puisque tout n'est que mensonge. Mes amis, chers amis, je ne suis pas votre maître, je ne suis que l'ombre du Minotaure qui un jour vous a guidé. Je ne suis que son souvenir, mais écoutez quand même. Prenez en main votre vie, ne vous laissez plus écraser par toutes ces fadaises. Hier soir, j'ai vu festoyer les Asdeev dans un village à 70 kilomètres au nord d'ici, un village rempli de gens en bonne santé, qui chantaient et dansaient autour d'un grand feu. La vie a repris dehors, la vie n'a peut-être jamais cessé à l'extérieur. Le fondateur Brecht, qui a ordonné de bâtir ces murs par la force asservie des Sartori et des Klein, contre de vaines promesses, n'a jamais que menti lui aussi ! »

Astrid serre les poings.

« Écoutez la vérité, ne vous soumettez plus, il est temps de détruire ce faux culte, de détruire ce faux pouvoir que détiennent les riches de l'autre côté de la ville, reprenez les pierres volées du temple, reprenez les pierres qui auraient dû servir à construire vos foyers. Reprenez et ne restez pas enfermés dans cette Cité, la vie est dehors. Et si vous voulez rester, nous élirons de manière égalitaire un groupe qui nous représentera vraiment, nous bâtirons une nouvelle Cité, dont les portes seront grandes ouvertes. » Astrid sent ses mots au plus profond de son corps, ses paroles résonnent en elle et sur les murs de l'aqueduc, son discours enflammé miroite dans l'eau un avenir magnifique.

Elle monte la grande échelle de bois et débouche dans le champ d'Argos, sous l'olivier fendu. Elle se dirige directement sur la rue Nuckelavee, puis bifurque sur la Badalisc. En fin de matinée, Mino Satrori est sûrement chez lui en train de dîner. Elle entre dans la petite maison du patriarche sans s'annoncer, les bijoux et son casque reflétant la lumière du midi.

« Mino, mon ami, j'ai besoin de toi. Rassemble tout le monde, peu importe la discrétion, il faut que je vous parle à tous. J'ai suivi les Asdeev jusqu'à un village, un village peuplé. Mino ! Rassemble tout le monde, je dois vous parler. »

Le vieux Sartori écarquille les yeux, il ne bouge pas tout de suite. C'est la première fois qu'Astrid se présente devant lui en plein jour et c'est la première fois qu'elle porte sur le dos tout l'attirail du Minotaure. Le vieil homme se lève, se penche vers sa grande stature. Sans un mot, il s'incline devant Astrid. Cette dernière ne réagit pas, trop surprise par le geste. Il sort sans un mot. Astrid s'assoit à la table, elle salue Velia, la petite fille de Mino qui penche la tête dans l'entrebâillement de la porte de sa chambre. La petite fille la rejoint à la table, Astrid ôte son casque et les deux commencent à manger en silence. Astrid est épuisée par sa longue course et prend un moment, sur ce coin de table, pour somnoler. Au bout d'une demi-heure, peut-être plus, Astrid se relève, sans trop se soucier de pourquoi Mino prend tant de temps à revenir. Elle repense à son discours, pleine de fierté et une impression de légèreté béate la caresse.

Elle sort sur le porche, à visage découvert, le soleil frappe sa peau claire, fait luire ses cheveux roux. Un homme armé d'une fourche passe devant elle en courant, mais à sa vue s'arrête brusquement et se retourne vers elle. Astrid le reconnaît. Antun Pavlović, celui qui a tué le fils du Stratège lors de l'émeute qui a conduit à son exil.

« Astrid Nielsen ? ». Elle ne répond pas, elle se recule dans l'ombre de la maison, tout en fixant Antun.

« La ville va tomber, tiens-le-toi pour dit. Tous les Asdeev et leurs alliés vont mourir. » Il s'apprête à repartir, mais se fige encore une seconde. « Au fait, désolé, hein, mais ta mère est morte. Quelques semaines après ton expulsion, elle a essayé de plaider ta cause devant le Sénat, devant la Túran Asdeev, elle est devenue folle, je ne sais pas trop de quoi elle est morte exactement, mais les funérailles ont fait grand bruit. Tu devrais sauver le reste de ta famille tant que tu as le temps ».

Astrid reste plantée là alors qu'Antun Pavlović repart en courant, brandissant sa fourche. Elle se laisse tomber sur le vieux fauteuil élimé, laisse tomber ses bras, ses larmes, elle-même. Velia la rejoint sur le fauteuil, s'assoit sur ses genoux, blottit son visage contre l'épaule d'Astrid. Elles pourraient rester là pour toujours. Astrid caresse les cheveux de la petite, la serre plus fort contre elle, tente de laisser la peine s'en aller. Mais l'émotion qui la remplace est la colère. Ses poings se serrent, ses jointures blanchissent, ses larmes se tarissent. Astrid se lève, prend Vélia dans ses bras, se penche vers elle. « Quoi que tu entendes, Vélia, reste à l'intérieur de la maison de ton grand-père. Tu me le promets, d'accord ? »

La petite lui adresse un grand sourire, puis gambade jusqu'à sa chambre. Astrid rejoint la table de la cuisine, boit d'un trait le café froid et replace sur son visage le masque du Minotaure. Elle retourne au fond du salon, ouvre le vaisselier et saisit le glaive de la famille Sartori. Astrid va tuer Thallo, et, cette fois-ci, personne ne l'en empêchera.

La Cité s'enflamme en un bel après-midi de septembre. La vérité du Minotaure s'est répandue comme le feu sur du bois sec. Sans avoir besoin d'un mot de leur guide, les habitants de la ville de Bois se sont levés comme un seul être, fourches, piques, flambeaux. Mino passait de maison en maison « Le Charbon n'existe pas, les Asdeev nous emprisonnent ». Astrid n'a pas eu l'occasion de partager son beau discours, elle n'a pas pu réunir le peuple entier en scandant ses mots intelligents. Elle traverse la ville, d'un pas lent, ceux de la ville de Bois la saluent, lui crie des mots de courage. « Longue vie au Minotaure », « Regarde, Minotaure, ton peuple se soulève à nouveau ». D'un simple geste, elle remercie, d'une inclinaison légère de la tête, elle salue, d'une main à peine levée au plexus, elle encourage. Certains Aphantos tentent de l'attaquer, de la combattre, mais toujours des citoyens de la ville de Bois s'interposent, meurent et tuent à sa place.

Elle se rend jusqu'à l'extrême sud de l'Agora, non loin de la colline prásinos. Elle est en bordure de la ville de Pierre et l'odeur de chair brûlée commence à lui monter au nez. Elle n'ôte pas son casque pour autant. Elle ne s'arrête pas pour autant. Des corps tombent non loin, la chaleur résiduelle de l'été se mêle à celle des flammes. Les Aphantos courent par groupe de cinq ou six entre les ruelles, mais se font surprendre par la foule enragée, disséminée dans tous les recoins. Elle voit un groupe de Sénateurs, dans leurs belles toges traditionnellement blanches, attaqués par un groupe de jeunes garçons aux habits élimés. Ils sont une dizaine, ont des glaives volés à même les cadavres de la milice, Astrid croit apercevoir sur le sol sa grand-mère, Ludinys Nielsen, les bras tendus vers le ciel. Peu importe. Cette femme vieillissante a perdu sa petite-fille et sa fille presque en même temps. Astrid se dit qu'elle n'a plus rien à perdre. Les jeunes de la ville de Bois massacrent les dignitaires en hurlant, ils rient, aussi, du moins c'est ce que croit entendre Astrid. Elle ne s'arrête pas pour regarder la mise à mort, la boucherie. Astrid ne vit déjà plus vraiment, elle erre jusqu'à sa destination. Elle marche encore, jusqu'au bout de la rue Nøkke.

Elle entre dans la maison de sa mère. De la porte dégoncée sort une fumée blanche qui lui serre la gorge. Astrid ne ralentit pas, n'accélère pas, elle rejoint le salon presque

distraitement. Dans les bras du corps sans vie de son frère, un nouveau-né. Il doit avoir quelques semaines tout au plus. Astrid cherche d'autres bruits, rien. Elle s'agenouille doucement, regarde l'enfant en silence, essaie de ne pas fixer les yeux grands ouverts de son grand frère, les acouphènes sont revenus, le bourdonnement familier de la perte.

« Qui que vous soyez éloignez-vous de cet enfant ou j'enfonce cette pique dans vos omoplates. »

La figure sombre du Minotaure se retourne doucement face à Cassandra Asdeev, la jeune sœur de Thallo et de Thessa, les cornes du casque reflétant le soleil, le glaive à la main, reposant sur le nouveau-né dans les bras de la bête. Sans un mot, Cassandra comprend qu'elle ne sauvera pas son enfant avec des menaces.

« C'est ma fille... et l'homme-là, c'est son père. C'était. Céos, mon mari. S'il vous plaît... C'est vous le chef de la révolte ? Je ferai ce que vous voulez, mais ne faites pas de mal à un enfant innocent, je vous en prie. » Cassandra laisse tomber sa javeline, fait un petit pas en arrière, lève doucement les bras, baisse la tête.

— Quels que soient les dieux en lesquels tu crois, je jure sur leurs noms que ton enfant ne souffrira d'aucun mal.

— Astrid ? C'est toi, là-dessous ?

Avant de penser à quoi que ce soit d'autre, Astrid assène un coup d'épée à Cassandra sur la clavicule droite. La jeune mère s'effondre dans un bruit sourd. Le sang gicle, mais la blessure est plus impressionnante que profonde. Le regard fixé sur le monstre qui a la voix d'Astrid, Cassandra tend les bras vers son enfant.

« Je te laisse la vie sauve, tu peux fuir avec ta fille. À une condition. Où est Thessa, où est ta sœur ? ». Sans même une hésitation, Cassandra lui fait un large signe de tête, se relève à grande peine, elle guidera la bête jusqu'à sa sœur.

Astrid sort de la maison qui fut un jour la sienne, hélant deux jeunes de la ville de Bois. Elle reconnaît Hippias Dănești, le salue par son nom. Ce dernier croise le regard du Minotaure et s'incline, les yeux brillants. Le second jeune homme est Dantino Sartori, le grand frère de Vélia, elle pose sa main sur son épaule, le salue par son nom, mentionne celui de son grand-père Mino. Il se penche en avant à son tour, salutation maladroite, mais pleine de déférence. Elle dit au premier de prendre le bébé, de le mettre à l'abri, dans le Cénotaphe, de prendre soin de lui, un signe de tête vers sa mère « Tu récupéreras ton enfant à la seconde où Thessa sera sur la colline prásinos, attachée à mes pieds. » Elle ordonne au second de rassembler tout le monde dehors sur la colline. Les deux garçons s'exécutent.

« Je suis désolée, mon frère. Pardon pour notre mère, pardon pour ton enfant. »

La dernière Nielsen en vie sort de sa maison, laissant choir un grand chandelier en laiton. Le feu se répand sur la moquette ouvragée. Elle ne prend pas le temps de se recueillir, se tourne vers la jeune Cassandre.

« Je te suis, Asdeev. Où est ta sœur ». Elles sortent sans se retourner. La plupart des maisons de la ville de Pierre sont en feu. Leurs ruines feront de beaux souvenirs. Astrid et Cassandre parcourent les rues. Parée de son heaume brillant, Astrid ordonne aux habitants de se regrouper sur la colline prásinos. À trois vieux hommes munis de piques, elle donne pour consigne qu'ils restent auprès d'elle. Tenant Cassandre devant elle par la pointe de son glaive, les deux femmes et la suite de vieillards traversent la ville de Pierre, jusqu'aux jardins botaniques, un des plus beaux endroits de la Cité.

Cassandre ouvre une porte dissimulée sous un mur de vigne vierge. Thessa est là, recroquevillée comme un enfant. Voyant la porte s'ouvrir, on entend sa voix aigüe. « Vojtek, c'est toi mon amour ? ». Les trois vieillards saisissent violemment Thessa Asdeev, ligotent et bâillonnent la jeune femme. Des larmes viennent instantanément mouiller le tissu crasseux de son chiton. Elle regarde sa sœur et la douleur fait place à

la haine. Le Minotaure fait emmener les deux prisonnières à l'extérieur. « Attendez-moi dehors, une seconde ».

Astrid se retrouve seule dans la serre. Elle commence à pleurer, enfin elle laisse couler ses larmes. Elle dépose son casque au pied d'un minuscule arbre, étiqueté « bonzaï d'épicéa » et avance de quelques pas dans les couloirs terreux de l'immense serre de métal et de verre. Elle pleure et renifle bruyamment, elle laisse ses mains divaguer sur les larges feuilles de plantes qu'elle n'a jamais pris le temps de reconnaître, elle se laisse aller, juste une seconde. Puis elle récupère son casque, recouvre son visage, recouvre qui elle est, se noie dans la figure du Minotaure. Elle rejoint le petit groupe, et tous reprennent la direction de la colline prásinos d'un pas vif et assuré. Les larmes d'Astrid tarient pour toujours.



Les citoyens de la ville de Bois n'ont pas compris l'ordre de leur chef, se rassembler sur la colline prásinos, c'est se laisser encercler par le reste des Aphantos et des pierreux armés. Ils luttent et leurs ennemis ne parviennent pas à gagner du terrain, mais ils sont pris au piège. Le Minotaure, brillant de toutes parts dans sa tenue de cérémonie, sort du Cénotaphe un nouveau-né dans les bras. Le bâtiment est le plus haut de la colline et tout le monde, d'ici, peut le voir. La bête se campe, droite, devant l'assemblée.

Le Minotaure regarde silencieusement la foule, tend le nouveau-né à sa mère. Cassandre le saisit et s'enfuit, traversant la foule sous des regards coléreux et médusés.

« Cassandre Asdeev, qui se fera à présent nommer Cassandre Nielsen, épouse de feu Céos Nielsen et son enfant, sont pour toujours sous la protection du Minotaure. » Un autre silence, Cassandre disparaît derrière la foule, elle disparaît pour toujours. Le Minotaure fait signe à un des vieillards, ce dernier jette Thessa Asdeev à ses pieds.

« Je ne vous ferai pas perdre votre temps, les portes seront ouvertes bientôt. Le Charbon n'a jamais existé et le mensonge gangrène cette Cité depuis sa fondation. Je suis venue y mettre un terme. Thallo Asdeev, chère Túran, chère Tyran, sort de là où tu te caches, avance-toi seule, ou j'exécute ta sœur ici même. »

C'est son époux, Vojtek, le premier qui fend la foule, mais il se fait arrêter à mi-chemin. Thallo le suit, résiliente. Il reste une poignée d'Aphantos, rien, pas même un miracle ne lui permettrait de vaincre ce monstre cornu qui se fait appeler Minotaure. La Túran Thallo Asdeev rejoint le haut de la colline, marche digne. Vojtek, lui, est escorté par trois hommes armés, qui luttent pour l'amener au pied du Minotaure. Le jeune homme se débat comme un forcené, il hurle et tente de frapper tout ce qui passe à sa portée. Les deux sont solidement attachés et jetés au pied de la bête aux cornes brillantes.

Le Minotaure demande que l'on érige un grand feu, pour une dernière cérémonie. Il n'y aura pas de discours, c'est trop tard, ça n'en vaut pas la peine. Plus rien ne vaut rien pour Astrid. Elle place elle-même certaines bûches, la foule reste silencieuse, hébétée, usée par la violence qui aura duré tout un après-midi. Le soleil de l'entre-jour atteint finalement la colline et le feu lance une lumière rougeoyante sur les citoyens de Súnaxis, enfin rassemblés. Il ne reste que quelques habitants de la ville de Pierre encore debout, vers le nord on entend les gémissements, les plaintes de morts de ceux qui n'ont pas eu le privilège d'être achevés sur place, l'odeur de la mort a envahi toute la Cité et Astrid construit le bûcher.

Une fois les flammes hautes dans le ciel, elle tend à Mino Sartori son glaive et d'un geste du menton désigne Thallo Asdeev. « Mort au Tyran ! » scande-t-il trois fois, avant d'enfoncer sa lame dans le ventre de la dernière Túran de Súnaxis. La foule crie et hurle, des torches s'allument et s'élèvent dans le ciel, des habitants de la ville de Bois se dirigent vers l'extérieur et assassinent sans autre forme de procès les derniers membres de l'armée qui avaient baissé leurs armes.

L'hubris du peuple ne s'apaise pas, il brûle la Cité entière.

Les Aphantos comptent pour un tiers des habitants de la ville de Bois, mais, sous leurs casques, ils n'ont pas de visages, ils sont juste l'ennemi. Astrid voit, non loin, Antun Pavlović poignarder un soldat. C'est peut-être son propre fils qu'il vient de tuer, comment s'appelait-il déjà, Astrid murmure son nom, « Barjtek ». Le Minotaure contemple le feu, ne porte pas même un regard vers le cadavre de Thallo Asdeev. Sa jeune sœur, Thessa, encore attachée, hurle à s'en déchirer les poumons, son cri fait écho à celui de son mari. Astrid regarde avec mépris son ancien meilleur ami, le fait placer à genoux, face à la foule. La bête se place en face de lui, se baisse juste assez pour que leurs visages soient à la même hauteur. D'un geste discret, elle place dans la main de Vojtek le tesson d'argile gravé du nom d'Astrid.

Vojtek regarde le morceau de poterie, des larmes emplissent ses yeux. « Oh, ne sois pas triste mon ami. Tu as bien tué Astrid, mais elle a pu renaître, plus forte et déterminée que jamais. »

Elle n'a pas besoin d'en dire plus, Vojtek a reconnu sa voix. Il veut hurler, mais le Minotaure lui assène un coup de tête, son heaume en fer l'assommant en une fraction de seconde. Elle fait placer Vojtek, à demi conscient, sur le bûcher. Les quelques membres de sa famille protestent, mais il reste en tout et pour tout trois Białas, sa mère Kasia, et des deux grands-parents paternels, Cecylia et Czeslaw, deux vieillards et une femme malade. Ils ne protestent pas longtemps.

Sans un mot pour la foule, le Minotaure s'éloigne un peu de la chaleur du feu. Vojtek hurle, encore et encore, ses cheveux s'enflamment rapidement, sa peau roussit puis devient noire, mais il reste vivant, il crie, mais ses mots ne veulent rien dire. Dans un acte fou, Thessa se défait de la coupe du vieillard qui la tenait et se jette sur son époux. Son long péplos de laine prend feu en une seconde.

Astrid ne s'attendait pas à cela, mais ne réagit pas. Elle est déjà morte, exactement comme elle l'a dit à son meilleur ami. La foule ne crie plus, le silence est pesant, c'est un habitant de la ville de Bois qu'on brûle et personne ne comprend. Certains quittent les lieux, les derniers membres de la famille Białas en tête. Personne ne veut voir ce spectacle.

En haut de la colline, Astrid voit les grandes portes d'Athéna bouger, puis s'ouvrir. Elle voit qu'une partie des Súnaxiens choisissent de partir. Elle ne fait rien. Elle traverse la colline de part en part, s'installe en haut des marches du Sénat, sur le trône de cérémonie en granit, richement gravé. Astrid fixe le vide, contemple la colline se désempir, la cité se vider, elle fixe le bûcher de l'autre côté, plus un seul bruit ne s'en dégage. Elle entend les plaintes, les gémissements mi-hurlés mis murmurés, des blessés du carnage. Elle entend les cris des mères qui retrouvent le corps de leurs fils, le vagissement des enfants qui cherchent leurs parents. Astrid ôte son casque, le laisse tomber au sol. Elle retire une à une les bagues, les lourds bracelets ayant un jour appartenu à un vrai chef, à une personne qui a sauvé des vies plutôt que de les détruire. Astrid retire la cape pourpre, la dépose sur ses genoux. La nuit a complètement enveloppé la Cité et le silence n'est brisé que par les gémissements de douleur des Súnaxiens restés à l'intérieur des murs. Les heures passent et Astrid ne bouge plus du tout. Elle se laisserait passivement envelopper par la mort si elle daignait venir à elle.

Au beau milieu de la nuit, elle entend des bruits nouveaux, sans chercher à voir, elle reconnaît, elle comprend. La caravane des Asdeev, partie du village au nord, vient de revenir. Elle les entend s'activer, crier des « pourquoi », demander aux survivants qui gisent au sol ce qui a bien pu se passer. Astrid, cependant, ne quitte pas son trône. Elle repense à l'histoire de Vojtek, au milieu de ses poteries. Il lui racontait le suicide tragique de son héros grec préféré, Ajax de Télamon, le Héros ayant sombré dans la folie, celui qui n'avait trouvé pour seule réparation aux dieux que la fin ultime, son glaive retourné contre lui-même.

Elle aperçoit Darius Asdeev qui entre sur la pelouse de la colline prásinos, il ne l'a pas vue encore. Il court vers le bûcher encore fumant, retrouvant les corps de ses propres enfants.

Astrid fait danser contre son plexus la lame de son glaive.

CADRE THÉORIQUE, LES PENSEURS DE L'INITIATION

1.1 « IL ETAIT MILLE FOIS LA MEME HISTOIRE »

« Rachel, voyant qu'elle-même ne donnait pas d'enfants à Jacob, devint jalouse de sa sœur et elle dit à Jacob : “Fais-moi avoir aussi des fils, ou je meurs”. Jacob s'emporta contre Rachel, et dit : “Est-ce que je tiens la place de Dieu, qui t'a refusé la maternité ?” Elle reprit : “Voici ma servante Bilha. Va vers elle et qu'elle enfante sur mes genoux ; par elle j'aurai moi aussi des fils”. » (*S.E*, p 29)

En créant *La Servante écarlate*, Margaret Atwood n'a pas seulement choisi d'écrire une fiction dystopique d'anticipation portant sur les droits des femmes (ou pour être plus précise, la perte de droits qu'on croit, peut-être à tort, acquis – dont celui d'enfanter ou de ne pas enfanter). L'autrice s'appuie sur un acte vieux comme le monde : elle réitère un mythe, voire se met dans la peau de personnages qui se prennent pour des dieux – des dieux masculins, issus d'un système patriarcal – afin de revisiter un récit millénaire et universel rappelant l'épisode de la Genèse cité en guise d'exergue au présent chapitre.

En effet, bien qu'elle puisse nous paraître au premier abord aussi terrible qu'inventive, d'un point de vue mythocritique, la *Cérémonie* – qui demeure un moment clé du récit d'Atwood – s'inspire en réalité d'une « cérémonie » décrite dans la *Bible*. Et cette dernière s'avère elle-même une variante d'un thème immémorial. Chacun des personnages y joue un rôle prédéfini qui perpétue encore et encore une scène mythique, par le biais d'une série de pratiques et de règles – des rites – qui s'inscrivent, comme nous l'avons explicité dans l'introduction, dans un plus grand ensemble nommé rituel, un concept que l'anthropologue des religions, Guy Ménard, définit ainsi :

Le rite est [...] d'abord et avant tout la mise en scène – ou en gestes – d'un mythe, sa réactualisation au sens fort du terme. Le rite re-présente le mythe ;

ou plus encore peut-être, il nous rend nous-même présent à lui, nous rebranche sur l'expérience qui lui a donné naissance, nous fait participer à l'origine dont il témoigne⁶¹.

Concrètement, c'est toute la « monothéocratie » de Galaad qui est basée sur cette répétition mythique et plus particulièrement le rituel de la *Cérémonie*, qui reprend les gestes perpétrés dans la scène mythique où la servante Bilha adresse sa requête à Jacob sur les genoux de Rachel. Les représentants de l'État créé par les « fils de Jacob » ont choisi de s'appuyer sur la Bible, mais cette idée, soit celle de mettre en scène des rituels recopiant la structure d'un mythe, se retrouve dans toutes les religions. Les rituels liés à la *Cérémonie* constituent en fait l'une des composantes d'un plus grand rituel encore qui, lui, s'étend à l'échelle même du livre : le parcours initiatique. Un parcours initiatique certes tordu – parce que la quête, ici, paraît « négative » en ce sens qu'elle mène les initiées vers une altération de leur condition plutôt que vers un mieux-être – qui, du reste, a pour objectif de former les nouveaux membres de la communauté de Galaad. À l'issue de cette initiation, ces gestes resteront gravés dans leur inconscient⁶² comme la nouvelle norme à suivre et ils et elles les auront intégrés à leur nouvelle réalité.

La lecture de Mircea Eliade nous permet de comprendre que l'initiation est un archétype⁶³, et que ce dernier reste encore bien ancré dans l'inconscient de l'humanité contemporaine. En fait, comme le précise Simone Vierne, « [o]n retrouve les mêmes motifs initiatiques dans les rêves et la vie imaginaire aussi bien de l'homme moderne que primitif⁶⁴ ». En ce sens, la littérature offrirait pour qui les décode une multitude de symboles propres à l'initiation et aux rites en général.

Dans la mesure précisément où l'initiation représente un archétype fondamental de l'être humain, susceptible de répondre à des aspirations qui se trouvent de toute éternité dans la psyché, quelle que soit la forme dans laquelle il ait pu se manifester, l'initiation n'est pas du tout absente des créations de l'homme moderne ; on pourrait même dire : bien au contraire ! Dans la mesure même où les rites ne sont plus là pour répondre à ces questions essentielles, la littérature prend le relais : le désir initiatique, enseveli par le monde moderne

⁶¹ *Petit traité*, p. 74.

⁶² Nous parlerons ponctuellement de « l'inconscient » des personnages – même si, on le sait, ils demeurent des êtres de papier sans conscience.

⁶³ *R.R.I.*, p. 112.

⁶⁴ Eliade, Mircea, *Initiation, rites, sociétés secrètes. Naissances mystiques. Essai sur quelques types d'initiations*. Coll « Idées », Paris, Gallimard, 1959, p. 275.

dans l'inconscient, ressurgit à travers poèmes, romans, films – et même bandes dessinées⁶⁵.

Il en va ainsi dans *La Servante écarlate*. Si, à première vue, l'initiation spécifique vécue par le personnage principal peut sembler extrêmement violente, il en va souvent de même pour toute forme d'initiation. Joseph Campbell l'explique très bien dans *Le héros aux mille et un visages*, où il illustre son propos en évoquant des cas observés chez certaines tribus dans lesquelles la violence et l'intensité deviennent parfaitement cohérentes et réalistes.

Si nous comparons les nombreux et étranges rituels des tribus primitives et des grandes civilisations du passé, il devient manifeste que leur but et leur action réels étaient d'aider les hommes à franchir ces seuils de transformation, ces seuils difficiles qui requièrent un changement des structures, non seulement de la vie consciente, mais aussi de la vie inconsciente. Les rites dits de passage, qui tiennent une place si importante dans la vie des sociétés primitives (rituels de la naissance, de l'attribution du nom, de la puberté, du mariage, des funérailles, etc.) se caractérisent par des pratiques solennelles de séparation, généralement très pénibles, par lesquelles l'esprit rompt radicalement avec les attitudes, les attachements et les formes de vie correspondant au stade de développement qu'il s'agit de dépasser. Ensuite vient un temps plus ou moins long de retraite, pendant lequel sont accomplis des rites destinés à faire connaître à l'«aventurier» de la vie les formes et les sentiments qui conviennent à son nouvel état⁶⁶.

Dans le cas qui nous intéresse, le personnage principal subit cette initiation : elle est violemment retirée de son monde profane (le monde non rituel, normal, quotidien « du temps où elle était libre⁶⁷ »), pour accomplir des rites qui vont la former à son nouveau rôle dans la société au sein de laquelle elle sera prisonnière⁶⁸.

1.1.1 Quête initiatique, une introduction à la *S.E*

Dans le prochain chapitre de ce volet analytique du mémoire, nous verrons que l'ensemble des actions menées pour dominer la caste des « Servantes » suit trait pour trait le parcours du rituel initiatique, respectant chacune des phases à la lettre, prenant

⁶⁵ *RRI*, p. 112.

⁶⁶ Campbell, Joseph, *Le héros aux mille et un visages*, Paris, Robert Laffont, 1978, p. 20.

⁶⁷ Atwood, Margaret, *La Servante écarlate*, quatrième de couverture.

⁶⁸ Cette structure de l'initiation a été détaillée de manière complète et systématique par Arnold Van Gennep dans son ouvrage de référence *Rites de passages*, dès 1909. Nous y reviendrons.

la femme libre comme initiée et la transformant, à l'issue de sa « formation », en une « Servante écarlate » docile et accomplissant de bon cœur son devoir de « vase à remplir ». Nous constaterons également que l'initiation comme prévu par le pouvoir en place échouera et qu'elle sera bientôt remplacée par une autre initiation, pour la libération de Defred, tout aussi respectueuse de la structure tripartite développée entre autres par Gennep, Ménard et Vierende, auxquels nous avons choisi de nous référer.

1.2 L'INITIATION ET SA STRUCTURE TRIPARTITE

Cette structure en trois étapes qui sous-tend l'initiation, établie dès le début du vingtième siècle par Arnold Van Gennep, fait encore autorité en sciences humaines. Bien entendu, depuis, la réflexion a été enrichie par d'autres chercheurs⁶⁹, notamment en regard de ses applications en études littéraires. Citons entre autres les travaux de Vierende qui seront résumés ultérieurement dans ce chapitre. Van Gennep, Eliade, Campbell et Vierende abondent tous dans le même sens, mais je retiendrai plus spécifiquement le modèle initiatique tel que défini par Ménard. Ce dernier servira de canevas de base afin d'analyser le roman d'Atwood.

1.2.1 Les théoriciens et théoriciennes

Comme nous l'avons exposé précédemment, c'est à Arnold Van Gennep que nous devons les premières descriptions du schéma initiatique et de sa structure. Pour ce travail, il sera donc notre base, ainsi que les travaux de Guy Ménard et particulièrement de Simone Vierende. Bien que les deux auteurs reprennent la même structure que Van Gennep, il et elle y apportent précisions et modernité pour Ménard et une adaptation du modèle à la littérature pour Vierende. L'adaptation du travail anthropologique à l'art romanesque est indispensable afin de bien utiliser la méthodologie à l'œuvre d'Atwood. Seront utilisés en moindre mesure les travaux de Joseph Campbell et de Mircea Eliade, entre autres.

⁶⁹ *Petit traité*, 230 p.

1.2.1.1 Arnold Van Gennep

Dans son ouvrage, *Les rites de passage : étude systématique des rites*, Van Gennep consacre un chapitre entier aux rites d'initiation, qui ont pour objectif de marquer un changement de statut social. Pour ce faire, les rites sont structurés autour d'une séquence tripartite universelle. La Séparation (où l'individu est séparé de son ancien statut, de son ancienne identité ou de son ancien groupe social) ; la transition (ou phase liminaire) : c'est une période de transition, de « marge », où l'individu se situe entre deux états, ni tout à fait l'ancien ni tout à fait le nouveau. Il peut être en situation de crise, d'incertitude, de transition ou dans un moment collectif où l'ordre social est perturbé, par exemple. S'ensuit une quête initiatique, suivie d'une Réintégration (ou agrégation) : l'individu est alors réintroduit dans la société avec un nouveau statut, une nouvelle identité ou alors, il appartient à un nouveau groupe social. Les rites qui la composent servent à marquer des événements clés de la vie, comme la naissance, la puberté, le mariage, le deuil ou la mort, à titre d'exemple. L'auteur précise qu'un membre d'une société peut se voir initié à différentes périodes de sa vie.

Pour les groupes, comme pour les individus, vivre c'est sans cesse se désagréger et se reconstituer, changer d'état et de forme, mourir et renaître. C'est agir puis s'arrêter, attendre et se reposer, pour recommencer ensuite à agir, mais autrement. Et toujours ce sont de nouveaux seuils à franchir, seuils de l'été ou de l'hiver, de la saison ou de l'année, du mois ou de la nuit ; seuil de la naissance, de l'adolescence ou de l'âge mûr ; seuil de la vieillesse ; seuil de la mort, et seuil de l'autre vie – pour ceux qui y croient⁷⁰.

Ces bases théoriques seront notamment récupérées par Ménard et Vierne, qui apporteront tour à tour certaines précisions en ce qui concerne chacune des trois principales étapes de l'initiation, en ajoutant parfois des sous-étapes qui étaient chacune d'entre elles au sein de l'initiation. Ménard nous paraît particulièrement intéressant parce qu'il généralise le propos et le rend plus actuel. Les travaux de Van Gennep commencent en effet à dater : pour illustrer son modèle, le chercheur s'appuie principalement sur son corpus d'études constitué d'exemples tirés de son mémoire sur le totémisme à Madagascar, qu'il publie en 1904, puis sur son livre de synthèse sur *Les*

⁷⁰ R.D.P, p. 192

Mythes et Légendes d'Australie (1906). Recourir au *Petit traité de la vraie religion* de Ménard publié en 1999 dans le cadre du volet analytique de ce mémoire nous permettra de pousser plus loin la réflexion, en apportant davantage de notions théoriques et d'exemples contemporains relatifs à notre sujet.

1.2.1.2 Joseph Campbell

Pour sa part, Joseph Campbell, dans son essai *Les héros aux mille et un visages*⁷¹, décrivait déjà, en 1949, une structure narrative commune (le monomythe) à de nombreuses histoires, où un personnage (le héros) traverse un parcours qui implique une séparation, une initiation et un retour. Dans ce parcours initiatique devenu par ailleurs le prototype auquel on se réfère d'emblée quand on veut aborder le voyage du héros ou de l'héroïne, Campbell schématise sa structure en douze étapes, que l'on pourrait regrouper en trois grandes phases de l'initiation telles que les avait établies précédemment par Van Gennep. Les étapes une à quatre (1. Le Monde ordinaire ; 2. L'Appel à l'aventure ; 3. Le refus de l'appel et 4. La rencontre avec le mentor), pourraient s'apparenter à des sous-étapes de la phase liminaire (Séparation). Les quatre suivantes (5. Le Passage du seuil ; 6. Tests, alliés et ennemis ; 7. L'approche de la caverne et 8. L'épreuve suprême), pourraient figurer dans la phase de transition (Marge). Les quatre dernières (9. La Récompense ; 10. Le chemin du retour ; 11. Résurrection et 12. Retour avec l'élixir) seraient alors apparentées à la Réintégration. Cependant, ce schéma narratif archétypique – qu'on appelle souvent « Le voyage du héros » – détaille les étapes typiques d'un personnage fictif alors que Van Gennep, avant lui, s'était plutôt attaché à étudier les initiations vécues par des individus au sein de communautés ayant réellement existé⁷². Partant, à l'instar de Simone Vierende et de Guy Ménard, l'initiation telle que nous la concevons dans ce volet réflexion du mémoire s'inspire d'abord d'un modèle ethnologique dont découlera l'analyse littéraire. En effet, afin de créer son roman, Atwood s'est basée davantage sur

⁷¹ Campbell, Joseph, *Les héros aux mille et un visages*, Paris, Robert Laffont, 1978.

⁷² Van Gennep donne pour exemple tant des populations slaves des Balkans que la tribu arabe des Shammar, en passant par la communauté des Nyanja, au sud du Malawi en Afrique.

l'observation de comportements réels dans différentes sociétés⁷³, que sur le respect d'un schéma tel celui de Campbell (à l'opposé d'un cinéaste comme George Lucas, par exemple, qui serait parti du modèle pour écrire son scénario). C'est pourquoi j'ai choisi de m'appuyer sur la structure initiatique en trois phases telle que décrite par Van Gennep, Ménard et Vierendeel plutôt que sur la théorie du monomythe de Campbell en vue de l'analyse du corpus retenu dans le cadre de ce volet du mémoire.

1.2.1.3 Guy Ménard

Successeur de Van Gennep, l'anthropologue des religions Guy Ménard entreprend de « revenir à la source de toute réalité religieuse authentique, c'est-à-dire l'expérience même du sacré »⁷⁴ et définit la religion comme la gestion de l'expérience du sacré. Dans son essai – référence d'intérêt la plus récente que nous avons trouvée sur le sujet –, l'auteur parle des rites comme d'un moyen de nous faire sortir du quotidien afin de revivre des expériences intenses et vitales qui ont, dans les temps immémoriaux, donné naissance aux mythes, lesquelles offriraient encore un nouveau sens aux événements particuliers de la vie de chacun. Au Québec ou en France, puisqu'une culture n'improvise pas du jour au lendemain ses lieux de ritualisation ni ses rituels, nombre de nos contemporains ont encore recours à ceux de l'Église catholique lors des grandes « épreuves » initiatiques (baptême, mariage, funérailles), et ce, même s'ils n'adhèrent pas forcément au contenu doctrinal explicite de celle-ci. Ménard note toutefois une recrudescence de la demande rituelle, laquelle se manifesterait de différentes façons, de nos jours. Par extension, nous considérons que l'auteur de *La Servante écarlate* explorerait, par le biais de la fiction, ce même besoin de renouveler les rites et leurs représentations. L'utilisation systémique des rituels dans le cadre de l'exercice du pouvoir par la caste dominante de Galaad l'illustre bien. Mais nous y reviendrons dans le deuxième chapitre de notre mémoire.

⁷³ « Ma règle avait été de ne rien mettre dans ce roman que des êtres humains n'aient déjà fait quelque part, à une époque ou une autre » *S.E.*, préface, p. 21.

⁷⁴ St-Amand, Isabelle. *La religion, gestionnaire du sacré/Guy Ménard, Petit traité de la vraie religion à l'usage de ceux et celles qui souhaitent comprendre un peu mieux le vingt et unième siècle*, Liber, 2002, 230 p. Spirale no.184 pp. 35-36.

Dans un autre ordre d'idées, lorsqu'il distingue le « sacré » du « profane », Ménard réfère aux notions de temps et d'espace (car créer un espace-temps « autre » favoriserait la manifestation du « sacré »). En d'autres termes, il voit la religion comme un outil pour entrer en communion avec le sacré. Dans son compte rendu de l'essai, Isabelle St-Amand résume ainsi le propos de Ménard :

Alors que le profane est le *lieu* où l'on vit, le sacré, lui, est l'*espace* d'où l'on tire ses raisons de vivre. Pour tenir en respect la puissance du sacré, l'humanité l'enferme dans l'interdit. Le profane, pour se revivifier, doit de temps à autre retourner à la source de la puissance du sacré en transgressant les interdits. Le rôle de la religion serait de gérer la circulation entre ces deux sphères, fonction assurée par certains personnages et pratiques rituelles. Prêtres, gourous et sorciers, ces personnages à la fois vénérés et craints, servent d'intermédiaires entre l'humanité et les puissances du sacré⁷⁵.

Au sujet de la religion, plus particulièrement la religion judéo-chrétienne (et telle qu'elle semble envisagée par les Commandants, dans le roman d'Atwood), St-Amand souligne encore ceci :

La tradition judéo-chrétienne, nourrie par la grandiose utopie d'un projet tout entier orienté vers le Bien, a redéfini le pôle du sacré en y incluant uniquement les côtés positifs de la vie profane et de la vie sacrée, et en le « rebaptisant » saint plutôt que sacré. Le pôle positif du sacré entièrement occupé par Dieu a entraîné une « désacralisation de l'existence ». D'autres traditions religieuses, pour leur part, ont reconnu l'inévitable part d'ombre⁷⁶.

C'est justement cette faille, cette part d'ombre non reconnue, que vont exploiter les dominants de Galaad, imposant un point de vue faussement utopique pour installer un nouveau modèle sociétal, changeant complètement la place de l'individu dans le groupe et surtout celle des femmes, en imposant des rituels initiatiques dont l'unique objectif est d'éradiquer la notion de liberté dans l'esprit des dominées. Comme dans

⁷⁵ St-Amand, Isabelle. *La religion, gestionnaire du sacré/Guy Ménard, Petit traité*, Ouvr. cité, p. 35.

⁷⁶ St-Amand, Isabelle. *La religion, gestionnaire du sacré/Guy Ménard, Petit traité*, Ouvr. cité, p. 36.

n'importe quelle initiation, les novices suivent scrupuleusement chacune des étapes de ce rituel universel.

Dans la foulée de Van Gennep, l'auteur du *Petit traité de la vraie religion* propose un découpage présentant aussi une structure tripartite :

La première étape est celle de la **Séparation**, où l'individu qui s'apprête à subir l'initiation est séparé de son ancien groupe d'appartenance, retiré de l'environnement où il évoluait jusqu'alors. [...] La deuxième phase est celle de la **Marge** [ou réclusion], par rapport à l'existence sociale habituelle, où se déroule la phase d'initiation proprement dite : mélange d'épreuves et d'enseignements qui lui sont transmis par les aînés. [...] Le troisième moment est celui de la **Réintégration**, qui marque le retour de l'initié au sein de la société, mais désormais muni d'un nouveau statut qu'il n'avait pas avant le rite, et qui lui confère une nouvelle place dans le groupe⁷⁷.

Le modèle décrit par Ménard, plus contemporain, permet de comprendre la structure universelle qui sous-tend tous les rites de passage. Traversant les différents seuils, l'individu « meurt » pour renaître « autre ». Ménard ajoute que « la plupart de ces passages vont se produire, que nous le voulions ou non, et quel que soit nos états d'âme à leur endroit⁷⁸ ». Cette absence de consentement est primordiale. Par exemple, dans le roman d'Atwood, lors de l'initiation, Defred subit d'abord une série d'épreuves qui font d'elle une Servante écarlate. Et rebelote pour sortir du modèle Galaadien et suivre sa propre Réintégration. Or, bien qu'elles soient à l'opposé l'une de l'autre parce qu'elles mènent d'une part à un enfermement, de l'autre, à une forme de libération, les deux initiations n'en restent pas moins tout à fait collées à la structure proposée par Ménard. Nous nous pencherons en détail sur notre corpus dans le prochain chapitre.

1.2.1.4 Simone Vierne

Tenter, même si cette tentative est vouée à l'échec, ce que les rites initiatiques avaient de tout temps obtenu : la croyance intuitive et parfaite que l'homme n'est pas voué à l'anéantissement⁷⁹.

⁷⁷ *Petit traité*, p. 87-88, je souligne.

⁷⁸ *Petit traité*, p. 79.

⁷⁹ *R.R.I.* p. 23.

L'essai de Vierende, *Roman, Rite et Initiation*, a la particularité d'adapter un modèle anthropologique et ethnologique aux études littéraires. Vierende emprunte la structure tripartite établie par ses prédécesseurs pour présenter une approche convenant davantage à l'analyse d'un roman.

Ce livre, rappelons-le, consacre une réflexion approfondie et très solidement documentée, sur le rapport entre l'initiation religieuse et l'œuvre littéraire, et plus précisément sur le rôle que peut jouer le scénario initiatique dans la littérature. [...] De l'étude de Simone Vierende se dégage une méthode d'interrogation permettant de déterminer dans quelle mesure une œuvre littéraire peut être dite initiatique. [...] Vierende dégage de la cérémonie initiatique un modèle qui se découpe invariablement en trois séquences, de longueurs inégales. L'intégralité des rituels, initiatiques ou non, est bien entendu gardée secrète aux non-initiés⁸⁰.

Vierende explicite ainsi la structure tripartite de l'initiation. Elle complète toutefois le modèle en précisant certaines sous-étapes qui relèvent de la phase de Marge (qu'elle nomme « Mort ») :

1. La préparation (la phase d'attente), où le novice se prépare à recevoir les révélations sacrées.
2. Le voyage dans un monde de ténèbres, où le novice va perdre conscience, de façon réelle ou simulée. Ce voyage est l'occasion d'éprouver des souffrances (torture physique ou morale du candidat).
3. La nouvelle naissance. C'est une mort symbolique qui fait suite à la transformation engendrée par la transcendance de la souffrance.

La première phase, la **préparation**, est souvent la plus courte, mais non la moindre. Cette série d'épreuves vise à placer l'initié dans un état de désorientation. Dépendamment des cultures, cet égarement peut se manifester par un jeûne, une Séparation dans un lieu clos et isolé, un isolement sonore dû à une musique qui couvre les bruits du monde « normal » – comme l'utilisation attestée des rhombes dans de nombreuses cultures – ou des tortures plus ou moins intenses. Toutes ces actions peuvent se combiner. En d'autres termes, le néophyte s'apprête à subir l'exclusion du

⁸⁰ Michel, Jacqueline, Revue d'Histoire littéraire de la France, *Compte rendu de Simone Vierende, Rite Roman Initiation*. 90^e Année, No. 1, Aragon (Jan. - Feb. 1990), p. 139-140, je souligne.

groupe social auquel il appartient, afin de le préparer aux séquences d'épreuves qui vont suivre pour qu'il soit spirituellement disposé à recevoir les révélations sacrées qui l'attendent.

La seconde phase, la phase de marge, appelée **Mort** (symbolique) par Vierne, constitue un « voyage dans l'au-delà », ou « l'entrée dans le domaine de la mort ». Elle est irréversible pour l'initié. Cette séquence s'ouvre souvent par une perte de conscience, réelle ou simulée (par exemple, en recourant à des coups qui font s'évanouir les novices, par la prise de drogues hallucinogènes, etc.) et par le passage d'une ou plusieurs portes impossibles, souvent nommée les Symplégades. Le novice doit *paraître mort*. Les signes d'effacement au monde – lequel s'est amorcé dans la séquence précédente – comme l'éloignement des lieux de vie communs, le transfert vers un sanctuaire (lieu fixe, ou lieu changeant qui aurait été purifié pour accueillir le rite) sont nécessaires au processus de mort initiatique. Les novices sont généralement accompagnés par un/des initié(s) qui servent alors de guide, de chaman ou de prêtre qui va – par exemple, en racontant un récit ou par des danses, des mimes où sont conviés les novices – dévoiler les savoirs initiatiques nécessaires à la renaissance et au retour au monde. Dans cette séquence, de multiples symbolisations de la mort du novice connotent la Réintégration de la matrice fœtale, le retour à la Terre-Mère. Les actions prennent alors différentes formes en fonction de la culture donnée : qu'il s'agisse d'entrer dans le ventre d'un monstre, de se faire avaler par le chaman, de ramper dans une fosse, de se faire symboliquement dépecer [changement de corps en même temps que d'esprit], etc., chaque fois, mort et retour dans le ventre maternel sont liés – et eux seuls permettent le voyage dans le domaine des dieux (qui peut être souterrain [les Enfers] ou céleste).

Cette séquence (la Marge) pourrait elle-même se scinder en trois rubriques qui – bien qu'il y ait des différences d'ordre et de manière de les exécuter – se retrouvent dans la plupart des rituels :

- Les rituels initiatiques de mise à mort
- Le retour à l'état embryonnaire/d'enfant dépendant
- Les descentes aux Enfers/les montées au Ciel

En fonction des différentes cultures, l'une ou l'autre de ces étapes peut être plus prononcée, mais elles constituent toujours une variante de la mort initiatique. Il s'agit d'endurcir le novice et c'est souvent lors de cette étape qu'il reçoit les premiers enseignements du chaman/guide. Un savoir qu'il continuera de posséder au-delà de sa nouvelle naissance.

Tout ce qui précède cette dernière séquence est vécu dans le but de provoquer cette transformation radicale du novice vers un être pur, complet, métamorphosé : un initié. La dernière phase, dite de **renaissance**, permet à l'initié de retourner au monde doté d'un nouveau savoir, voire d'une puissance divine, qui non seulement lui ont permis d'être prêt à réintégrer sa société. Pour ce faire, le novice doit sortir du monstre/du ventre/de la fosse/des Enfers. Souvent, il doit se frayer un chemin de manière violente. La Réintégration du monde devient presque un combat. Dans les sociétés archaïques, les rituels initiatiques de puberté sont habituellement les premiers prévus dans la vie du novice (si l'on considère que sa participation aux rites de naissance plutôt est plutôt passive et que la quête est plutôt celle de la mère), mais très rarement les derniers. En effet, et cela est avéré dans bien des cultures, les rites initiatiques sont des échelons qu'il faut gravir, et chaque rituel passé offre un degré supérieur de compréhension spirituelle du monde.

1.2.2 L'importance de l'espace dans le modèle

Dans le processus de l'initiation, l'espace joue un rôle fondamental. L'initié quitte son lieu de vie quotidien, en est violemment extirpé, il est « éloigné du lieu de la vie courante »⁸¹, placé dans l'espace rituel, de gré ou de force (dans une cabane isolée, une grotte, une île, ou, dans le cas du personnage d'Atwood, est envoyé au Centre rouge – une école isolée où les filles sont formées à leurs futurs rôles de Servantes.). Cette réclusion est la première étape vers le retour à l'état d'enfant dépendant, elle entame le retour dans la matrice.

⁸¹ *R.R.I.*, p. 14.

1.2.2.1 Les seuils à franchir (et les « aires »)

Cela dit, tout retour dans la Matrice exige de franchir une frontière. On entre dans cet « ailleurs » en franchissant un seuil, physique ou psychique (l'initié perd souvent connaissance au moment du rapt et c'est le cas pour le personnage de la *S.E.*). Cet ailleurs symbolise le Chaos primordial, les Enfers, les Ténèbres ou encore l'utérus dans lequel l'initié sera formé à nouveau.

Le seuil qui sépare les deux espaces indique en même temps la distance entre les deux modes d'être, profane et religieux. Le seuil est à la fois la bonne, la frontière qui distingue et oppose deux mondes, et le lieu paradoxal où ces mondes communiquent⁸².

Entre les deux mondes, soit les univers « profane et sacré », une transition est nécessaire et, elle s'avère, généralement, très forte, symboliquement parlant. Le changement d'état de l'initié débute par ce seuil à franchir et l'action de franchir le nouvel espace prend dès lors une charge symbolique puissante et décisive. « Si varié et si diversement élaboré que puissent être les espaces sacrés, ils offrent tous un trait commun : il y a toujours une aire qui définit, qui rend possible (sous des formes d'ailleurs très variées) la communion à la sacralité⁸³ ».

1.2.3 L'importance du temps dans le modèle

L'arrivée de l'initié dans l'espace initiatique, aussi appelé l'ailleurs mythique, s'effectue également comme la chute dans une faille temporelle. Les tabous sont alors légion et le temps ne défile pas comme dans le temps profane. L'alimentation est différente, voire interdite, le sommeil est restreint et/ou décalé, des actes sexuels dans un contexte de sacralité peuvent avoir lieu, les sens sont étourdis, les règles comportent des interdits : oculaires, visuels, auditifs, etc. Le temps historique, entendu comme un « temps constitué par la somme des événements profanes, personnels et interpersonnels »⁸⁴ qui lient le sujet au monde, n'existe plus. Un autre temps s'instaure

⁸² Eliade, Mircea, *Le sacré et le profane*, Paris, Gallimard, 1965, p. 28.

⁸³ Eliade, Mircea, *Traité d'histoire des religions*, p. 316.

⁸⁴ Eliade, Mircea, *Le sacré et le profane*, Ouvr. cité, p. 79.

alors : une période « hors du temps » laissant place au temps sacré, qui « se présente sous l'aspect paradoxal d'un Temps circulaire, réversible et récupérable, sorte d'éternel présent mythique que l'on réintègre périodiquement par le truchement des rites »⁸⁵ s'incarnant dans des gestes ou paroles qu'on répète. Dans ce cadre, on attribue des rôles à l'avance aux individus qui participent au cérémonial et ils doivent suivre les règles du jeu. Au fond, le rituel s'apparente à une pièce de théâtre dont les individus seraient remplaçables, mais les rôles immuables. La mise en scène est constitutive des rituels. Les étapes qui s'y succèdent sont préalablement élaborées pour qu'elles proposent un cheminement précis, mais universel. Le décorum, ainsi que tous les protocoles et interdits ont pour objectif de ramener l'initié, le novice, à l'état d'enfant dépendant et de le faire régresser – jusqu'à sa naissance, jusqu'à la création, jusqu'aux Origines. Toutefois, pour cela, le novice doit traverser une mort symbolique, moment central de toute initiation. Cette mort est représentée par diverses tortures, mutilations ou tribulations que les initiateurs lui imposent.

Dans le scénario des rites initiatiques, la « mort » correspond au retour provisoire au « Chaos » ; elle est donc l'expression exemplaire de la fin d'un mode d'être [...]. La mort initiatique rend possible la *fabula rasa* sur laquelle viendront s'inscrire les révélations successives, destinées à former un homme nouveau⁸⁶.

Car tous les chercheurs qui se sont penchés sur le sujet le mentionnent : l'initiation est d'abord et avant tout une renaissance.

1.2.4 Les rites et épreuves

On comprend généralement par initiation un ensemble de rites et d'enseignements oraux, qui poursuit la modification radicale du statut religieux et social du sujet à initier. Philosophiquement parlant, l'initiation équivaut à une mutation ontologique du régime existentiel. À la fin de ses épreuves, le néophyte jouit d'une tout autre existence qu'avant l'initiation : il est devenu un autre⁸⁷.

Ainsi, le néophyte ressort transformé par l'expérience initiatique (ici, la femme libre du monde profane est devenue Servante écarlate ; là, l'enfant est devenu adulte ;

⁸⁵ Eliade, Mircea, *Le sacré et le profane*, Ouvr. cité, p. 64.

⁸⁶ Eliade, Mircea, *Initiation, rites, sociétés secrètes*. Ouvr. cité, p. 17.

⁸⁷ Eliade, Mircea, *Initiation, rites, sociétés secrètes*, Ouvr. cité, p. 12.

ailleurs, le célibataire est devenu époux, etc.). En d'autres mots : le voilà transformé, à la fois le même et différent de ce qu'il était avant l'initiation. On le considère alors comme deux fois né, et à présent apte à exercer son nouveau rôle dans la société, à prendre sa place dans la caste qui lui a été désignée. Dès le début du 20^e siècle, Van Gennep tissait déjà des liens entre les rituels des sociétés archaïques, les parcours de vie des gens ordinaires et les aventures de certains héros littéraires :

Pour les groupes comme pour les individus, vivre c'est sans cesse se désagréger et se reconstituer, changer d'état et de forme, mourir et renaître. C'est agir puis s'arrêter, attendre et se reposer, pour recommencer ensuite à agir, mais autrement. Et toujours ce sont de nouveaux seuils à franchir⁸⁸.

Simone Vierne, pour sa part, divise les principales images de mise à mort symbolique qu'elle a rencontrées au fil des textes littéraires en trois sous-groupes : les rituels initiatiques de mise à mort ; le retour à l'état embryonnaire/d'enfant dépendant (aussi appelé *regressus ad uterum*) et la descente aux Enfers/la montée au ciel.

[Ces formes] peuvent coexister dans une même initiation, et certains rites ont d'ailleurs une double valeur : ainsi la torture initiatique qui symbolise le dépècement du novice, est souvent aussi sentie comme un engloutissement par le monstre et l'engloutissement dans la Terre-Mère comme une descente aux Enfers. L'ambivalence ou la trivalence des rites n'a rien d'étonnant, puisqu'ils symbolisent tous le passage dans la mort⁸⁹.

Les motifs de mort symbolique subie par l'initié peuvent prendre bien des formes (affronter un double de soi, être avalé, mutilé, crucifié, dormir cent ans ou encore être enfermé dans une chambre close, dans un tunnel, une cabane, etc.).

1.3 CONCLUSION DU CHAPITRE METHODOLOGIQUE

Comme nous l'avons constaté, l'initiation est un archétype universel et le parcours de la *S.E* ne déroge pas à cette structure millénaire. L'initiation est violente et restrictive par nature, par les tabous (interdiction) et par la manière dont les connaissances sont transmises, mystique et parfois rude, le parcours de la *S.E* n'est pas plus violent que certaines initiations observées par les anthropologues comme Eliade ou van Gennep.

⁸⁸ *R.D.P.*, p. 272.

⁸⁹ *R.R.I.*, p. 22.

Ces rites de passage peuvent présenter des variations infinies mais ont toujours le même objectif, ils servent « à franchir ces seuils de transformation »⁹⁰ et obtenir une nouvelle place dans la société. Ce que vit le personnage de Defred est bel et bien une initiation, qui se fait donc en traversant de multiples seuils, qui font passer l'initié du monde profane au monde sacré. Ces seuils appartenant aux hors-lieu, espaces sacrés, et aux hors-temps, temps sacré. En effet, pour vivre pleinement un rituel, les lieux doivent être préparés, sanctifiés, afin de permettre la mise en place rituel optimal pour la transmission des savoirs. Cette transmission se fait dans un hors temps, moment sacré hors du monde profane. Une fois installés, ces lieux et temps imaginaires et sacrés sont propices à l'exécution d'épreuves initiatique, telle que la scarification, le tatouage, les danses et toutes autres formes d'apprentissages initiatiques. Pour ce faire, l'initiation tripartite, ici vécue par Defred, est analysée via les travaux d'Arnold Van Gennep, Guy Ménéard et Simone Vierende.

En somme, tous les chercheurs semblent d'accord sur les mêmes grandes phases qui diviseraient l'initiation. Leurs modèles ne diffèrent que légèrement et surtout dans les appellations des étapes et différentes étapes menant de la « mort » à la « renaissance » du héros. Dans le cadre du volet analytique de ce mémoire, la structure du rituel initiatique que nous avons choisi de retenir pourrait être schématisée comme suit :

1. Séparation/préparation : l'initié est plus ou moins violemment séparé du reste des membres de sa communauté et quitte l'univers profane pour entrer dans l'espace-temps sacré.
2. Marge/Mort : l'initié est reclus et subit une série d'épreuves voire de tortures, ayant pour objectif de le « tuer » afin qu'il puisse se préparer à renaître. Lors de cette période de réclusion, il acquiert des savoirs ou des compétences qui lui sont transmis par les différents guides qui l'accompagnent. Cette période de Marge comprend des sous-étapes, facultatives, mais compilables.
3. Réintégration/Renaissance : l'initié « revient au monde » lourd d'un nouveau « savoir » acquis, d'une nouvelle façon d'être au monde, prêt à rejoindre sa

⁹⁰ Campbell, Joseph, *Le héros aux mille et un visages*, Ouvr. cité, p. 20.

communauté pour y tenir le rôle pour lequel il a été formé où prendre la place qu'on lui a réservée.

Voyons maintenant comment se déroule spécifiquement l'initiation de Defred, dans le roman *La Servante écarlate*.

CHAPITRE 2 LA SÉPARATION

Dans *La servante écarlate*, les rituels s'avèrent omniprésents et déterminants. D'emblée, on pense à la « Cérémonie », mais aussi à toutes les autres étapes ritualisées qui se succèdent dans le parcours des Servantes, lesquelles évoluent d'une expérience à l'autre. Toutes ces phases de l'initiation exigent, chaque fois, le passage d'un seuil, d'une part ; de l'autre, un séjour dans un espace « atemporel » qui symbolise l'ailleurs initiatique.

La première étape de cette initiation vécue par les Servantes constitue la phase de séparation, dans le sens où l'entend Guy Ménéard, c'est-à-dire une transition qui vise à exclure l'initié de son milieu de vie habituel. Certes, traditionnellement, on associe l'une des premières initiations à la puberté. Pourtant, dans la *S.E.*, le personnage de Defred est déjà adulte, épouse et mère lorsque s'entame son initiation. Cette particularité – qui paraît contradictoire au premier abord – prend ici toute son importance dans la société de Galaad : elle atteste de la fertilité de Defred, dans un milieu où les Servantes sont justement affectées à la reproduction quand les Épouses s'avèrent infertiles. Dans ce contexte, nous pouvons donc considérer que Defred subira, dans la maison du Commandant, une forme de « puberté sociale⁹¹ » l'introduisant à son nouveau rôle de « femme », comme s'il s'agissait, en quelque sorte, d'une éducation à la sexualité telle qu'elle devra l'assumer dorénavant. Ainsi, le personnage traverse une série de frontières physiques et temporelles évoquant les étapes liées au processus de l'initiation, l'amenant à passer du monde profane au monde sacré et nous les analyserons tout au long du présent chapitre.

⁹¹ Au sens où l'explique Van Gennep : « la puberté physiologique et la puberté sociale sont deux choses essentiellement différentes, et qui ne convergent que rarement », Van Gennep, *R. d. P.* p. 98.

2.1 LIEUX PROFANES ET LIEUX SACRÉS

Les lieux de l'initiation se distinguent en cela qu'ils sont sacralisés, ils deviennent hors lieux pour sortir de la banalité du quotidien, du « monde profane » comme l'explique Ménéard. Les seuils à franchir sont un des outils de sacralisation du lieu rituel. Le seuil est à la fois « borne, la frontière qui distingue et oppose deux mondes, et le lieu paradoxal où ces mondes communiquent, où peut s'effectuer le passage du monde profane au monde sacré⁹². » Franchir ces seuils, c'est entrer dans un monde nouveau, régi par d'autres codes que celui des lieux profanes.

Sur le plan spatial, le lieu sacré agit comme un centre, à partir duquel se polarise et s'organise l'espace. Or, puisque le sacré est dangereux, puisqu'il est lieu de manifestations de forces contraires, à la fois attirant, mais terrifiant, chaque nouvelle distance qui sépare l'homme religieux du sacré est gardée par un seuil⁹³.

2.1.1 Les lieux liés au monde profane

Avant de me pencher sur l'initiation à laquelle se plie Defred dans la *S.E*, il convient d'explicitier de quel monde profane (temps et lieux hors rituel) le personnage est extirpé. En effet, comme je l'ai expliqué dans le chapitre précédent, au début de toutes les initiations, quelle qu'en soit la culture, les participants sont d'abord « séparés » de leur milieu de vie habituel. Il importe donc de présenter tour à tour les figures spatiales représentant le monde profane de la protagoniste.

2.1.1.1 Ville

Le personnage de Defred vit dans ce qui semble être la ville américaine de Boston, dans le Massachusetts. Cela dit, dans le roman, les lieux représentés, tout comme la temporalité, ne sont jamais indiqués clairement. L'indice le plus précis nous

⁹² Eliade, Mircea, *Le sacré et le profane*, Ouvr. cité, p. 28.

⁹³ Thériault, Marilyne, *Psychothérapie psychanalytique et rite de passage : deux regards sur la crise*. Doctorat en psychologie, Université du Québec à Montréal, 2014, p. 170.

est donné par les descriptions de certains aspects d'un bâtiment qui semble être l'université d'Harvard (*S.E*, p. 84).

2.1.1.2 Maison

Le personnage se trouve dans la classe moyenne, vivant d'abord en appartement, lorsqu'elle est à l'université. Elle jouit d'une liberté certaine, passe beaucoup de temps avec son amie Moira, fume et boit comme une jeune femme de son temps. Après ses études, le personnage emménage dans un autre appartement où elle réside après son mariage avec Luke, un homme divorcé. Dans ce logement, ils auront une fille. Le taux de stérilité semblait déjà problématique à l'époque représentée.

2.1.1.3 Travail

En plus d'habiter un appartement confortable, la narratrice occupe un emploi administratif qui s'apparente à de la saisie de données : elle numérise des livres afin que leurs exemplaires papiers puissent être pilonnés « pour faire de la place » (*S.E*, p. 121). Le personnage, qui ressent une tristesse constante lors de ces tâches, appartient sans doute au monde littéraire et aimerait peut-être exercer un métier plus intellectuel – on sait qu'elle a poursuivi des études universitaires. Pour autant, elle exécute les tâches qui lui sont confiées de façon efficace et sans plus de remords.

2.1.1.4 Épicerie

La société dans laquelle évoluent les personnages présente déjà des problèmes de natalité. Cela explique sans doute pourquoi l'enfant du couple sera victime d'une tentative d'enlèvement alors que la famille fait son épicerie dans un centre commercial (*S.E*, p. 130-131). Cependant, une fois la peur passée, les personnages ne s'inquiètent pas davantage. La dégradation du monde pré-Galadien s'effectue de manière progressive et les personnages demeurent plutôt passifs (ce qui constituera l'une des armes utilisées ultérieurement par Galaad). Par ailleurs, la situation géopolitique ne semble pas préoccuper les personnages outre mesure. La narratrice s'inquiète toutefois

de l'état de l'environnement, très dégradé (biodiversité en berne, pollution, certaines parties du monde dévastées). Elle évoque aussi le taux de natalité en baisse constante depuis des années, mais il s'agit plus du postulat du roman que d'un réel arc narratif, puisqu'il n'est plus abordé dans le récit par la suite.

En somme, avant que ne s'amorce l'initiation de la narratrice, les personnages semblent vivre dans un état capitaliste où ils ont une réelle liberté (sexuelle, professionnelle, individuelle, vestimentaire) qui correspond à la vie « normale » dans une grande ville américaine – un état tout à fait opposé aux obligations, contraintes, asservissement, voire à l'esclavage qui prévaudra dans le monde sacré.

2.1.2 Le temps lié au monde profane

Le temps sacré est celui du rituel et, puisqu'il rejoue les scènes et les instants mythiques, il est résolument hors du temps.

Sur le plan temporel, puisque le temps sacré est intemporel et impérissable, le rite permet à l'homme de prendre contact avec le temps des origines, celui de l'expérience première du sacré : « le rite fait sortir du temps ordinaire de la vie et nous amène à coïncider avec un temps d'une autre substance : le temps sacré des origines, c'est-à-dire celui d'une expérience fondatrice du sacré⁹⁴ ».

Mais avant de franchir les seuils vers le temps sacré, il convient de replacer de quelle époque historique et sociale le personnage principal est retiré contre son gré afin de rejoindre les rangs des initiés de Galaad.

2.1.2.1 Année probable où se déroulent les événements du passé (profane) de la narratrice

L'histoire semble commencer entre les années 1990 et 2000. Atwood ayant écrit le roman dans les années 80 et ce dernier se voulant une anticipation, il est pertinent de conclure que l'histoire se déroule au moins 10 ou 15 ans dans le futur de l'écrivaine.

⁹⁴ Guy Ménard, *Petit traité*. P. 78-79 cité par Marilyne Thériault, *Psychothérapie psychanalytique et rite de passage : deux regards sur la crise*. Doctorat en psychologie, Université du Québec à Montréal, 2014, p. 171.

Le monde profane (avant l'initiation) dans lequel vit le personnage ressemble en effet beaucoup au monde réel des années 80, bien que certains éléments purement science-fictionnels y soient ajoutés. Il n'y a plus de billets de banque depuis l'enfance du personnage, ces derniers sont remplacés par l'ordicaisse (*S.E*, p. 166), un moyen de paiement ressemblant au règlement par carte bancaire (qui existe aux États-Unis depuis 1977), mais qui ne requiert cependant aucune carte. On note aussi l'utilisation de certaines technologies qui n'existaient pas à l'époque de la rédaction du roman, comme l'ordinaphone (*S.E*, p. 251), peu décrit, toutefois. Il s'agit vraisemblablement d'un mélange entre un téléphone fixe et un ordinateur personnel (disponible massivement aux États-Unis depuis les années 1980). Le doctordi (*S.E*, p. 124), quant à lui, semble être un ordinateur de gestion des données qu'on utilise notamment à l'hôpital dans lequel se rend la narratrice. Dans tous les cas, ces outils technologiques un peu plus avancés ou différents de ceux qui existent dans le monde réel de l'auteur se veulent des plus réalistes. Le roman est classé dans le genre de la science-fiction, mais si on ne tient pas compte de ces éléments de technologie inventés sur une base cohérente en regard de l'évolution de la technologie dans le monde réel, il s'agit en tout point d'une anticipation réaliste.

Tous les éléments, sociaux, politiques ou technologiques cités dans le roman sont réalistes⁹⁵. Le personnage principal vit donc dans une grande ville des États-Unis, dans les années 1990-2000, et jouit d'une liberté d'expression et de droits telle qu'ils étaient à l'époque de la création du roman. La trame narrative réfère également à d'autres éléments réalistes, comme la crise du VIH (*S.E*, p. 523) aux États-Unis, et celle-ci est abordée comme l'un des virus qui ont fait baisser le taux de natalité dans les communautés blanches⁹⁶ de l'ensemble du pays.

⁹⁵ Comme j'ai pris le temps de l'expliquer plus avant, l'auteur s'était par ailleurs donnée pour cadre de ne jamais renvoyer à des événements qui ne se sont pas déjà produits dans notre histoire, passée ou contemporaine.

⁹⁶ Bien que peu abordée directement, l'institution de Galaad prône la supériorité d'une race blanche et les lois oppressives s'appuient sur un dérivé de la religion catholique.

2.1.3 Le monde profane : un monde dystopique

Dans ce monde profane somme toute réaliste, la narratrice met bientôt l'accent sur des éléments négatifs (dystopiques en regard de notre propre Histoire) sur lesquels reposera par la suite l'argumentaire des dirigeants de Galaad, bien que peu abordés par la suite. À l'origine de ces lois obligeant les femmes blanches fertiles à subir l'initiation sévit un problème de stérilité qui devient presque généralisé, justifiant dès lors le recours à l'esclavage sexuel et biologique des Servantes, dont le rôle sera de fournir des enfants à cette nouvelle société « monothéocratique » fasciste.

Cela dit, les événements que nous pouvons qualifier de « dystopiques » ne commencent pourtant pas avec l'avènement de la tyrannie de Galaad. Le récit du passé de Defred sous-entend que le monde dans lequel elle vivait alors subissait de plein fouet les conséquences de la crise climatique et de « l'effondrement du taux de natalité de la population blanche », entre autres dû, certes au libre accès à la contraception, mais aussi à « une souche résistante de syphilis et [à] la tristement célèbre épidémie de sida⁹⁷ ». Au fil du récit, elle mentionne aussi que les naissances d'enfants malformés ou mort-nés avaient atteint un pic à cette époque. Ces problèmes liés à la natalité restent toutefois mentionnés peu fréquemment et ce silence qui les entoure témoigne peut-être de l'insouciance et de la passivité générale quant à la crise climatique. En fait, il faut attendre à la toute fin du roman, dans la partie dédiée à la conférence sur les études Galaadiennes, pour comprendre comment la République de Galaad s'est mise en place. Du reste, les problèmes de pollution sont davantage abordés dans la conférence que dans le témoignage nommé « conte de la Servante écarlate » (*S.E*, p. 516).

Multiplés accidents, mise à l'arrêt et sabotage de centrales nucléaires, dissémination de stock d'armes chimiques et bactériologiques aux émanations provenant de décharges de déchets toxiques qui se comptait par milliers. Dans certains cas, ces substances étaient simplement déversées dans les égouts, ainsi que l'usager incontrôlé d'insecticides, herbicides et autres épandages chimiques (*S.E*, p. 523).

⁹⁷ *S.E*, p. 523. Cette information, si nous la considérons issue de la temporalité réelle de l'auteur, situerait les débuts de Galaad entre 1990 et 1995, période où le VIH a causé le plus de morts aux États-Unis.

Soulignons un autre élément dystopique et qui constitue le point de départ de la prise de pouvoir par l'état fasciste de Galaad : la chute de fécondité des populations blanches aux États-Unis.

L'élément déclencheur étant la chute de la fécondité, la société est reconfigurée en conséquence. Cette chute est censée être en lien avec une augmentation des polluants et des produits toxiques dans l'environnement et l'alimentation. « L'atmosphère est devenue trop saturée un jour, de produits chimiques, rayons, radiations ; l'eau grouillait de molécules toxiques » (*S.E*, p. 188).

C'est de ce monde somme toute réaliste, mais teinté par des problèmes de stérilité, de pollution et de mauvaise gestion de l'environnement que va être extirpée Defred.

2.1.3.1 Vers la tyrannie de Galaad

D'une part, bien que la création du nouveau gouvernement et la prise de pouvoir par les dirigeants de Galaad (*S.E*, p.312) se mettent en place de manière plus ou moins illégale – et surtout par la force –, elle ne se fait pas en un jour, car un plan méticuleux a été suivi. D'autre part, c'est toute une série d'événements qui vont s'enclencher les uns après les autres, afin d'instaurer ce nouvel état de fait, sans engendrer de soulèvement populaire. Les premiers dirigeants de Galaad ont en effet créé une stratégie qui joue tantôt sur la panique morale et la peur de l'autre (accuser les terroristes de l'attaque de la maison blanche par exemple) (*S.E*, p. 312), tantôt sur la désinformation (suppression des chaînes de télé, fermeture des journaux, état d'urgence), tantôt s'appuient sur la passivité des masses, afin d'établir leurs nouvelles lois, de plus en plus oppressives : il n'y a presque pas de manifestations, et s'il y a lieu, elles sont fortement réprimées (*S.E*, p. 323).

C'était après la catastrophe, quand ils ont abattu le Président, mitraillé le Congrès et que les militaires ont déclaré l'état d'urgence. Ils ont rejeté la faute sur les fanatiques islamistes, à l'époque. [...] C'est à ce moment-là qu'ils ont suspendu la Constitution. Ils disaient que ce serait temporaire. Il n'y a même pas eu d'émeutes dans la rue (*S.E*, p. 311).

Cette descente vers la « tyrannie de Galaad » (*S.E*, p. 120), millimétrée, se joue comme suit : le putsch des fils de Jacob résume assez bien l'atmosphère de rapidité d'exécution et de passivité des masses.

2.1.3.2 La perte des droits des femmes

De cet état d'urgence, s'ensuit rapidement la perte des droits des femmes. Le blocage de leurs comptes bancaires se fait d'abord sans avoir été annoncé : les femmes se retrouvent sans moyen de paiement (*S.E*, p. 313). Ensuite, l'argent ainsi confisqué est « transféré au mari ou proche parent de sexe masculin » (*S.E*, p. 320). Dans une perspective initiatique, cette perte d'autonomie peut se lire comme l'une des premières étapes de la séparation. Dès lors, elle pourrait être interprétée symboliquement comme un retour à un état de dépendance qui évoque l'enfance : Galaad fait des femmes des personnes dépendantes d'un proche – et, ici, un proche masculin, car la société patriarcale mise en place donne tous les droits aux hommes.

De surcroît, dans la même journée, la narratrice et toutes les autres femmes perdent leur emploi.

« J'ai [le directeur] une annonce à vous faire », nous a-t-il déclaré. Il avait une mine épouvantable, les cheveux en bataille, les yeux rouges et fuyants, il donnait l'impression d'avoir bu. On a levé nos têtes de nos machines. On devait être huit ou dix dans la pièce. « Je suis désolé, a-t-il bredouillé, mais c'est la loi. Je suis vraiment désolé [...]. Il faut que je vous laisse partir, a expliqué le directeur. C'est la loi, je suis obligé. Il faut que je vous laisse toutes partir ». [...] « [O]n est virées ? me suis-je écrié en me levant, mais pourquoi ?
- Pas virées, a-t-il répondu. Je vous laisse partir. Vous ne pouvez plus travailler ici, c'est la loi. [...] Ils sont là dans mon bureau. Si vous ne partez pas maintenant, ils vont venir. Ils m'ont donné dix minutes (*S.E*, p. 316).

Comme cette citation l'illustre, la pression exercée par le gouvernement récemment mis en place pousse encore une fois les personnages à la passivité : les femmes quittent le bâtiment et rentrent chez elles avec le sentiment qu'elles l'ont « mérité » (*S.E*, p. 319). Ces démarches de blocage des comptes bancaires associées aux pertes d'emplois empêchent tout mouvement de foule et toute fuite. Comme l'explique la narratrice à son amie Moïra :

Ils les ont bloqués [les comptes bancaires]. Tous les comptes avec un F dessus au lieu d'un M. Ils n'ont qu'un bouton à pousser et c'est réglé. On est coupées du système. Les femmes n'ont plus le droit de posséder quoi que ce soit, c'est une nouvelle loi (*S.E* p. 321).

Afin d'endiguer tout possible mouvement contestataire, le nouveau gouvernement s'entoure de gardiens paradoxalement nommés les *anges* : « ce n'était pas l'armée. C'était une armée d'un autre genre » (*S.E*, p. 322). Ils ont pour mission d'avorter violemment n'importe quel début de manifestation (*S.E*, p. 323).

Tous ces éléments, qui s'étalent sur plusieurs mois (encore une fois, la temporalité floue et les informations données sous forme de retours en arrière rendent difficile toute ligne chronologique exacte) mènent ultimement l'héroïne à tenter de fuir hors du pays en voiture avec son mari Luke et leur enfant.

2.2 LES SEUILS VERS LE MONDE INITIATIQUE ET LES FIGURES DE « GUIDES »

Nous l'avons vu, tout au long de l'initiation, les néophytes sont accompagnés par un/des initié(s) qui servent de guide. Professeurs, chaman ou officiants, ces figures transmettent informations et savoirs à l'initié, en d'autres mots, ils dévoilent les savoirs initiatiques nécessaires afin de le préparer aux phases suivantes de l'initiation.

Dans *La Servante écarlate*, la perte du droit des femmes, le putsch politique des fils de Jacob et la fermeture des frontières sonnent le glas, la fin des libertés du monde profane. Le couple de personnages, avec leur enfant en bas âge, achète de faux passeports et d'autres documents administratifs pour sortir du pays en prétextant une sortie de villégiature. Cette fuite mènera directement à l'enlèvement de la narratrice et de sa fille ainsi qu'à la disparition de son conjoint Luke.

2.2.1 Luke : un premier guide

Quatre « flashbacks » disséminés à travers le roman permettent de retracer les étapes de la fuite du personnage. Tout d'abord, l'héroïne quitte l'appartement sans que ses voisins ne soient alertés ni ne cèdent à la pression de la délation. Comme explicité précédemment : « personne n'avait envie d'être dénoncé pour manque de loyauté » (*S.E*, p. 323). À ce titre, un passage mérite d'être souligné. Rappelons ici que, la veille

de leur départ, le couple comprend qu'il ne pourra pas simplement abandonner le chat dehors sans que cela ne soit suspect. C'est alors Luke qui se résigne à éliminer l'animal de compagnie en disant « je vais m'occuper de ça ». À mon sens, en déshumanisant et en objectivant le félin qu'ils ont adopté, côtoyé et aimé, les personnages semblent ainsi perdre leur espoir et, une fois ce seuil traversé, ils se séparent déjà, en quelque sorte, du monde libre qu'ils habitaient auparavant. La narratrice confie en effet : « C'est un des trucs qu'ils font. Ils vous obligent à tuer quelque chose en vous » (*S.E.*, p. 344). Cette séquence de renoncements s'avère, selon moi, une préfiguration de ce que va vivre ensuite le personnage au cours de son initiation. Dans ce contexte, Luke tient lieu de guide vers le premier seuil de l'initiation : il mène le personnage principal vers la frontière du pays, laquelle ne sera pas franchie, mais cette tentative mènera directement l'héroïne au Centre rouge, un des seuils les plus importants de l'initiation du roman.

Alléguant un pique-nique de l'autre côté de la frontière, ayant donné des calmants à leur enfant pour qu'elle ne parle pas, le couple tente de passer les douanes sans succès.

Puis Luke est revenu, trop vite, il a tourné la clé de contact et fait marche arrière. Il [l'agent de contrôle] était en train de décrocher son téléphone, m'a-t-il expliqué. Puis il a roulé à tombeau ouvert, après, il y a eu un chemin de terre, la forêt, on a sauté de la bagnole et on s'est mis à courir. [...] Peut-être qu'il avait un plan, une sorte de carte dans sa tête. De mon côté, je courais, pour m'enfuir le plus loin possible (*S.E.*, p. 397-398).

Aucune échappatoire n'est possible. Dans leur course, la mère et la fille sont bientôt isolées l'une de l'autre. Un autre flash-back, au début de l'œuvre, illustre l'enlèvement.

Je cours avec elle, je la tiens par la main, je la tire, je l'entraîne à travers les fougères, elle n'est qu'à moitié réveillée à cause du cachet que je lui ai donné [...]. Puis les tirs s'élèvent derrière nous, ils ne font pas beaucoup de bruit, ce n'est pas comme des pétards, ils ont un son aigu, ils claquent, comme une branche sèche qui se casse. Ça paraît bizarre, rien ne fait jamais le bruit qu'on avait imaginé [...]. Elle est trop petite, il est trop tard, on nous sépare, on me tient les bras, ma vision se rétrécit et il ne reste plus rien [...], je la vois, elle s'éloigne de moi et se perd au milieu des arbres dont le feuillage vire déjà au rouge et à l'or, elle tend les bras vers moi, on l'emporte⁹⁸.

⁹⁸ *S.E.*, p. 149-150. Comme on le constate encore ici, les retours en arrière sont disséminés dans tout le roman : ils traduisent cette idée de flou, de perte de mémoire et de conscience du temps de la narratrice.

Aucune autre information ne sera donnée quant au sort de Luke. Bien entendu, la narratrice – qui deviendra bientôt Defred – spéculera (mort, torture, fuite, etc.) tout au long du récit, mais sans plus. Ce premier seuil franchi à l'aide de Luke constitue une première étape qu'elle vient de traverser, contre son gré. Or, comme nous l'avons établi précédemment, lors de l'initiation, les participants sont souvent extirpés violemment de leur lieu de vie habituel (monde profane) pour être conduits vers la phase de Marge : le lieu clos où l'initié, retombé en état de dépendance, voire infantilisé, va subir torture et autres épreuves. Il en va de même pour l'héroïne et sa fille : lorsqu'elle tente de s'évader vers la frontière avec sa fille, elles sont violemment séparées. La narratrice est alors assommée : elle perd connaissance et « entre » dans ce que Vierge nomme « le domaine de la mort⁹⁹ ».

À ce moment, elle bascule dans l'initiation à proprement parler : on la place au Centre Rachel & Léa, aussi nommé par les Servantes le Centre Rouge (*S.E*, p. 184) où elle subira sa formation

2.2.2 Le Centre Rouge

La réelle Séparation du monde profane est accomplie. Les lieux traversés subséquemment par le personnage peuvent alors être considérés comme « sacrés », c'est-à-dire propres à favoriser l'initiation et symbolisant le début de la réclusion (ou la marge). D'autres seuils seront ainsi franchis de manière successive. Le tout premier de cette suite de nouveaux seuils sera la porte du Centre Rachel et Léa – surnommé par les femmes le « Centre Rouge ». Ce dernier sert « d'école » dans la mesure où tout un processus de désincarnation des femmes y est entamé, afin qu'elles soient transformées en Servantes diplômées (*S.E*, p. 143). Ce processus emprunte plusieurs formes, qui seront explicitées lors des prochains chapitres consacrés à la marge. Pour le moment, attardons-nous aux divers seuils et guides œuvrant dans le Centre rouge. Le premier personnage figurant ce rôle ne serait autre Tante Lydia, instructrice en chef au Centre Rouge, véritable tortionnaire et âme convaincue par l'idéologie de Galaad.

⁹⁹ *R.R.I.*, p. 23.

« L’avenir est entre vos mains », poursuivait-elle. Elle tendait les bras vers nous, en un geste séculaire qui était autant une offrande qu’une invitation à nous avancer, pour une embrassade, une acceptation. – « Entre vos mains », répétait-elle en baissant les yeux vers ses propres mains, comme si cette idée venait d’elles. Or, elles étaient vides, il n’y avait rien dedans. C’était les nôtres, qui étaient censées être pleines d’un avenir qu’on pouvait tenir, mais pas voir (*S.E.*, p. 104).

Dès l’arrivée au centre, l’objectif est scandé, encore et encore. Les Servantes sont l’avenir du monde, leur chance d’être fertile est un don qu’il faut mettre au service de la communauté, soit de Galaad. Bien que le roman demeure très fragmenté et que l’arrivée au Centre rouge ne soit pas explicitement décrite, le seuil franchi est à la fois physique et moral. Les femmes sont dépouillées de leur nom et de leurs vêtements. On leur fait également un tatouage d’identification. Leur consommation de nourriture et leur temps de sommeil y sont contrôlés. Nous reviendrons en détail sur ces contraintes liées à la Marge dans le prochain chapitre. Pour le moment, précisons toutefois que tout cela leur est imposé dans le but de commencer le processus de désincarnation.

Ainsi, dans le roman d’Atwood, le Centre Rouge symbolise tant la phase de Séparation d’avec le monde profane, que celle de la marge.

2.3 CONCLUSION, LA PHASE DE SEPARATION DANS L’INITIATION

Simone Vierende, dans son essai *Rite, roman, initiation*, insiste sur l’importance des lieux : l’initiation débute par l’éloignement des lieux de vie communs doublée d’un transfert vers un sanctuaire, ou un lieu de torture dans le cas que nous étudions. Le personnage principal – que n’est jamais nommé par son « nom profane » – est arraché au monde commun – exclue de son groupe social – par un kidnapping près de la frontière et perd connaissance lors de cette étape, puis passe le seuil du Centre Rouge où elle sera emprisonnée. Nous voyons là une représentation parfaite d’« une séparation dans un lieu clos et isolé » tel que le conçoit Vierende. Le personnage s’enfonce totalement dans l’initiation, franchissant la phase de Séparation pour plonger dans la seconde phase, la Marge où elle subira toutes sortes de torture, tant physique que psychologique, afin de mener à bien le projet de « rééducation » des femmes pour les transformer en Servantes, membres à part entière de la nouvelle société de Galaad.

CHAPITRE 3 LA MARGE

Une fois les seuils de la Séparation franchis, le personnage principal se retrouve dans différents lieux sacrés. Certains sont traversés les uns après les autres, comme le Centre Rouge, par exemple, qui mène directement les femmes à devenir Servantes dans une maison. Mais d'autres lieux sont visités à plusieurs reprises, dans plusieurs occasions sacrées différentes. Ainsi, le salon, la chambre ou le bureau du Commandant empruntent des symboliques multiples suivant les événements qui s'y déroulent. Le salon, tantôt, représente un lieu de soumission, tantôt, est associé à certains événements liés au rituel de la Cérémonie, tantôt encore, il demeure un lieu caché où sont commis des actes répréhensibles qui poussent le personnage vers la Réintégration (nous reviendrons sur ce dernier point au prochain chapitre). Toutefois, ces lieux sacrés poursuivent alors des objectifs initiatiques différents.

3.1 TEMPS ET LIEUX IMAGINAIRES

Afin d'étudier les figures spatiales qui concernent cette phase de l'initiation, les travaux de Ménard et de Vierendeux seront particulièrement utiles. Nous y référerons notamment pour étudier les épreuves relevant de la « mort symbolique » comme l'explicite Vierendeux. Toutefois, dans le cadre de notre analyse, nous retiendrons plutôt l'appellation « marge », soit l'une des trois phases de l'initiation qui se subdivise elle-même en trois étapes distinctes : les rituels initiatiques de mise à mort, le retour à l'état embryonnaire/d'enfant dépendant et enfin les descentes aux Enfers/les montées au Ciel. Notons que ces trois rubriques sont perméables, cumulables et non linéaires.

Comme nous le verrons dans le présent chapitre, le personnage du roman d'Atwood franchit chacune des sous-étapes qui constituent le cœur même de la grande phase qu'est la marge.

3.1.1 Le Centre Rouge

Le Centre Rouge, en plus d'être le symbole premier de la Séparation (lieu où sont livrées les femmes expropriées violemment de leur monde profane, comme nous l'avons constaté dans le précédent chapitre), sert plusieurs objectifs de la phase de marge, seconde étape de l'initiation. Le personnage y sera isolé, subira moult morts symboliques, différentes tortures et devra faire face à bon nombre de renonciations. Les guides que Defred rencontrera l'accompagneront tout au long du processus la menant vers la dernière phase de l'initiation, la Réintégration. Penchons-nous d'abord sur ce Centre Rouge, premier lieu sacré véritable que fréquente la narratrice, soit une véritable institution que l'on peut qualifier de « scolaire » et où sont formées les futures *servantes écarlates*. Le centre a en effet réquisitionné les bâtiments d'une ancienne école, lieu d'apprentissage symbolique puissant et déjà hautement connoté. Cet endroit, complètement fermé, a pour but de reconditionner – en d'autres termes, de les « vider » ou de désincarner les femmes fertiles, pour ensuite les « remplir » des enseignements de Galaad : morale, nouvelles règles de normalité et préceptes introduits par le système dirigeant.

Dans son essai *Initiation, rites, sociétés secrètes*, Mircea Eliade parle des tortures subies par les néophytes lors de la phase de marge, au cœur de l'initiation. Cela fait directement écho à ce que vit le personnage du roman d'Atwood.

Tout le rite de passage comporte une souffrance que les novices acceptent et accueillent. Car ces tortures rituelles ont une valeur en soi et elles sont porteuses de sens pour eux. En effet, la volonté de l'initié à endurer la souffrance démontre son engagement à porter les épreuves et responsabilités dont il héritera une fois le rite complété. [...] En tolérant les souffrances de l'initiation, ce novice apprend donc qu'il peut traverser la souffrance qui est le propre de la vie humaine et que ces souffrances doivent être vécues, respectées et honorées, car elles s'inscrivent dans l'histoire mystérieuse de l'humanité¹⁰⁰.

Inculquer les valeurs de la nouvelle société aux élèves du Centre Rouge implique de les conditionner à accueillir la souffrance. Il s'agit de les asservir et de les pousser à accepter leur nouveau statut et leur nouveau destin, qui comportera bien des

¹⁰⁰ Eliade, *Initiation, rites, sociétés secrètes*, Ouvr. cité, p. 47.

contraintes. Mais les dirigeants de Galaad poussent à l'extrême cette idée de sacrifice, au point de déshumaniser les Servantes. Le nouveau statut auquel elles sont réduites, au sein de la société, en est un d'esclave.

En ce qui concerne la phase de Marge proprement dite, Vierre mentionne que le passage de la Séparation vers la Marge inclut, en premier lieu, une perte de contrôle. Littéralement, les initiés perdent « connaissance », dans tous les sens du terme. Il s'agit de les faire entrer directement « dans le domaine de la mort ». Dans le roman d'Atwood, la narratrice mentionne de semblables états s'étant produits à de nombreuses reprises au Centre Rouge. Qu'il s'agisse d'évanouissements, d'impressions, de perte de contrôle ou de semi-hallucinations, toujours, ce qu'elle ressent s'apparente à une mort symbolique. « Il y a dû avoir des injections, des pilules, des trucs de ce genre » (*S.E.*, p. 92), affirme-t-elle dans ses confessions. Lorsqu'elle évoque les lacunes dans ses souvenirs, elle précise : « Pour qu'il me manque autant de temps » (*S.E.*, p. 92). Pertes de conscience, grand nombre de souvenirs mêlés ou simplement disparus, sensation de « vide » ou de confusion, voilà autant de représentations qui indiquent l'entrée dans la marge. À quelques reprises, au cours de la narration, Defred fait plusieurs fois explicitement référence à une possible prise de substances qui la plongeaient dans de tels états : « Je pense qu'on était sous médicaments, ou droguées » (*S.E.*, p. 142). Ainsi, lorsqu'elle tente de se remémorer des moments de sa vie profane, tout devient flou.

Les modifications corporelles, comme les scarifications, la circoncision ou encore les tatouages, constituent aussi des épreuves universelles de l'initiation.

Les mutilations sont un moyen de différenciation définitive ; il en est d'autres, comme le port d'un costume spécial ou d'un masque, ou encore les peintures corporelles (avec des terres de couleur surtout) qui marque une différenciation temporaire. Et ce sont eux que nous voyons jouer un rôle considérable dans les rites de passage, car ils se répètent à chaque changement dans la vie de l'individu¹⁰¹.

Et l'initiation de Defred ne déroge pas à cette règle :

Je ne peux éviter de voir le petit tatouage sur ma cheville. Quatre chiffres et un œil, passeport inversé. En principe, ça m'interdira de disparaître pour de bon vers d'autres univers. Je suis trop précieuse ; trop rare pour ça. Je suis une ressource nationale (*S.E.*, p.133).

¹⁰¹ *R.D.P.*, p. 84.

Dans l'œuvre dystopique d'Atwood, ce tatouage reste surtout un symbole d'appropriation des femmes par le système. Elles sont marquées comme du bétail et leur transformation est vécue comme une perte d'individualité. Elles deviennent des « biens » possédés par l'État. Or, ce type de métamorphose appartient aussi résolument à la symbolique initiatique. Comme l'explique Eliade, le tatouage est un marqueur d'appartenance.

Le passage par la mort rituelle vient toujours avec son lot d'épreuves et de souffrances. L'arrachage d'une dent, la circoncision, la subincision, la scarification, le tatouage, l'arrachage des cheveux et diverses formes de mutilations rituelles font ainsi souvent partie des rites de passage¹⁰².

De cette façon, « [l]e corps devient une sorte de “carte d'identité” visible et lisible par les autres membres de la communauté »¹⁰³ : le marquage de la peau se rapporte à la sous-catégorie de « changements de peau » dans le cadre de l'initiation. Cette symbolique est très présente dans le roman d'Atwood puisque les femmes, en plus du tatouage, se voient imposer un nouvel accoutrement, le si significatif long manteau écarlate, qui, officiellement, a pour but de « protéger » les femmes en cachant leur corps, comme le scande la Tante Lydia :

« La pudeur, c'est d'être invisible, disait Tante Lydia. Ne l'oubliez jamais. Être vue... être vue... c'est être. (Sa voix tremblait)... pénétrée. Ce que vous devez être, mesdemoiselles, c'est être impénétrable. » Elle nous appelait mesdemoiselles (*S.E*, p. 77).

Mais l'idée de porter un long vêtement monochrome va bien plus loin.

Comme ça [porter des robes en coton qui font transpirer, même en été], il n'y a pas à craindre de coups de soleil, bramait Tante Lydia. « Que les femmes se donnaient en spectacle avant ! [...] pas étonnant que ça leur ait posé des problèmes régulièrement. » Ça, c'était le mot qu'elle utilisait quand la réalité était trop déplaisante, répugnante ou horrible pour franchir ses lèvres. Pour elle, une vie réussie évitait, excluait ça. Ça n'arrivait pas aux femmes bien. Et ce n'est pas bon pour le teint, pas du tout, après, on est fripée comme une vieille pomme. Sauf qu'elle oubliait qu'on n'était plus censées faire attention à notre teint (*S.E*, p. 117).

¹⁰² Eliade, Mircea, *Initiation, rites, sociétés secrètes*, Ouvr. cité, p. 29.

¹⁰³ Rioult, Catherine. *De la scarification au tatouage : une écriture intime*. Nouvelles perspectives en sciences sociales, 2009, p, 65-92.

Dans sa thèse de doctorat en psychologie, la chercheuse Marilyne Thériault, qui réfère également à Van Genneep, met elle aussi de l'avant le fait que la perte d'identité puisse être représentée par l'abandon (volontaire ou non) des vêtements profanes au profit du nouvel accoutrement issu du monde sacré :

Van Genneep décrit par exemple comment les femmes catholiques vierges, désireuses de devenir nonnes, passent par une Cérémonie au cours de laquelle elles sont dépossédées de leurs habits ordinaires et revêtent de nouveaux habits avant d'être confiées à une abbesse. Le changement de vêtements traduit ici la manière dont ces femmes laissent derrière le mode de vie profane pour se consacrer au monde du sacré. À partir de ce moment d'ailleurs, elles entrent au couvent et la grille qui se referme sur elle les sépare à jamais du monde profane qu'elles connaissaient jusque-là (Van Genneep, *Les rites de passage*, p. 140-141)¹⁰⁴ ».

Lors de leur formation au Centre Rouge, il arrive fréquemment que les femmes perdent la notion de réalité, soient totalement vidées de leur substance, qu'elles sombrent dans la folie, momentanément ou plus longuement. C'est le cas du personnage de Jeanine, initiée en même temps que Defred.

Un matin, alors qu'on était en train de s'habiller, j'avais noté que Janine avait encore sa chemise de nuit en coton blanc et qu'elle était assise sur le bord de son lit sans rien faire. [...] Alma a regardé Janine. Puis on s'est approchées. « Habille-toi, a lancé Alma au dos blanc de Janine. On ne veut pas se taper des prières en plus à cause de toi. »

Mais Janine n'a pas bougé. [...] Ses yeux étaient ouverts, mais ils ne me voyaient absolument pas. Ils étaient tout ronds, écarquillés et, les dents découvertes en un large sourire, elle chuchotait toute seule. J'ai dû me pencher tout près. « Bonjour, disait-elle, mais pas à moi. Je m'appelle Janine. Ce matin, c'est moi qui suis chargée de vous servir. Puis-je vous apporter un café pour commencer ?

[...] Moira a saisi Janine par les épaules et l'a secouée. « Arrête ça, Janine, lui a-t-elle lancé avec rudesse. [...] Moira l'a giflée à deux reprises, un aller-retour. "Reviens ici, lui a-t-elle ordonné. Reviens ici tout de suite ! Tu ne peux pas rester là-bas, tu n'es plus là-bas. C'est fini, tout ça." Le sourire de Janine a faibli. [...] Tu sais ce qu'elles vont faire ? », [...] Elles ne vont pas t'envoyer à l'infirmerie, donc, va pas te raconter d'histoires. [...] elles te embarquent au Lab de chimie et elles te flinguent, c'est tout. Puis elles te brûlent avec les ordures (S.E, p. 385).

¹⁰⁴ Marilyne Thériault, *Psychothérapie, psychanalyse et rites de passages : Deux regards sur la crise*. Art. cité, p. 199-200.

Il s'agit là d'une illustration fidèle de la désintégration vécue par les initiés lors de la phase de Marge telle que la conçoit Mircea Eliade.

Eliade suggère que c'est aussi la raison pour laquelle les néophytes sont souvent pris d'une folie qui représente une régression au chaos sacré : « on assiste, en effet, à une crise totale, conduisant parfois à la désintégration de la personnalité. Ce "chaos psychique" est le signe que l'homme profane est en train de se "dissoudre" » (Eliade, *Le sacré et le profane*, p. 166.). L'homme religieux comprend donc que la désintégration de la personnalité et la crise qui y est associée sont des éléments inévitables afin qu'une nouvelle personnalité puisse éventuellement voir le jour¹⁰⁵.

De plus, conformément au modèle initiatique, où les éléments liés à des pertes de conscience, à des marques physiques et à un changement de peau se multiplient, Defred poursuit l'apprentissage initiatique auprès de guides, qui lui inculquent les obligations et les notions relatives à son rôle de future servante. Premièrement, des séances d'éducation, des leçons à proprement parler, sont imposées aux jeunes femmes dans le but de les rééduquer et de leur imposer les nouvelles mœurs, qu'elles seront amenées à intégrer une fois leur formation accomplie. Deuxièmement, les filles reçoivent des leçons d'un autre genre qui prennent la forme de séances d'humiliation, voire d'auto-humiliation. Ces épreuves évoquent le retour à l'état d'enfant dépendant : au Centre Rouge les femmes (qui ont pourtant déjà enfanté, rappelons-le) n'ont plus le statut d'un adulte ayant ses opinions et ses croyances, mais plutôt celui d'une fillette à qui l'on doit tout apprendre. L'éradication des pensées personnelles s'incarne dans la pression sociale que les Tantes font subir aux initiées, mais également, dans les interactions entre initiées. Enfin, un autre aspect de l'initiation concerne l'acceptation de ces « temps morts », ces périodes hors temps, ces moments de latence auxquels s'habituent les initiées, au Centre Rouge. Ils préfigurent les moments où la Servante, dans la maisonnée, sera « rangée » dans sa chambrette, tel un objet, et y restera en attente.

« Il y a plus d'une forme de liberté, disait Tante Lydia. On est libres ou on est libérées. Au temps de l'anarchie, vous étiez libres. Aujourd'hui, vous êtes libérées. Ne sous-estimez pas ça. » (*S.E*, p. 69).

¹⁰⁵ Marilyne Thériault, *Psychothérapie, psychanalyse et rites de passage : Deux regards sur la crise*. Art. cité, p. 203.

Dans les initiations traditionnelles décrites par Van Gennep, Eliade, Vierendeel et les autres chercheurs, nécessairement un ou des guides, incarnent tout ce qui est relatif à l'apprentissage. Cette figure d'autorité raconte l'histoire de la communauté, enseigne les us et coutumes qui doivent être transmis et apprend aux néophytes comment se comporter en tant que bons citoyens. Tante Lydia, comme nous l'avons vu, tient indéniablement ce rôle au Centre Rouge. Si ses paroles sont toujours retranscrites textuellement par Defred, elles s'avèrent souvent réinterprétées ou poussées en dérision. Néanmoins, ses leçons sont intégrées par le personnage et parfois, ce qu'elle a appris contamine textuellement la narration.

Ce sont des touristes, du Japon. [...] Ils affichent une bonne humeur agressive et je ne peux m'empêcher de les dévisager. Il y a longtemps que je n'ai pas vu de femmes aussi courtes-vêtues, leurs jupes arrivent juste en dessous du genou, leurs jambes, presque nues sous leurs bas, s'exposent, vous crèvent les yeux. [...] Elles ont la tête découverte, montrent aussi leurs cheveux dans toute leur masse sombre et leur sexualité. [...] On est fascinées, mais dégoutées aussi. Elles ont l'air nues. Qu'il nous a fallu peu de temps pour changer de points de vue sur ce genre de choses ! Puis je me dis : c'est comme ça que je m'habillais. C'était la liberté (*S.E*, p. 76).

On le constate dans ce dernier extrait, les leçons sont donc plus ou moins intégrées, acceptées comme la nouvelle norme chez le personnage de Defred, mais elles sont inculquées tout de même. Et ces leçons usent d'un stratagème visant à effacer le monde d'avant, à tordre l'Histoire dans le sens de Galaad, à gommer purement et simplement des pans entiers de la vie profane qu'ont connue les femmes qui subissent l'éducation – ou plutôt, la rééducation – au Centre Rouge. Cet effacement a pour objectif de les vider, encore une fois, de leur substance et de leur individualité pour les soumettre davantage. Cela dit, tante Lydia et les dirigeants de Galaad ont conscience que l'instauration du système est complexe. Au besoin, cela nécessite de la force pour écraser l'individualité, favoriser le basculement vers la perte. Le plan des dirigeants est, *in fine*, de créer de nouvelles générations de filles qui n'auront jamais connu la liberté du monde profane dont jouissait Defred, comme l'explique Valérie Giovanini dans son article de la revue *Psychoanalysis and Culture* :

Le roman s'accorde aux règles du genre : les référents [historiques] du monde pré-giléadien sont effacés. Plutôt que de disparaître lentement et de devenir des vestiges, ces référents sont subitement annihilés ou resignifiés afin de mieux

servir les individus en position d'autorité : « Pour réprimer l'individualité et maintenir le régime, Gilead réécrit l'histoire [...] et ne laisse que les ragots (avec leur mélange d'exactitude, d'inexactitudes et de désinformation) comme source indépendante de connaissance¹⁰⁶. ». Aux yeux des Commandants, conserver des traces du monde d'antan rendrait plus accessible l'idée de la révolte, car celle-ci était déjà présente dans le féminisme ambiant du temps d'avant. (Blanchet, Fanny. *Parler après la fin*, p. 67). Tante Lydia, une des seules femmes détenant une position d'autorité, dit que ces dernières appartiennent à une « génération de transition » pour qui il sera toujours difficile d'accepter le régime giléadien. Ces femmes se souviennent du monde d'avant, mais, pour « celles qui viendront après vous », affirme Tante Lydia, « Ce sera plus facile. Elles accepteront leurs devoirs de bon cœur¹⁰⁷ ». (Blanchet, Fanny. *Parler après la fin*, p. 68)¹⁰⁸.

Tendre vers l'acceptation totale du régime et « avec bon cœur » n'est pas l'objectif poursuivi auprès de cette première génération de femmes fertiles kidnappées et dont fait partie Defred. La formation qu'elles reçoivent vise toutefois l'annihilation de leur individualité et la réduction à une passivité presque « bovine » (comme du bétail elles sont marquées, comme du bétail elles doivent agir). Vider « l'unité » de qui elle était avant et la remplir de nouvelles valeurs, d'une nouvelle mission sacrée, tel est le grand objectif de Galaad pour les Servantes, mais les dirigeants et les guides tels que Tante Lydia ont bien conscience que ce n'est pas chose aisée. Ces guides mettent alors en place toutes sortes de travaux (comme nous l'avons vu, les séances d'auto-humiliation, les longues homélies de Lydia, les « cours » pour apprendre leur future place de Servantes, les longs temps morts pour s'habituer au vide, etc.) pour contraindre, épuiser, manipuler les femmes afin de les transformer, de gré ou de force, en Servantes. En somme, il convient de multiplier les épreuves initiatiques.

Les séances d'auto-culpabilisation, où les futures Servantes sont disposées en cercle afin de subir le jugement des autres initiées, alors encouragées par les Tantes, constituent l'une des formes que prennent les cours au Centre Rouge. Ces temps de « classe » contribuent au processus de désincarnation. Mais, surtout, elles permettent

¹⁰⁶ « To suppress individuality and maintain the regime, Gilead re-writes history [...] and leaves only gossip (with its combination of accuracy, slippage, and disinformation) as an independent source of knowledge ». Je traduis.

¹⁰⁷ « [I]t will be easier. They will accept their duties with willing hearts ». Je traduis.

¹⁰⁸ Valerie Giovanini, « An Army of Me: Representations of Intersubjectivity, Relational Ethics, and Political Resistance in *The Handmaid's Tale* », *Free Associations : Psychoanalysis and Culture, Media, Groups, Politics*, N. 75, 2019, p. 95.

d'effacer subtilement l'ancienne normalité du temps profane. Lors de ces séances appelées « Témoignages », les initiées sont forcées à prendre la responsabilité des crimes qui ont été commis contre elles. Le viol de Janine, par exemple, est présenté comme sa propre faute, et les autres Servantes, manipulées par les Tantes, se retournent contre elle.

C'est Janine, qui raconte avoir été victime d'un viol collectif à l'âge de quatorze ans et avoir ensuite subi un avortement. [...] « Mais c'était la faute à qui ? demande Tante Helena en levant un doigt boudiné. — Sa faute à elle, à elle, à elle, on chante à l'unisson. — Qui les a provoqués ? ». Tante Helena affiche un grand sourire, elle est contente de nous. « C'est elle. C'est elle. C'est elle. — Pourquoi Dieu a-t-il permis que quelque chose d'aussi horrible se produise ? — Pour lui donner une leçon. Une leçon. Une leçon. » (*S.E.*, p. 114).

Les initiées sont ainsi encouragées à juger et à insulter leurs comparses, afin d'intégrer par elles-mêmes les nouvelles normes. Participer est toujours plus efficace que d'écouter passivement les leçons. Les Tantes et les dirigeants utilisent tous les outils à leur disposition pour désincarner et mater les futures Servantes. Ces séances n'en sont qu'un exemple.

Les temps morts du Centre Rouge, qui préparent ceux de la vie future dans la maisonnée, où la Servante écarlate restera cloîtrée dans sa chambre, vont de pair avec l'omniprésence du silence imposé.

L'après-midi dans le gymnase, entre trois et quatre, on passait une heure allongée sur nos lits, en silence. Elles [les tantes] disaient que c'était une période de repos et de méditation. À l'époque, je croyais que c'était parce qu'elles voulaient souffler un peu entre les cours qu'elles nous dispensent [...] Mais, aujourd'hui, je me dis que ce repos relevait aussi d'un exercice. Elles nous donnaient l'occasion de nous habituer aux temps morts. « Une petite sieste », disait Tante Lydia, avec son air de ne pas y toucher. [...] On a du temps à perdre. Ça, c'est une des choses auxquelles je n'étais pas préparée – tout ce temps vide d'activités, ces longues parenthèses de rien. [...] J'attends, lavée, briquée, nourrie comme un cochon de concours. (*S.E.*, p. 139-140).

Nous pouvons aisément faire le lien entre cette démarche de silence et d'immobilité et les initiations telles qu'analysées par les chercheurs. À cet égard, Thériault, dans son article sur les rites de passage, décrit très bien cette étape de la Marge :

Il est fréquent qu'une longue partie du rite de passage se déroule, du côté des novices, dans le silence. Eliade remarque par exemple que dans les rites de passage qui s'effectuent dans les tribus australiennes : « les novices sont presque partout contraints au silence » (Eliade, *Initiation, rites, sociétés secrètes*, p. 49.) [...] Ce silence imposé condense plusieurs significations. Il symbolise d'abord que dans le monde de la mort que les novices traversent, ce qui s'éprouve dépasse la capacité du langage à le nommer. Ce silence illustre aussi que le novice est à peine né et qu'il ne possède pas encore l'usage de la parole : « on peut également interpréter dans ce double sens – de mort ou de régression à la toute première enfance – l'interdiction de parler. Le néophyte est soit “mort”, soit à peine “né”, plus exactement en train de naître (Eliade, *Initiation, rites, sociétés secrètes*, p. 68)¹⁰⁹.

Les Servantes, au Centre Rouge, sont tout à fait considérées comme des enfants, ou du moins des personnes qui ne sont pas en état de prendre des décisions et sont, tout à fait dépendantes des Tantes – et plus généralement de tout le système de Galaad. De plus, non seulement la parole est-elle bâillonnée : lorsque les Servantes ont le droit de s'exprimer, elles doivent le faire selon des normes, des moments et des expressions prédéfinies. Autrement dit, elles « réapprennent » à parler. Ces leitmotifs correspondent bien aux phases rituelles de l'initiation, où des paroles prédéterminées sont répétées. Dans le roman, ces litanies deviennent presque le seul mode de communication des Servantes écarlates entre elles et cela s'avère un outil de contrôle particulièrement efficace.

La République de Gilead met en place un vocabulaire particulier qui fait de nombreuses références au christianisme. Une certaine routine s'installe dans le discours des personnages¹¹⁰.

Les Servantes sont contraintes d'utiliser un certain nombre de phrases ou d'idiomes préexistants qui restreignent de bien des façons leur liberté d'expression. Pensons notamment aux phrases types de salutation « Béni soit le fruit », « que le Seigneur ouvre » ou encore « Sous son œil » qui place Dieu en omnipotent personnage, ou encore à des phrases comme « On nous a envoyé du beau temps » et la réponse attendue « Que je reçois avec joie » que les Servantes sont autorisées à dire lorsqu'elles

¹⁰⁹ Marilyne Thériault, *Psychothérapie, psychanalyse et rites de passage : Deux regards sur la crise*. Art. cité, p. 214.

¹¹⁰ Pierre-Vincent Morvant, *La servante écarlate à l'écran. Découverte ou mise à mort de résistances féminines face à l'oppression patriarcale*. Ouvr. cité, p. 60.

vont faire les courses, par exemple. Autant de phrases qui restreignent le langage à tel point que la communication devient presque impossible pour les Servantes, puisque toutes phrases qui sortent des chemins balisés pourraient être considérées comme suspectes, une sorte de rébellion, et que les actes de dissidence sont sévèrement punis, en témoignent les nombreuses exécutions publiques et l’affichage des cadavres sur le Mur (lieu sacré où la mort est théâtralisée, tant pour effrayer les dissidents que pour marquer par la violence et impressionner par la puissance, par la capacité de Galaad à mettre à mort ceux et celles qui contestent son autorité).

Une fois le discours formaté, l’immobilité, la soumission et l’absence d’individualité acquises, les Servantes sont prêtes à servir dans la maisonnée d’un commandant désigné. Dès lors, elles ont deux années pour tomber enceintes, sinon elles se voient affecter à nouveau ailleurs, quand elles ne vont pas terminer leur existence dans les colonies, un autre lieu sacré représentant les Enfers s’il en est.

3.1.2 La maisonnée du Commandant

On est bien seule sur le seuil d’une nouvelle maison (*S.E*, p. 51).

Trois pièces de la maison du Commandant nous semblent particulièrement importantes dans l’analyse des lieux sacrés liés à la phase de la Marge dans l’initiation de la narratrice : la chambre, lieu de solitude, mais aussi d’introspection ; la chambre du Commandant, lieu principal de la Cérémonie ; le bureau du Commandant qui s’avère aussi un premier seuil vers la Réintégration.

3.1.2.1 La chambre de la Servante

La pièce où dort la Servante est le premier lieu associé à la phase de la Marge et il s’agit d’un lieu de réclusion total où se vivent tout autant des moments liés à l’espoir qu’au désespoir. En effet, les « temps morts » appris au Centre Rouge s’expérimentent la plupart du temps dans cette chambre, véritable boîte où l’on « range » la Servante comme une chose, lorsqu’elle ne « sert » pas. La chambre reste cependant l’un des rares lieux de réelle solitude où le personnage peut aussi s’échapper

un peu, en imagination, lorsqu'elle en spécule notamment sur l'état des proches dont elle a été séparée, comme son mari Luke et sa fille ou son amie Moira.

Ce lieu de vie, dévolu au personnage, est décrit comme austère, comportant « une chaise, une table, une lampe » (*S.E*, p. 39). C'est un lieu utilitaire et dépourvu de caractéristiques individuelles. Plus encore, le personnage se refuse de s'approprier l'espace : « la porte de *la* chambre – pas de *ma* chambre, je refuse de dire *ma* – n'a pas de clé » (*S.E*, p. 41). C'est un espace transitoire, impersonnel et ouvert, où aucune intimité n'est permise. Bref, tout comme la Servante, la chambre est désincarnée et représente « [u]n retour aux valeurs traditionnelles. Qui épargne n'a besoin de rien. On m'épargne, de quoi aurais-je besoin [...] Est-ce que chacune d'entre nous a la même chaise, les mêmes rideaux blancs ? » (*S.E*, p. 39-40).

Lorsqu'elle y est confinée, la narratrice analyse son environnement. Elle en fait son unique distraction. Ainsi, elle prend le temps d'observer chaque élément qui constitue son décor. Or, un détail surprend et il n'échappe pas au personnage. C'est la présence d'un coussin où le mot « foi » est brodé. Certes, il ne s'agit là que d'un seul mot et la symbolique religieuse est forte, mais il s'agit d'un mot tout de même, alors que l'on sait que les Servantes ont l'interdiction formelle de lire. Cette minuscule incartade aux règles pourrait s'interpréter comme un timide premier pas vers une possible réincarnation, où la lecture et l'écriture occuperont une place prépondérante, nous y reviendrons.

Dans sa chambre, Defred est confrontée à la solitude. Elle reprend les prières apprises au Centre Rouge, mais les détourne, les déforme, et c'est peut-être là une preuve que, même si l'apprentissage a eu beau être complété, le changement de mentalité n'est ni automatique, ni rapide, ni total.

Je prie là où je suis, assise près de la fenêtre, en regardant le jardin vide à travers le rideau. Je ne ferme même pas les yeux. Là-bas dehors ou à l'intérieur de ma tête, c'est la même obscurité, Ou la même lumière. Notre Père. Qui est aux cieux, en nous. J'aimerais que Tu me dises Ton Nom, le vrai, bien sûr. Mais Toi sera tout aussi bien. J'aimerais savoir où Tu voulais en venir. Cependant, quoi qu'il en soit, aide-moi à passer ça, je T'en prie. D'accord, ce n'est peut-être pas de Ton fait ; je ne crois pas une seconde que ce qui se passe autour de nous corresponde à ce que Tu voulais. J'ai suffisamment de pain quotidien, je ne perdrai donc pas de temps avec ça. Ce n'est pas le problème principal, Le problème, c'est de réussir à l'avaler sans s'étouffer (*S.E*, p. 347).

On le voit dans cet extrait, même si Defred est cynique face à sa situation, elle reste impuissante. Elle accepte peu à peu son nouvel état et, au fil des semaines passées seule dans cette chambre, à finir de se désincarner.

Mais c'est là que je suis, pas moyen d'échapper à ça. Le temps est un piège, dans lequel je suis coincée. Je dois oublier mon nom secret et tout ce qui a fait ma vie d'avant. Aujourd'hui je m'appelle Defred et c'est ici que je vis. » (*S.E.*, p. 261).

Pourtant, une lueur d'espoir vers la Réintégration pointe bientôt. Dissimulée dans un coin de la chambre : une inscription manuscrite, gravée à même le bois, au sol, au fond du garde-robe. *Nolite te bastardes carborundorum*. Le personnage ne connaît pas le latin et ne comprend donc pas le sens littéral de cette phrase, pourtant, cette gravure agit comme un symbole vers la liberté, et Defred chérit cette première transgression. Nous reparlerons de l'importance de ce graffiti dans le prochain chapitre.

Malgré cette lueur d'espoir, la narratrice s'enfonce dans la spéculation négative. Elle constate l'absence du chandelier mural : « Il devait y avoir un lustre, avant. Ils ont enlevé tous les objets où on aurait pu accrocher une corde » (*S.E.*, p. 39) et apprend par une des Marthas que la précédente Servante s'y est pendue.

La chambre est aussi un lieu d'anticipation – qui s'avère une fuite dans l'imaginaire, mais une fuite quand même : quand elle ne prie pas, Defred imagine l'état dans lequel se trouvent ses proches, sa fille ainsi que son époux Luke, qu'elle croit morts ou pire encore. Ces moments d'introspection, qui constituent la seule liberté de la narratrice, tendent déjà vers un désir de Réintégration. Revivre le passé permet en effet à Defred de ne pas s'effacer complètement derrière son rôle.

Bien que ces retours en arrière soient teintés d'anxiété et qu'ils restent profondément négatifs et terribles, la présence des souvenirs reste, pour le personnage, une tentative de conserver son esprit libre, puisque ses pensées constituent la dernière forme de liberté possible dans sa nouvelle condition. Par ailleurs, ces fuites dans l'imaginaire évoquent déjà l'envie de raconter, ce qui indique, en quelque sorte, que le « conte de la Servante » prend forme.

Si c'est une histoire que je raconte, j'ai donc un pouvoir sur son dénouement. Elle aura alors un dénouement et la vie réelle s'ensuivra. Je pourrai reprendre les choses là où je les ai laissées.
Ce n'est pas une histoire que je raconte (*S.E.*, p. 93).

Relater les faits vécus permet à Defred de ne pas sombrer purement et simplement dans la folie malgré l'état passif, presque végétatif, dans lequel les dirigeants la maintiennent.

3.1.2.2 La chambre du Commandant

C'est dans ce lieu conjugal et patriarcal s'il en est – la chambre du Commandant – que se tient le rituel au cœur du roman *La Servante écarlate* : la Cérémonie. Calquée sur un passage de la Bible, cette mise en scène rituelle a été élaborée par les dirigeants pour mettre en place et justifier le viol des servantes par les Commandants, afin de répondre à l'un des objectifs premiers de Galaad : augmenter le taux de natalité dans cette société où, dorénavant, « il n'y a que des enfants désirés, mais pas par tout le monde » (*S.E*, p. 73).

Le rituel de la Cérémonie ressemble à une pièce de théâtre, répétée chaque mois, où chaque membre de la maisonnée tient un rôle bien précis, où chaque geste se veut symbolique et millimétré. La description de la Cérémonie correspond parfaitement à la définition du rite établie par Guy Ménard :

Le rite, en ce sens, est donc d'abord et avant tout la mise en scène – ou en gestes – d'un mythe, sa réactualisation au sens fort du terme. Le rite représente le mythe ; ou plus encore peut-être, il nous rend nous-mêmes présents à lui, nous rebranche sur l'expérience intense et vitale qui lui a donné naissance, nous fait participer à l'origine dont il témoigne. Il régénère, vivifie et enrichit le temps présent par l'énergie qui est à l'origine même du mythe¹¹¹.

Dans le cadre du roman d'Atwood, il s'agit de rejouer le passage de la Bible où Rachelle, se constatant stérile, dit à son époux Jacob : « Voici ma servante Bilha. Va vers elle et qu'elle enfante sur mes genoux ; par elle j'aurai moi aussi des fils¹¹² ». Le rituel de la Cérémonie vient sacraliser l'acte du viol, lui donner un cadre tellement strict qu'il en vient à devenir la nouvelle normalité, en dehors du temps et du monde profanes. En effet, toutes les croyances préalablement enseignées le justifient et en font presque un honneur. Accepté, tout en étant strictement contrôlé par le pouvoir, chaque geste ainsi formaté permet de rendre « admissible » ce qui se passe. Or, si cette idée de

¹¹¹ *Petit traité*, p. 78-79.

¹¹² Genèse 30 : 1-3, Bible de Jérusalem dans *S.E*, p. 30.

répétition mensuelle respecte le cycle hormonal des Servantes, elle s'inscrit aussi dans l'esprit du mythe où la réitération (de gestes, de paroles, d'épreuves) figure au premier plan du déroulement de tout acte cultuel, comme l'explique Thériault, citant elle-même Eliade :

Les activités accomplies dans le rituel religieux, même lorsqu'elles semblent tout à fait similaires à celles de la vie ordinaire, se différencient en fait des mêmes actions profanes « par le fait qu'elles ne portent que sur quelques objets, qui constituent en quelque sorte les archétypes de leurs classes respectives, et aussi parce que les Cérémonies se déroulent dans une atmosphère imbibée de sacré. » (Eliade, *Le sacré et le profane*, p. 77-78.). En effet, même lorsqu'ils ont l'air ordinaires, les gestes rituels viennent toujours répéter les gestes premiers effectués par les dieux, les êtres surnaturels ou les ancêtres au temps des commencements, et sont donc toujours la mise en acte d'un mythe fondateur¹¹³.

Dès lors, tous les cours au Centre Rouge, tout le formatage par la violence physique et psychologique, toute l'idéologie de Galaad prennent leur sens en regard du rôle attribué à la Servante dans la société de Galaad : être remplie ni plus ni moins comme un « calice », sans se rebeller. La chambre du Commandant (avatar de Jacob et, par extension, du prêtre) devient dès lors un lieu sacré réitérant l'acte symbolique de la fécondation de la servante Bilha.

3.1.2.3 Le bureau Commandant

Le bureau du Commandant représente un autre lieu clé de l'imaginaire sacré dans l'initiation que subit le personnage de Defred. Plus signifiant dans la phase de Réintégration, comme nous le verrons au prochain chapitre, il s'avère toutefois important, déjà, dans la phase de marge. Cette phase, comme l'explique Ménard, est un « mélange d'épreuves destinées à tester [l'initié] et d'enseignements qui lui sont transmis par les aînés »¹¹⁴. Les apprentissages effectués dans le bureau du Commandant mèneront directement la Servante à sa phase de Réintégration, où elle se réappropriera en partie son corps et l'aîné, le guide, n'est autre que le Commandant lui-même. Dans ce lieu, la notion d'interdit et de règles sera transgressée, mettant ainsi à mal les

¹¹³ Marilyne Thériault, *Psychothérapie, psychanalyse et rites de passage : Deux regards sur la crise*. Art. cité, p. 183.

¹¹⁴ *Petit traité*, p. 82

enseignements précédents des Tantes du Centre Rouge. Le Commandant, aveuglé par son désir et malgré lui, sans doute, autorisera à sa Servante, à coups de petites permissions, à échapper au conditionnement et lui redonnera le goût de la liberté.

Un par un, les interdits associés à la libre parole, à la lecture, à l'écriture, au jeu, à la séduction, à l'habillement, entre autres, seront dépassés. Sans même le vouloir, le Commandant va réapprendre à Defred des gestes qui étaient liés aux libertés perdues et grâce à cela, elle va tendre à nouveau vers l'individualisation, en développant son sens critique lorsque le Commandant lui demande son avis sur tel ou tel aspect de Galaad, par exemple. Bien qu'elle doive encore se censurer, elle n'en recouvre pas moins une part de son identité – et c'est là un premier pas dans le processus de prise de parole qui la mènera vraisemblablement à raconter son histoire.

L'exemple le plus représentatif illustrant cette reprise de liberté reste la scène de la traduction du graffiti que Defred a lu et retenu, le fameux *Nolite te bastardes carborundorum*. Dans le bureau du Commandant, les deux personnages discutent. Defred saisit alors ce début de liberté qu'elle obtient à cause de la complaisance du Commandant, et elle ose demander la signification de cette phrase latine.

« Nolite te bastardes carborundorum. »

— Pardon ? »

Je ne l'ai pas prononcé correctement. Je ne sais pas comment il faut le dire.

« Je pourrais l'épeler. L'écrire. »

Il hésite devant cette idée originale. Peut-être ne se rappelle-t-il pas que je sais écrire ?

[...] Mais voilà qu'il s'écrie : « D'accord » et me tend son stylo.

Je reporte soigneusement la phrase, la recopie à partir de ce qu'il y a dans ma tête, de ce qu'il y a dans ma penderie. *Nolite te bastardes carborundorum*. Ici, dans ce contexte, ce n'est ni une prière ni un ordre, mais un pauvre graffiti. [...]

Entre mes doigts, le Universal Pen est sensuel, presque vivant, je perçois son pouvoir, le pouvoir des mots qu'il détient. *Pen is Envy*¹¹⁵, disait Tante Lydia, en récitant une autre devise du Centre visant à nous mettre en garde contre de tels objets. Et elles avaient raison, c'est de l'envie. Rien que le tenir me fait envie. J'envie son stylo au Commandant. Encore une chose que j'aimerais voler (*S.E.*, p. 333-334).

¹¹⁵ Mentionnons la référence au concept psychanalytique « *Penis envy* » développé par Freud vers 1925 (dans ses ouvrages *Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes*, 1925, et *La Sexualité féminine*, 1931), désignant le sentiment d'infériorité des fillettes et leur désir inconscient de posséder un pénis (perçu comme symbole de pouvoir). Ce jeu de mots est inhérent à l'humour d'Atwood.

Utiliser un objet interdit tel le stylo (une métonymie de l'écriture), donne du pouvoir à Defred et lui indique la voie de la Réintégration (prendre la parole, écrire), voire lui redonne des envies de liberté. Pourtant, assez vite, le Commandant reprend le pouvoir donné, atténuant ainsi le pouvoir de la phrase gravée par une précédente Servante, laquelle incarne, par ailleurs, elle aussi, une guide.

Le Commandant me prend la page à l'émoicône et la regarde. Puis il éclate de rire et est-ce qu'il rougit ? « Ce n'est pas du vrai latin. C'est une blague, voilà tout. — Une blague ? », je répète, stupéfaite. [...] Il se lève, traverse la pièce pour s'approcher des étagères et se saisit d'un des ouvrages de sa précieuse collection. Pourtant, ce n'est pas le dictionnaire, mais un vieux livre, un manuel scolaire on dirait, corné. « Tenez », poursuit-il en m'indiquant la marge du doigt. Et, là, je la vois, écrite de la même encre que celle des poils de la Vénus, *Nolite te bastardes carborundorum*. « C'est assez difficile d'expliquer en quoi c'est drôle, si on ne connaît pas le latin, dit-il. Dans le temps, on écrivait des tas de choses dans cet esprit. [...] « Mais qu'est-ce que ça voulait dire ? je lui demande. — Quoi ? Oh. Ça voulait dire : “Ne laisse pas ces salauds te broyer.” Je suppose qu'on se croyait très malins à l'époque. » Je me force à sourire, alors que tout est clair à présent. Je comprends pourquoi elle a écrit ça, sur le mur de la penderie, mais je comprends aussi qu'elle a dû l'apprendre ici, dans cette pièce (*S.E*, p. 336).

Ces deux renseignements primordiaux aideront Defred à franchir une autre étape de son initiation : d'une part, la Réintégration s'obtiendra en défiant le pouvoir et en refusant de se laisser broyer. De l'autre, elle s'aperçoit que le manège du Commandant est, lui aussi, un rituel qu'il répète avec toutes les Servantes affectées dans sa maison.

À la lumière de ce qui précède, le bureau du Commandant devient donc l'un des seuils les plus signifiants qui mèneront Defred vers la phase de Réintégration. Il incarne un premier lieu où des interdits sont dépassés. Il est également le point de départ vers les Jézabel, lieu de perdition où l'idéologie de Galaad se renverse réellement, poussant Defred directement vers la dernière phase de son initiation¹¹⁶. Plusieurs autres lieux symboliseront également l'entrée dans la phase de Réintégration et nous analyserons ces figures spatiales dans le prochain chapitre.

¹¹⁶ Bien que nous n'ayons pas le temps de nous y attarder, il reste intéressant de noter que chaque caste convoque et performe des rites – et les Jézabel n'y échappent pas. Elles participent, elles aussi, du rite – dans ce cas, un rituel de décharge, dans un contexte circonscrit, bien entendu, mais qui reste, d'une certaine manière, ritualisé.

3.2 CONCLUSION, LA PHASE DE MARGE DANS L'INITIATION

Comme nous l'avons vu, le Centre Rouge est le lieu sacré qui fait la transition entre la phase de Séparation et celle de la Marge. Menant directement à la maisonnée d'un Commandant, la Servante franchira différents seuils – en premier lieu celui, difficile, de la porte d'entrée, guidé par la rude Épouse. De la chambre au salon en passant par le bureau du Commandant, chaque rituel (les promenades, les courses, le bain, la Cérémonie) est une descente, une réclusion dans les Enfers, dont les niveaux sont représentés par les différents lieux de la maisonnée. Comme vu plus tôt, c'est ensuite le bureau du commandant qui fera la transition entre la phase de Marge et la troisième et dernière étape de l'initiation, la Réintégration.

CHAPITRE 4 LA RÉINTÉGRATION

De Van Gennep à Vierne, en passant par Turner et Ménard, tous les chercheurs s'accordent pour dire que la troisième et dernière phase de l'initiation permet à l'initié de revenir au monde profane, mais doté d'un nouveau statut et de nouvelles connaissances qui lui permettront de servir la société et qui lui confère une nouvelle place dans le groupe. Defred ne fait pas exception à cette règle. Bien que, comme nous le verrons, le lecteur n'a pas accès à l'intégralité de la phase, nous pouvons postuler que sa Réintégration s'est effectuée selon les critères universels de l'initiation.

Nous supposons que le personnage principal de l'œuvre d'Atwood accomplit avec succès sa Réintégration puisque le roman nous laisse sur l'espoir, mais non l'accomplissement, d'une possible fuite. En effet, la dernière partie du livre se déroule bien des années après l'effondrement de la société « monothéocratique » de Galaad. Elle prend la forme d'une conférence universitaire qui s'appuie sur des recherches liées aux cassettes enregistrées par une soi-disant survivante de Galaad qui aurait réussi à transmettre son récit – un exemple s'il en est de réappropriation de la parole. Le ton est à l'humour et la véracité du récit transmis par les cassettes est remise en cause : il s'est déroulé plus d'un siècle depuis la mort du Régime et l'enregistrement du « conte de la Servante écarlate ».

Nous pouvons certes appeler Eurydice à revenir du monde des morts, mais nous ne pouvons pas l'obliger à répondre. (*S.E.*, p. 536)

Cependant, avant de parvenir sous forme d'archives (les cassettes), les preuves de la Réintégration du personnage sont légion. Tout au long de la phase de Marge, Defred combat les idéologies imposées, certaines plus courageusement, d'autres avec plus de difficulté, mais finalement, divers guides l'assistent dans son cheminement pour qu'elle ne se laisse pas absorber par Galaad.

4.1 LES SEUILS ET LES INITIATEURS

Simone Vierre affirme que le guide est un personnage clé de l'initiation et qu'il agit directement durant les trois phases, Séparation, Marge et Réintégration. Il est l'agent qui permet la progression du héros en l'aidant à naviguer dans le monde sacré, celui qui l'incite à traverser les seuils et à intégrer son nouveau statut, favorisant ainsi sa transformation. Une attention particulière sera donc consacrée aux guides qui ponctuent le parcours de Defred et aux différents seuils qu'ils l'invitent à franchir.

4.1.1 Le Centre Rouge, lieu sacré désacralisé

D'abord, dès son entrée dans Galaad, à l'étape de la séparation, la narratrice n'a de cesse de chercher des échappatoires (mentales, principalement) et refuse d'adhérer aux morales qu'on essaie de lui inculquer. Elle ne cherche pas activement à s'enfuir, ce n'est pas une héroïne, mais elle refuse de se laisser tout à fait corrompre, elle se refuse à absorber les « leçon » des guides du Centre Rouge. Par petites touches d'insoumission, elle essaie de conserver malgré tout une part de sa liberté psychique, et ce, même lors de son passage au Centre Rouge, qui incarne pourtant le lieu sacré par excellence où les Tantes, figures de guides instructeurs, ramènent les initiées à l'état d'enfants dépendants, en leur ôtant toute individualité et toute capacité de réflexion propres afin de leur transmettre la nouvelle idéologie de Galaad. Pourtant, même dans cet établissement qui s'apparente à une prison, Defred tente d'apprendre par elle-même les premières « connaissances » qui tendent vers la Réintégration, comme nous le verrons dans la suite de l'analyse.

4.1.1.1 Déconstruction de l'apprentissage

Au Centre Rouge, puis dans la maisonnée, la narratrice désacralise l'idéologie de Galaad, et ce, même lors des situations les plus formelles. Par exemple, elle se moque de la grandiloquence des rituels publics en ridiculisant les paroles d'un Commandant : « "il est un baume en Galaad". Il est une bombe en Galaad l'avait rebaptisé Moira » (*S.E*, p.387). Lors d'une scène d'adoravagance (qui consiste en un mariage collectif d'hommes

militarisés et de jeunes filles tout juste pubères lors d'une grande Cérémonie très codifiée), un des Commandants, qui pourtant devrait agir comme un guide au cœur d'un rituel, prononce une longue homélie. Or, au lieu de restituer textuellement le discours, la narratrice interrompt sa transcription en plein milieu pour s'en moquer. Cela met l'accent sur le fait qu'elle n'est pas intéressée, qu'elle ne trouve pas ce moment, qui se veut pourtant très solennel, important ou digne de respect. De plus, Defred désacralise aussi les prières apprises au Centre Rouge. Elle les déforme, et toujours avec cynisme.

Comme on le constate, dès le début, tout passe par les mots, ce qui, en quelque sorte, prépare la fin du roman, où l'on apprend que la narratrice a livré un témoignage qui sera étudié par des chercheurs dans le cadre d'un colloque, en 2195. Les jeux de mots, l'ironie et le sarcasme en témoignent : la Servante n'est jamais totalement soumise, du moins, pas sur le plan mental. Elle n'est pas active non plus, car jamais elle ne se révolte, mais nous pourrions avancer qu'elle résiste au conditionnement total, puisqu'au moins, elle n'a jamais cessé de penser.

4.1.1.2 Moira au Centre Rouge, premier guide vers la Réintégration

Autre guide qui permet à Defred de ne pas se laisser abattre et qui la conduira à la Réintégration : le personnage de Moïra. Amie depuis l'université, femme libre et puissante, Moïra incarne la révolte et le refus de se plier aux codes de la société. Moïra comprend très tôt que la prise de pouvoir par les fils de Jacob n'est que le début des problèmes. Lorsque les comptes bancaires sont bloqués et les femmes mises au chômage, c'est chez Moïra que notre personnage principal se réfugie en premier et son amie saisit très vite les enjeux qui sous-tendent ces nouvelles interdictions.

Les femmes n'ont plus le droit de posséder quoi que ce soit, c'est une nouvelle loi. [...] C'était forcé qu'ils fassent ça, les Ordinacomptes et les jobs en même temps. Tu imagines les aéroports sinon ? Ils ne veulent pas qu'on se barre, tu peux en être sûre (*S.E*, p. 321).

Même après la phase de séparation, alors que Moïra est également kidnappée et amenée au Centre Rouge, c'est cette dernière qui prend les choses en main. Dans la mesure du possible, elle agit comme l'initiatrice qui montre l'autre chemin, celui de la Réintégration, dans l'objectif de retrouver le monde profane et la liberté qui vient avec, à

l'encontre de l'objectif initiatique de Galaad (rappelons-le : former des servantes passives prêtes à enfanter). À titre d'exemple, c'est Moira qui aide Jeannine à stopper ses délires traumatiques comme nous l'avons vu lors du chapitre portant sur la Marge. Et même si elle le fait d'une manière un peu rude, Moira reste la seule à réagir et par cela, elle évite la punition à Jeannine et au groupe. Moira comprend que le moral et la stabilité psychiques sont difficiles à garder, alors elle s'accomplit dans l'action, à l'opposé des autres détenues qui s'abandonnent à la passivité.

À deux reprises, Moira tente également de s'enfuir du Centre Rouge. Sa première tentative est un échec, mais le personnage ne se laisse pas abattre. Elle est l'incarnation de la liberté et demeure combative. Nous pourrions même avancer qu'elle refuse complètement l'initiation et, bien que son évasion soit soldée par un échec, Moira s'avère un symbole d'espoir et de ténacité pour les autres femmes.

Je l'ai vue partir, vers l'ambulance, sur un brancard porté par deux Anges. [...] Deux Tantes se sont emparées de Moira et, la tenant chacune par le creux des aisselles, lui ont fait franchir le portail. [...] Elles l'ont emmenée dans l'ancien laboratoire de sciences. C'était une pièce où aucune d'entre nous n'allait jamais de son plein gré. Après, Moira n'a pas pu marcher pendant une semaine, ses pieds ne rentraient pas dans ses chaussures, ils étaient trop tuméfiés. Pour un premier délit, c'était aux pieds qu'elles s'attaquaient. Elles utilisaient des câbles en acier, effilochés au bout. Après, c'était les mains. Elles se fichaient des lésions qu'elles vous infligeaient aux pieds ou aux mains, même si elles étaient irréversibles.

« N'oubliez pas, disait Tante Lydia. Pour les objectifs que nous poursuivons, vos pieds et vos mains n'ont rien d'indispensable. »

Moira gisait sur son lit, pour l'exemple (*S.E*, p. 176).

Au retour de cette tentative de fugue, pourtant, Moira ne se résigne pas, véritable guide vers la Réintégration sur qui Defred voudrait prendre exemple. Mais cette dernière est trop craintive pour oser la fuite à ce moment-là. Moira lui fixe des rendez-vous dans les toilettes, ce qui instaure une sorte de micro-rituel officieux qui tente de recréer un semblant de vie hors du Centre Rouge. Dans ce repaire, les deux femmes parlent plus librement. Et même si ces moments sont très courts et interdits, c'est cette transgression minuscule qui redonne de la vigueur aux envies de liberté de la narratrice, qui indique sa volonté de Réintégration. Cela permet aussi, en déjouant les règles, de les désacraliser, de déjouer les lois et, par extension, tout le système mis en place par Galaad – ici représenté sous l'autorité des Tantes.

La seconde tentative de fuite de Moira s'avère fructueuse. Dès lors, le personnage de Defred voit en elle une préceuse qui incarne, pour elle-même et pour les autres Servantes, une possibilité de fuir.

La seconde évasion de Moira nous est rapportée par Tante Lydia, qui la raconte elle-même à Jeannine (*S.E*, p. 239-243). Tante Lydia veut tenter de comprendre dans quelle mesure la fuite de Moira a eu un impact sur les autres Servantes en formation. Jeannine n'est pas des plus bavarde, mais Tante Lydia cerne tout de suite les dangers que comporte le simple fait d'envisager l'évasion. C'est le souvenir de Moira, une incarnation de la liberté, qui permet à Defred de se sentir un peu plus puissante et d'entrevoir des lacunes dans le système mis en place à Galaad. Mais ce rêve de liberté l'inquiète tout autant qu'il la rassure.

Moira était dehors, quelque part dans la nature. Elle était en cavale ou morte. Qu'allait-elle faire ? Cette question a pris une ampleur telle qu'elle en a envahi le dortoir. [...] Moira avait un pouvoir désormais, elle était libérée, elle s'était émancipée. C'était dorénavant une femme libre. Ça nous effrayait, je pense [...]. Nous on était déjà en train de perdre le goût de la liberté. [...] Grâce à Moira, les Tantes étaient un peu moins redoutables, et plus ridicules. Il y avait une faille dans leur pouvoir (*S.E*, p. 245).

Ainsi, Moira, dès la formation au Centre Rouge, agit comme un guide vers la Réintégration. Il n'est donc pas étonnant que la narratrice la retrouve plus tard, à Jézabel, où son amie d'enfance deviendra un véritable levier de décision qui conduira Defred vers l'achèvement de la troisième phase de son initiation, comme nous le verrons prochainement.

4.1.2 La chambre de la Servante

Nous l'avons dit précédemment, dans la chambre de la narratrice, les remémorations et les spéculations sur l'état de ses proches, suivis de longs moments d'introspection où elle constate l'absurdité de ce qu'elle subit et accepte de faire pour sa survie, sont, pour le personnage, de premières tentatives pour conserver son esprit libre. Cela lui permet de ne pas basculer dans la folie comme l'avait fait Jeannine au Centre Rouge. Ses pensées demeurent la dernière forme de liberté qui lui reste et le conte de la Servante prend forme à même ces réminiscences.

4.1.2.1 La fuite dans l'imaginaire : les spéculations sur Luke et leur fille

Les premières preuves de cet espoir latent sont transmises par le récit que Defred fait de sa fille et de son conjoint Luke. Le premier flashback parle d'un souvenir avec lui, d'une situation drôle où les personnes se « charrient ». Chaque saut dans le passé, en plus de donner du sens au récit en cours, montre la plupart du temps de l'espoir ou, du moins, une volonté d'agir. Le personnage paraît plus actif dans ces passages, tente de sauver sa vie, réfléchit, est en désaccord voire en conflit avec d'autres (avec sa mère notamment qui représente une forme de liberté que rejette le personnage principal au début du roman, mais qu'elle apprend à chérir au fur et à mesure). Tous les moments de liberté que la narratrice cherche à retrouver figurent dans ces passages.

Bien entendu, les conjectures de la narratrice sont également teintées d'anxiété. Car elle spéculé néanmoins sur l'état de sa famille, sur la mort possible de son conjoint.

« Voici ce que je crois, Luke gît, face contre terre dans un fourré [...]. Ce qui reste de lui : ses cheveux, les os, la chemise de lainage écossais, vert et noir. Je sais exactement ce qu'il portait [...]. Je prie pour que l'impact ou les deux, il y a eu plus d'un coup de feu, très rapprochés, je prie pour qu'au moins un impact ait traversé son crâne, proprement. C'est ce que je crois » (*S.E*, p. 194).

Mais le plus souvent, elle l'imagine encore vivant, quoique détenu par Galaad et torturé.

« [J]e crois aussi que Luke est assis, dans un rectangle quelque part, ciment gris [...]. Il ne s'est pas rasé depuis un an, mais ils lui coupent les cheveux courts. Il paraît dix ou vingt ans de plus » (*S.E*, p. 197).

En somme, Defred se réfugie dans l'imagination et cela lui permet non seulement de s'occuper l'esprit dans ces longues heures de vide où elle est « stockée » dans la petite chambre de la maisonnée, mais cela lui permet d'espérer. En quelque sorte, nous pourrions postuler que Luke ici agit comme un guide à distance, voire que son souvenir pousse Defred à survivre.

Je crois aussi qu'ils ne l'ont pas rattrapé en fin de compte, qu'il a réussi, qu'il a atteint la berge, traversé le fleuve, franchit la frontière. [...] Il a établi le contact avec les autres, il doit y avoir une résistance, un gouvernement en exil. Je crois à la résistance, de même que je crois qu'il n'y a pas de lumière sans ombre (*S.E*, p. 197)

La narratrice puise de la force dans ces pensées et cela lui permet de ne pas sombrer dans la folie ni dans la passivité totale face à ce qu'elle subit. « [Q]uand on est dans la misère, on est obligé de croire à des tas de choses » (*S.E.*, p. 197). Le chercheur Clément Duclos, dans son article de la revue *Sciences de l'Homme et Société* sous-titré « le guide thématique d'Offred¹¹⁷ pour survivre » met l'accent sur ce besoin de spéculation. Il explique le cynisme qui clôt chaque nouvelle hypothèse émise par la narratrice et interprète son besoin d'anticiper ainsi à cause de « l'irréalité » de ce qu'elle vit. Dans un tel monde, tout devient une possibilité, mais à la fois, rien n'est réel :

Offred se persuade de l'irréalité du monde dans lequel elle vit, ce qui lui permet, d'après Michèle Lacombe, de rester mentalement saine en attendant de voir poindre un avenir meilleur : « In real life, Offred survives on a day to day basis by lying to herself, by persuading herself of the unreality of her new life. » Une théorie qui expliquerait pourquoi Offred emploie le présent de narration alors que son récit est une reconstruction¹¹⁸.

De plus, il convient de mettre ces spéculations sur l'état de Luke en lien avec ce que le personnage vit au moment où elle raconte ce passage. En effet, le retour en arrière cité précédemment arrive directement après la première invitation du Commandant dans son bureau. À cette étape, Defred ignore encore la nature coquine de leurs rendez-vous, mais elle sait d'emblée qu'il s'agit là d'une chose interdite – ce qui la pousse à se permettre d'autres idées interdites. L'enchaînement des espoirs, des libertés qu'on lui accorde, qu'elle s'accorde, agit comme une caisse de résonance et l'autorise à espérer encore, à se préparer à toute éventualité, pour Luke, pour sa fille et pour elle-même.

4.1.2.2 *Nolite Te Bastardes Carborundorum*

La découverte de l'inscription pseudo-latine « *Nolite Te Bastardes Carborundorum* » dans le coin près du sol de la penderie de la chambre de Defred reste sans doute le premier seuil réel vers la Réintégration. Telle une porte chimérique qui mènerait la narratrice à la liberté, l'inscription latine tient le double rôle de formule rituelle et de révélation. Il est par ailleurs hautement symbolique que le graffiti libérateur ait été

¹¹⁷ Offred est le nom du personnage principal en langue originale.

¹¹⁸ Clément Duclos, *Distorsion de la réalité, manipulation et jeux de pouvoirs dans le roman de Margaret Atwood The Handmaid's Tale*. Ouvr. cité, p. 75.

placé au seuil d'un placard, lieu de dissimulation de nombreuses portes vers des mondes autres bien connu dans les littératures de l'imaginaire. Nous avons déjà parlé de ce passage et de son importance dans le chapitre précédent sur la Marge. Ici, la découverte solitaire du message, rituel secret et intime transmis d'une Servante à une autre, devient un symbole puissant jouant un rôle primordial dans la phase de Réintégration, car la Servante écarlate qui a précédé Defred devient, par le fait même, véritablement un guide.

Je me suis agenouillée pour scruter le sol, c'était là, écrit tout petit, très récent apparemment, tracé avec une épingle ou peut-être seulement un ongle, dans le coin le plus obscur : *Nolite te bastardes carborundorum*. Je ne savais pas ce que ça voulait dire, ni même dans quelle langue c'était. J'ai pensé que c'était peut-être du latin, mais je n'ai jamais étudié le latin. Pourtant, c'était un message, et un message écrit, de ce fait même interdit, et il n'avait pas encore été découvert. Sauf par moi, à qui il était destiné. Il était destiné à celle qui viendrait après. Ça me fait plaisir de réfléchir à ce message. Ça me fait plaisir de penser que je communie avec elle, cette inconnue. [...] Ça me fait plaisir de constater que son message interdit a réussi à atteindre au moins une autre personne, qu'il s'est échoué sur le mur de ma penderie, qu'il a été ouvert et lu par moi-même. Parfois, je me répète son contenu. Il me procure une petite joie, lorsque j'imagine la femme qui a écrit ces mots (*S.E*, p. 113).

Cette découverte canalise les forces de Defred. Elle se sent proche de cette autre femme qui a tracé l'inscription comme si l'autre lui montrait le chemin et Defred s'inscrit ainsi dans une lignée de femmes qui ne veulent pas se laisser broyer.

4.1.3 Le Salon

La Réintégration de Defred s'effectue également par la réappropriation de temps et de lieux sacrés. L'exemple de la scène du salon l'illustre fort bien.

En sortant de sa chambre la nuit, la narratrice franchit un autre interdit. Elle le fait dans l'intention de s'approprier un objet, même minuscule, pour posséder quelque chose qui lui appartiendrait. « J'aurais envie de voler quelque chose. Je ne devrais pas être là, je n'ai absolument pas le droit de faire ce que je fais » (*S.E*, p. 186). Elle sait que l'action de

voler n'est que symbolique, mais le geste devient fondateur. Elle retrouve ainsi une forme de liberté et une forme d'individualité, en plus d'outrepasser ouvertement les règles établies. Le personnage vient, par cette action – et même dès cette pensée – se réapproprier le temps sacré de la nuit. Elle franchit alors un autre seuil, sans guide aucun. « J'arrive au salon, la porte est entrouverte, je me faufile » (*S.E*, p. 186).

Se réapproprier le lieu sacré du salon lui permet en outre de désacraliser la première étape de l'épreuve initiatique qu'est la Cérémonie, épreuve la plus douloureuse au cœur de la Marge, dans son parcours initiatique. Dans une certaine mesure, en franchissant ce seuil sans y être invitée, de nuit, à l'insu des maîtres de maison, elle rend à ce lieu son caractère profane.

Que prendre ? Quelque chose dont l'absence n'attirera l'attention de personne. [...] Je trouve les jonquilles, desséchées et craquantes sur les bords, en pince une entre mes doigts. Je vais la mettre à plat sous quelque chose. Sous le matelas. Et je l'y laisserai afin que la prochaine femme, celle qui viendra après moi, la découvre (*S.E*, p.187).

Or, dès qu'elle outrepassé le double interdit (quitter son lit la nuit et voler), elle se mue à son tour en guide pour les prochaines Servantes néophytes. Seule et au cœur de la nuit, Defred commence tout juste à désapprendre les règles, à se rebeller.

4.1.3.1 Premier baiser avec Nick

Toutefois, en pénétrant dans le salon, Defred s'aperçoit qu'elle n'est pas seule. Sa première réaction relève de la peur, mais aussitôt, Nick la rassure : « Ne crie pas, il n'y a pas de problème » (*S.E*, p. 187). Elle sait par ailleurs que lui non plus n'a pas le droit d'être là. Dès lors, pas de dénonciation possible, les deux outrepassent les règles. Sans crier gare, Nick embrasse Defred. Ce contact physique est imprévu, mais semble tout de même consenti. La narratrice accueille le baiser comme un souffle de liberté et une permission de franchir d'autres interdits.

Il pose la main sur mon bras, m'attire contre lui, sa bouche sur la mienne, qu'attendre d'autre lorsqu'il y a une telle abstinence ? Sans un mot, on tremble tous les deux, qu'est-ce que j'aimerais le faire, dans le salon de Serena [...]. Mais c'est trop dangereux, il le sait, on se repousse (*S.E*, p. 187).

On comprend ici que la morale Galaadienne n'a absolument pas entravé le désir ni les fantasmes du personnage. Le danger les retient, tous les deux, de pousser plus loin ce crime qui est sûrement passible de mise à mort ou d'envois aux colonies¹¹⁹. Pourtant, Nick devient ici un guide puissant. Comme l'explique Vierre, de tels guides accompagnent le héros dans la phase de Marge et l'aident à naviguer dans l'obscurité et l'inconnu. Dépasser ensemble les interdits rend ces derniers moins dangereux et constitue sans contredit l'une des premières étapes vers la fuite. De plus, ici, Nick tient le rôle de messenger pour un autre guide. En effet, c'est à la suite de cette transgression nocturne que l'homme à tout faire invite, sous les ordres du Commandant, Defred à passer le seuil du bureau.

4.1.4 La porte du bureau du Commandant

La phase de Réintégration permet à l'initié de revenir au monde avec un nouveau statut et ce retour est souvent permis grâce à des alliés, des chamans, des conseillers, des adjuvants. Dans le roman, le personnage du Commandant tient ce rôle – bien involontairement. Sans s'en rendre compte, il invite en effet Defred à franchir les barrières morales et physiques du Système. Alors que, le Commandant serait censé être un frein, un opposant, un adversaire apparent à la Réintégration de Defred, puisque son objectif, en principe, se résume à engager des Servantes passives, il commet l'impensable et l'incite à redevenir un corps désirant. Les permissions données à Defred (en l'invitant dans son bureau pour se désennuyer) offrent beaucoup plus de pouvoir à la narratrice qu'il ne le comprend lui-même. Dans cet antre, elle réapprend à demander, à négocier, c'est-à-dire à reprendre, déjà, un certain pouvoir. Le rituel qui se déroule dans le bureau du Commandant représente donc l'une des marches qui mènent Defred à la Réintégration.

Quels secrets, quels mâles totems sont enfermés là ? J'ouvre la porte, m'avance. Ce qu'il y a de l'autre côté, c'est la vie normale (*S.E.*, p. 251).

Malgré les *cours* du Centre Rouge, malgré toutes les homélies sur le caractère sacré de la mission des Servantes, malgré les menaces proférées sur l'enfer de l'Ancien Monde,

¹¹⁹ Note en regard des « lois » de Galaad : il n'est jamais expliqué ou mentionné quel type de crime amène quel type de condamnation, mais dans le système tyrannique de Galaad, un geste suspect d'une Martha peut bien entraîner sa mise à mort instantanée – comme c'est le cas au début du roman – donc, embrasser l'homme à tout faire peut vraisemblablement mener à écourter la vie des personnages.

malgré tous les supplices psychologiques et physiques subis, rien n'est, semble-t-il, parvenu à changer la « normalité » et la morale de la narratrice. Revoir une bibliothèque, un ordinophone, des revues, des plantes en pots : tous ces éléments offrent au personnage autant de fenêtres sur le monde qu'elle a perdu.

En ce sens, les conversations et les gestes posés à l'intérieur du bureau du Commandant s'avèrent des rituels importants dans la phase de Réintégration de Defred. Ces instants hors du temps réaniment le passé (comme tout rituel, qui réitère nécessairement un événement fondateur) et, par là même, le courage de la narratrice. En effet, alors qu'elle est contrainte d'être tout à fait passive, analphabète et silencieuse le reste du temps, dans le bureau, elle peut poser des questions, donner – plus ou moins – son opinion, jouer à des jeux comportant des lettres et même écrire.

« J'aimerais que vous fassiez une partie de Scrabble avec moi ». [...] Voilà donc ce que renferme cette pièce interdite ! J'ai envie de hurler de rire. Autrefois c'était un jeu de vieilles et de vieux [...] aujourd'hui, c'est interdit, aujourd'hui, c'est dangereux. Comme s'il m'avait proposé de la drogue (*S.E.*, p. 254-255).

Qui plus est, au terme de ces rencontres interdites, le Commandant dit à Defred : « je veux que vous m'embrassiez » (*S.E.*, p. 256). Dès qu'elle accède à sa demande, quelque chose de l'autorité du Commandant se brise. « Il s'écarte, baisse les yeux vers moi, son sourire réapparaît, son sourire penaud. Quelle candeur. Il était très triste » (*S.E.*, p. 258). La narratrice, en faisant le récit des événements après coup, se rend compte que ce moment intime, trop sincère, a rendu bien trop humaine cette figure d'autorité qu'incarne le Commandant : à partir de ce moment, dans le récit, la nature supérieure et hiérarchique des interactions entre les castes Commandant/Servante se dissipe.

Ainsi, au fil des rencontres dans le bureau, le Commandant accède aux demandes de Defred, lui offre de la crème, l'autorise à écrire et lui donne des privilèges comme lire des magazines de mode du monde d'avant, à titre d'exemple. Additionnées, ces permissions permettent au personnage de Defred d'accumuler assez de liberté et de confiance en elle pour braver d'autres interdits. « À partir du moment où j'avais enfreint l'interdit majeur, pourquoi hésiter devant un autre, mineur ? Ou un autre, ou un autre ; qui pouvait dire où ça s'arrêtait » (*S.E.*, p. 282), confie-t-elle. Le sentiment de culpabilité qu'on lui a appris à ressentir s'estompe de plus en plus : « J'aurais dû me sentir mal ; d'après les canons de Tante Lydia, j'étais le mal incarné. Pourtant, ce n'était pas mon sentiment » (*S.E.*,

p. 283). Enfin, ces transgressions dans le bureau du Commandant et l'évolution de leur relation donnent un certain pouvoir à Defred et cela change la dynamique de toute la maisonnée, notamment dans ses relations avec l'Épouse : « j'avais à présent un certain pouvoir sur elle [...]. Ça me faisait grand plaisir » (*S.E*, p. 291).

Le Commandant n'a d'ailleurs de cesse de se démystifier lui-même au cours de leurs rencontres, mettant Defred de plus en plus à l'aise, en confiance et prête à braver encore plus d'interdits. De plus, bientôt, elle réalise qu'elle n'est pas la première à être invitée à jouer à ce jeu, ce qui ritualise encore davantage la situation. Elle devient ainsi l'une des néophytes d'une lignée de femmes face à un chaman qui initie plusieurs personnes les unes à la suite des autres. Ce jeu aurait pu continuer éternellement si Galaad n'avait pas sombré. Cette nouvelle idée, soit celle qu'elle n'est pas la seule à avoir vécu ces rencontres, va pousser Defred à s'allier – idéologiquement – aux autres femmes, dans une forme de sororité, et l'amène à se détacher de ce sentiment de fierté d'être « élue » par le Commandant et cette nouvelle « connaissance » acquise, ce qui l'autorise d'autant plus à désacraliser la situation, tout en continuant de déconstruire le mythe de la toute-puissance divine de Galaad et de ses représentants.

On arrête. J'ai bien l'intention de sortir d'ici. Ça ne peut pas durer une éternité. D'autres ont pensé la même chose, à des moments difficiles, avant ça, et elles ont toujours eu raison, elles sont bel et bien sorties d'une manière ou d'une autre (*S.E*, p. 247).

Bref, le Commandant est un guide qui fait franchir bien des seuils à Defred – et non des moindres. Et la prochaine étape de la Réintégration sera déterminante. Il l'invite hors de la maison et l'autorise à passer le seuil de l'hôtel des Jézabel, où Defred retrouvera Moira.

4.1.5 Les Jézabel

Un soir, l'habituel rendez-vous dans le bureau pose l'avant-dernière pierre sur le chemin de la Réintégration. « Je vous sors d'ici », annonce le Commandant, qui ne perçoit même pas la double signification de cette phrase. Defred pense : « C'est un archaïsme. Il n'y a sûrement plus aucun endroit où un homme puisse amener, sortir une femme », mais, elle avoue aussitôt : « j'ai envie de tout ce qui brisera la monotonie, subvertir l'ordre

présupposé respectable des choses » (*S.E.*, p. 409). À ce moment, elle est déjà très avancée dans son processus de Réintégration : la peur ne l'immobilise plus. Or, l'une des étapes importantes du rituel initiatique est le « changement de peau¹²⁰ ». Avant de réintégrer le monde, la narratrice doit toutefois quitter les oripeaux de l'enfance, de la dépendance, en d'autres termes, quitter les habits rituels (qui rappellent d'ailleurs, osons le dire, l'habit du petit chaperon rouge, conte initiatique s'il en est), pour revêtir une nouvelle peau, de nouveaux vêtements qui connotent le statut de femme mature – et une autre personnalité. Le Commandant offre à Defred de se départir de son uniforme de Servante écarlate afin d'enfiler des vêtements – certes vulgaires et dépenaillés – liés au monde d'avant. Il l'invite à se maquiller, à changer littéralement de personnalité. Bref, à se métamorphoser. Pour lui, ce n'est qu'un jeu, un jeu qu'il a déjà pratiqué avec la Servante précédente et peut-être d'autres encore avant elle (*S.E.*, p. 413). Mais, par le fait même, le rituel se met en place, il répète, il met en scène des gestes prescrits.

Ainsi, Defred se change, se maquille et est prête à quitter la maison – physiquement – ce qui la prépare incidemment, à s'apprêter à quitter Galaad. Elle revêt le long manteau bleu des épousés, subterfuge pour monter dans la hiérarchie imposée par le système Galaadien et, le soir venu, elle peut quitter le lieu symbolisant principalement la Marge. Elle se laisse conduire – encore une fois, sa Réintégration, comme beaucoup d'autres étapes de l'initiation, se fait dans la passivité physique – mais cela lui permet tout de même de gagner en indépendance morale et de découvrir ce qu'il y a en dehors de la prison où elle était confinée. Plusieurs éléments, dans cette scène, rappellent d'ailleurs les archétypes de l'étape de la Réintégration. En plus du changement de peau, notons des allusions au passage d'une grotte, connotant le ventre maternel : Defred voit en effet le monde extérieur « à travers le tunnel que forme la capuche » (*S.E.*, p. 411). Jusqu'à enfreindre la pire des règles : dépasser les permissions données à l'Épouse.

Maintenant je vais vous demander de vous allonger sur le plancher. [...] Les Épouses sont interdites ici (*S.E.*, p. 412)

Le personnage retire une partie de son déguisement, ce qui symbolise une nouvelle fois la perte d'une identité acquise. Alors, elle se terre au pied du Commandant, dans la voiture conduite par Nick, et cette posture rappelle un état presque embryonnaire. Ensuite,

¹²⁰ Eliade, Mircea, *Rites et symboles de l'initiation*, Ouvr. cité, p. 91.

les personnages se dirigent vers l'entrée de service d'un bâtiment que Defred avait déjà fréquenté dans l'Ancien Monde et qu'elle reconnaîtra, *a posteriori*, comme l'hôtel où l'emmenait Luke avant d'officiallement divorcer. Le Commandant possède la clé d'une des portes de service et, encore une fois, il personnifie le guide qui introduit l'initiée dans un autre monde – qui se voit par ailleurs ici associé très clairement au monde profane.

Cela dit, la liberté gagnée par Defred à ce moment n'est que temporaire et psychologique, puisqu'à peine entrée dans le bâtiment, le Commandant lui « glisse autour du poignet une étiquette » (*S.E*, p. 414) ayant la même fonction que le tatouage. Les épreuves ne sont donc pas terminées. Elle est marquée une nouvelle fois comme du bétail, comme un être dépendant qu'il faut garder à l'œil. Les deux amants traversent ensuite un dédale de couloirs qui évoque la figure du labyrinthe, nouvel espace initiatique dont seul le Commandant connaît le chemin, pour émerger dans une grande cour centrale, large et illuminée. Defred est pétrifiée : « ici je peux regarder autour de moi, je n'ai pas d'ailes blanches pour m'en empêcher » (*S.E*, p. 415) et cette libération du regard constitue un pouvoir immense. Bientôt, les rôles s'inversent dans ce lieu hors du temps de Galaad qu'est l'hôtel et où les femmes possèdent un certain pouvoir, celui de la séduction. L'effacement auquel elle était restreinte n'a plus lieu d'être et son corps peut être montré.

[les femmes] sont tropicales, elles portent toutes des tenues festives et colorées [...], les hommes, dans leurs uniformes ou leurs costumes sombres, se ressemblent beaucoup et constituent une sorte d'arrière-plan (*S.E*, p. 415).

Innocemment, le Commandant lance alors : « On croirait une balade dans le passé », mais Defred comprend vite qu'il ne s'agit que d'une autre illusion crasse créée par et pour les hommes mêmes qui ont interdit ce genre d'activités. « J'essaie de me rappeler [...] un film sur le passé n'est pas le passé » (*S.E*, p. 416), se méfie-t-elle, avant d'avouer ceci :

Ce que j'éprouve est complexe. Il est certain que je ne suis ni accablée ni choquée par ces femmes. Je vois bien que ce sont des pécheresses. Le credo officiel les nie, nie leur existence même, pourtant elles sont là. C'est déjà quelque chose. « Ne les regardez pas bêtement, me lance le Commandant, vous allez vous trahir. Comportez-vous avec naturel, et c'est tout » (*S.E*, p. 416).

Non seulement Defred n'est-elle plus choquée par cette liberté féminine (comme elle avait pu l'être, par exemple, devant les touristes japonaises au tout début du roman: ce qui prouve bien son évolution), mais l'existence de ces prostituées, qui va à l'exacte rencontre des règles de Galaad, illustre l'hypocrisie du système dans lequel elle est enfermée

et ce constat finit de le décrédibiliser. « Il enfreint les règles, sous leur nez, leur adresse un pied de nez en toute impunité » (*S.E.*, p. 418). Si le Commandant peut agir de la sorte, pourquoi pas Defred ? Elle lui pose d'ailleurs la question :

- Je croyais que ce genre de choses étaient strictement interdites ?
- Bon, officiellement, mais on est des humains après tout (*S.E.*, p. 419).

La désinvolture de la réponse, l'argument essentialiste et l'image d'un Commandant convaincu par ce qu'il raconte laissent la narratrice dans un état de confusion. Les piliers moraux sur lesquels semble bâti tout le système qui l'opprime partent un à un en fumée. De surcroît, le Commandant, dans sa grande naïveté, l'enjoint à agir « normalement », c'est-à-dire à l'encontre des règles de Galaad, soit, en d'autres termes, d'agir en suivant les règles du monde profane. Force est de constater qu'encore une fois, il la pousse vers l'accomplissement de la dernière étape initiatique.

4.1.5.1 Moira chez les Jézabel

Comment s'étonner alors qu'elle retrouve son amie Moira dans ce lieu ? Car bientôt, elle la reconnaît parmi toutes ces femmes déguisées.

Puis je la vois. Moira. Elle est debout, en compagnie de deux autres femmes. Il faut que je la regarde à nouveau avec attention pour m'assurer que c'est bien elle. [...] Elle est ridiculement attifée (*S.E.*, p. 423).

Elles parviennent à se rejoindre dans les toilettes – comme s'il s'agissait d'une réminiscence de ces quelques secondes de liberté qu'elles se volaient jadis dans les cabinets du Centre Rouge. Fidèle à son personnage, Moira partage son point de vue cinglant et cynique, mais durement vrai, sur la réalité. Lorsque Defred se demande, presque candidement, pourquoi son Commandant a voulu l'emmener ici, Moira répond sèchement :

Il y en a qui font ça, ils y prennent un malin plaisir. C'est comme baiser sur l'autel : vous les Servantes, vous êtes en principe un très chaste vaisseau. Ça leur plaît de vous voir peinturlurées. C'est encore un trip de pouvoir à la con (*S.E.*, p. 431).

Le regard que pose Moira sur le monde est perçu par Defred comme une sorte d'alerte d'urgence, une poussée vers l'action, même si elle semble déçue par la passivité de Moira qui ne cherche pas s'enfuir de chez les Jézabel comme elle l'avait fait du Centre Rouge. Mais cela, surtout, la confronte à sa propre passivité. Moira lui transmet néanmoins

des « connaissances » : elle lui raconte la suite de son histoire d'évasion et l'échec de sa seconde fugue, qui l'ont fait aboutir aux lupanars étatiques de Galaad.

Encore une fois, la narratrice se ment à elle-même. Elle octroie aux autres un courage qu'elle ne parvient pas à avoir, les pense indéfectibles, puis se ravise, constatant l'impossibilité de leur survie, en parallèle de la sienne. Car le parcours de Defred vers la Réintégration n'est ni une ligne droite ni un mouvement volontaire. L'initiation complète doit être lue en négatif : Defred accomplit toutes les étapes de manière forcée, involontaire et n'est jamais maîtresse de son destin. Pourtant, la Réintégration est bel et bien en cours.

Abordons enfin un dernier aspect de ce lieu initiatique. Le Commandant, en plus d'avoir exhibé son pouvoir en déboulonnant tous les interdits un à un, y donne un nouveau statut à Defred : celui de maîtresse. Il lui demande en effet de coucher avec elle. Pas comme lors de la Cérémonie, mais comme la suite logique – pour lui – découlant de ces moments d'intimité vécus dans son bureau, des baisers « sincères » qu'il lui quémante depuis plusieurs semaines. Conséquemment, il change lui aussi de statut et devient moins imposant aux yeux de la narratrice : « est-ce que ce sera pire de le voir nu, dépouillé de tout le pouvoir de son habit ? Il en est à la chemise ; puis dessous, tristement, un petit bedon ». Defred reste immobile « je ne bouge pas plus qu'un oiseau mort », le Commandant est « consterné et déçu », sans uniforme, il paraît plus petit, plus vieux, comme en voie de dessiccation. » (*S.E*, p.451). La chute est brutale et définitive. Le Commandant n'a plus aucun pouvoir à ce moment et ne regagnera jamais son autorité.

Par ailleurs, cette scène entame la désillusion de Defred. L'entité de Galaad, dans laquelle elle percevait déjà des failles, est clairement en train de s'effondrer et la peur qu'elle ressentait se dissipe, ce qui lui permettra d'avoir le courage d'aller rencontrer Nick, avec qui elle développera une relation intime et totalement interdite, en toute confiance. Or, voilà l'un des aspects déterminants de son parcours vers l'ultime phase de sa Réintégration.

4.1.6 La chambre de Nick

Dans l'ordre des événements du récit, c'est directement après la scène chez les Jézabel qu'est retranscrit le plan de Séréna, l'Épouse du Commandant, pour que Defred

couche avec l'intendant de la maison, Nick, et ce, afin d'augmenter les « chances » qu'elle tombe enceinte. Ce plan a pourtant été annoncé bien avant dans le roman (*S.E.*, p. 363). Mais, racontés dans cet ordre, les événements prennent une nouvelle dimension en regard des interdits qu'ils comportent. Cette nouvelle obligation où elle est tenue de coucher avec Nick diffère totalement des cadres très ritualisés de sa vie et bien qu'on lui impose ce nouveau « devoir », elle ne semble pas réfractaire. L'autrice n'essaie pas ici de mettre en scène un personnage héroïque, mais une survivante rarement courageuse dans le sens canonique et romanesque du terme : Defred représente plutôt une femme qui tente de tirer du positif dans une vie où elle n'est maîtresse de rien. Charlotte Sturgess, dans son article portant sur le concept de victime, abonde aussi en ce sens.

Defred est représentée au travers de l'œuvre comme une victime souffrante, mais d'un autre côté, comme toute bonne survivante qui se respecte, elle entretient une intrigue romantique avec Nick, le chauffeur ténébreux [...]. En d'autres termes, elle se reconstruit au fur et à mesure de ses besoins et choisit la solution la plus simple possible¹²¹.

Même si, la première fois qu'elle couche avec Nick, il s'agit d'un rendez-vous imposé et que leur rencontre dans la chambre de celui-ci entraîne un moment de malaise, les deux personnages agissent rapidement comme si ce n'était pas le cas et retrouvent, malgré tout, les réflexes de séduction du temps passé, pourtant formellement proscrits par Galaad.

On sourit, c'est mieux, on cite de vieux films, du monde d'avant. [...] c'est stupéfiant de voir la vitesse à laquelle ça vous revient, ce badinage à deux balles faussement enjoué (*S.E.*, p. 461).

Defred sait qu'elle est obligée de consentir aux avances de Nick et « ça pose le fait qu'on joue un rôle, sinon comment se débrouiller dans une situation aussi piégée » (*S.E.*, p. 461). Pourtant, ce qui va se passer sort complètement d'un cadre rituel, à l'inverse des gestes prescrits lors de la Cérémonie, ou même de l'accouplement avec le Commandant chez les Jézabel. Ici, aucune marche à suivre précise, ils sont libres, en quelque sorte, et cette liberté dans la contrainte va l'aider à sortir de l'engrenage de Galaad. Partant, à son tour, Serena Joy tient le rôle du guide malgré elle. Comme son époux, elle n'a pas

¹²¹ Charlotte Sturgess, « The Victim Position in Margaret Atwood's *The Handmaid's Tale* ». Art. cité, p. 26.

conscience que son plan vient détruire les rouages de l'initiation tyrannique de Galaad et pousse avec grande force Defred vers sa Réintégration dans le monde profane.

Du reste, la première fois que Defred couche avec Nick, elle ne peut s'empêcher de se sentir coupable et elle est triste. Ces émotions ne sont pas causées par la transgression de l'interdit en regard des lois de Galaad, mais plutôt parce qu'elle a l'impression de tromper Luke. En revanche, à aucun moment, elle ne sent cette culpabilité quand elle commet l'adultère avec le Commandant. Ni lors de la Cérémonie, ni plus tôt ce soir-là chez les Jézabel.

Voilà ce qu'il en est alors.

Je suis retournée vers Nick. Maintes et maintes fois, de ma propre initiative, à l'insu de Serena. Ce n'était pas justifié. Je ne l'ai pas fait pour lui, mais entièrement pour moi (*S.E*, p, 461).

Non seulement l'intimité avec Nick l'autorise-t-elle à revivre comme une femme désirante : elle lui donne envie de se battre, de surpasser d'autres interdits. Elle en vient même à se moquer de la mort : « le projecteur était de retour et je m'attendais à être criblée de balles à tous moments » (*S.E*, p. 467) pour le rejoindre. « Il est trop tard ? Je recours à la politesse rituelle et lui pose la question » (*S.E*, p. 468). À cette étape, Defred fait de ce moment interdit un rituel personnel, une épreuve initiatique qu'elle choisit et qui la mènera véritablement vers sa Réintégration. Chaque nuit où elle rejoint son amant lui permet de gagner en indépendance, en force. Pourtant, à aucun moment, elle n'échafaude de plan pour quitter Galaad. Sa volonté de Réintégration est avant tout psychologique. Nous pouvons donc penser qu'elle n'aurait pas accompli la Réintégration physique sans Nick et son aide. « [Ê]tre ici avec lui, c'est être à l'abri ; c'est une grotte où on se blottit ensemble tandis que dehors l'orage se déchaîne. C'est une illusion bien sûr » (*S.E*, p. 470). D'un point de vue initiatique, la métaphore de la grotte est très importante. Encore une fois, cette variante de la « caverne » pourrait symboliser le ventre matriciel. Bien sûr, l'initiée est encore dans la Marge (Galaad), mais, en quelque sorte, sa renaissance se prépare. Defred avoue qu'elle resterait bien auprès de Nick, mais encore une fois, elle subit la suite de son initiation. En effet, c'est à ce moment que Mayday, par la personne de Deglen, sa camarade de courses, entre en jeu. Defred se fait directement proposer de s'évader de Galaad.

On pourrait te faire sortir, insiste-t-elle. On peut faire sortir des gens s'il le faut, s'ils sont en danger.

Le fait est que je n'ai plus envie de partir, de m'enfuir, de franchir la frontière de la liberté. Je veux être ici avec Nick, et pouvoir lui sauter dessus (*S.E*, p. 472). La liberté qu'elle gagne, le courage de braver les interdits ne lui servent pas à quitter Galaad, mais à tenter de retrouver les sensations de la vie d'avant – dont la liberté de désirer et de jouir de son corps. Pourtant, comme lors des étapes précédentes de son parcours initiatique, le chemin suit son cours, malgré elle.

4.2 HORS DE GALAAD

À la suite de la découverte de son escapade avec le Commandant par l'Épouse furieuse, Defred attend sa punition, sereine, vide. L'initiation se poursuit et le passage du temps est délibérément suspendu, Defred le note textuellement : « Enfin, le temps n'est plus » (*S.E*, p. 503). Elle sait que la fin est imminente. Elle ne sait juste pas quelle sera la nature de cette fin. Mais elle reste tout à fait sereine. De nouveau, elle se réfugie dans les pensées plutôt que dans l'action. Les possibles fins qu'elle envisage restent imaginaires. Ici, elle pense au suicide :

Je pourrais foutre le feu. [...] [C]e sera déjà un événement, une sorte de signal pour marquer ma sortie. Je pourrais libérer un nuage de fumée et mourir, asphyxiée [...] je pourrais nouer le drap du lit et me le passer autour du cou, m'étrangler (*S.E*, p. 504)

Là, le personnage s'invente une sorte de rébellion qui prendrait la forme d'un meurtre.

Je pourrais me cacher derrière la porte, attendre qu'elle arrive en claudiquant, porteuse de ma condamnation, de ma pénitence, puis lui sauter dessus, l'assommer, lui balancer un méchant coup de pied, bien ciblé, à la tête. Pour la délivrer de sa souffrance et me délivrer de la mienne. La délivrer de nos souffrances¹²².

Ailleurs, elle s' imagine sauvée comme une princesse par un preux chevalier correspondant à l'idée qu'elle fantasme de Nick. « Je pourrais monter à la chambre de Nick. Je pourrais me demander s'il est prêt à me protéger. Maintenant que j'en ai réellement besoin » (*S.E*, p. 505). Mais comme à son habitude, toutes ces spéculations se voient annulées, réduites à de simples conjectures pour passer le temps. « Je réfléchis à toutes ces possibilités, elles me paraissent se valoir » (*S.E*, p. 505).

¹²² *S.E*, p. 505. Notons que la narratrice détourne ici un passage du Nouveau Testament.

C'est Nick qui organise finalement sa fuite : les représentants de Mayday¹²³ entrent dans la chambre de Defred. Elle est suspicieuse, mais leur emboîte le pas, puisque Nick lui en a donné l'ordre : « suis-les ». Autrement dit, elle « saisit au vol cette proposition » tout en hésitant : « je pourrais hurler maintenant, me cramponner à la rampe », mais elle reste cohérente et s'abandonne aux instructions jusqu'à l'étape finale de l'initiation.

Est-ce ma fin, ou un nouveau commencement. Je n'ai aucun moyen de le savoir : je m'en remets à des mains inconnues, parce que je ne peux pas faire autrement (*S.E.*, p. 509).

L'idée de libre choix, encore, semble lui faire défaut.

Le roman se clôt sur l'ambivalence. Espoir ou un échec ? Comme l'illustre la chercheuse Fanny Blanchet dans son mémoire en études littéraires, c'est justement cette non-finalité et la possibilité d'une fin ouverte qui fait l'intérêt du roman :

Ce qui importe est ce qui déjoue l'idée de finalité, et qui nous permet, lectrices et lecteurs, d'interroger notre propre réalité en nous donnant le droit d'imaginer un monde à la hauteur de nos désirs et de nos ambitions. [...] Offred survit, elle résiste à la mort, s'adapte. Une lecture optimiste [du] roman d'Atwood nous incite à avoir confiance en l'avenir, imaginer des communautés réparatrices et un monde où des femmes, comme [...] Offred seraient libérées¹²⁴.

4.2.1 Les cassettes : une réappropriation de la parole

Chose certaine : le personnage de Defred parvient à fuir la maisonnée du Commandant et plus largement la zone sous contrôle de Galaad puisqu'elle réussit à transmettre son récit, appelé « Le conte de la Servante écarlate », lequel est enregistré sur des cassettes audios qui seront retrouvées dans un bâtiment ayant servi de cache sur le parcours du « chemin clandestin des femmes » (*S.E.*, p. 513) ayant obtenu l'aide du groupuscule Mayday. La Réintégration du personnage n'est donc accessible que dans l'épilogue, lequel prend la forme de *Notes historiques sur la Servante écarlate* établies dans le cadre d'une conférence sur les « recherches galaadiennes » (*S.E.*, p. 513). Sans cette dernière partie du roman, l'évasion de Defred resterait incertaine. Et, bien qu'on sache que Defred a réussi à enregistrer son récit sur les cassettes retrouvées, rien ne prouve que les

¹²³ Note sur Mayday : Comme pour la mère du personnage principal, Mayday est un élément clé, mais peu abordé et développé dans le récit. Il reste néanmoins important et mérite mention comme un guide secondaire vers la Réintégration.

¹²⁴ Fanny Blanchet, *Parler après la fin*. Ouvr. cité, p. 93.

dirigeants du régime ne l'aient pas capturée à nouveau. Les spéculations quant à la véritable Réintégration de Defred restent donc sans réponses définitives.

Cette dernière partie du roman permet néanmoins de comprendre qu'elle a survécu assez longtemps pour enregistrer ce qu'elle avait vécu à titre de Servante écarlate, car le récit serait, en fait, la retranscription de ce que le personnage a raconté a posteriori. Cela dit, à la lumière du parcours initiatique, on peut affirmer que la Réintégration est effective. La narratrice, à l'instar de tous les héros qui reviennent dans le monde profane, transmet son nouveau savoir acquis aux nouvelles générations, tel que le doit l'initié qui termine correctement son aventure, comme l'explique Joseph Campbell.

Ayant atteint le But de sa quête, soit en parvenant à la source, soit par l'entremise de quelque personnification masculine ou féminine, humaine ou animale, le héros doit encore revenir avec son trophée qui a le pouvoir de transformer la vie. Le cycle complet, la formule même du monomythe, exige que le héros entreprenne maintenant la difficile épreuve de rapporter les urnes de la sagesse, la Toison d'or ou la princesse endormie, au royaume des hommes, où le don obtenu pourra contribuer à la renaissance de la collectivité¹²⁵.

L'initiation est complétée : Defred a retrouvé une parole libre de toutes entraves et a pu, ainsi, léguer son histoire, somme toute assez importante pour qu'on la conserve dans une bibliothèque, des siècles après les faits avérés. Le symbole du trophée et le savoir acquis prennent ici les contours d'un témoignage considéré « historique » par le chercheur « Pr James Darcy Piexoto, directeur des Archives des Vingtième et Vingt et unième siècles », associé à « l'[U]niversité de Cambridge, Angleterre ».

¹²⁵ Campbell, Joseph, *Le Héros aux mille et un visages*, Ouvr. cité, p. 173.

CONCLUSION GÉNÉRALE

La partie recherche de ce mémoire a permis d'illustrer que le parcours de Defred, dans le roman d'Atwood, *La Servante écarlate*, respecte les trois phases de l'initiation (telle que théorisée entre autres par Arnold Van Gennep, Guy Ménéard et Simone Vierre). Jamais encore l'œuvre phare de Margaret Atwood n'avait été étudiée sous l'angle de la ritualité (en Français ou en Anglais). S'il est d'emblée représentatif des combats féministes, comme plusieurs chercheurs avant moi l'ont démontré, le parcours de survie de Defred respecte aussi chacune des étapes de l'initiation, grand rituel universel mainte fois étudié par des anthropologues comme Van Gennep, Turner ou Eliade.

Dans ce mémoire, j'ai voulu m'appuyer sur ces théories originellement loin du contexte littéraire, pour montrer que cette œuvre puissante revisite, à sa façon, un archétype universel. Et cela va dans le sens d'une des promesses d'écriture que s'était faites l'auteur, comme elle le mentionne dans sa préface : ne rien mettre, dans ce roman, que l'humanité n'ait pas déjà perpétré – exercice anthropologique pertinent s'il en est pour le type d'analyse que j'ai retenu ici. L'initiation reste et restera en effet inhérente à la réalité de nombreuses cultures. Et, bien qu'oblitérée par les monarchies et le lissage culturel imposé par l'hégémonie capitaliste, nous en trouvons encore aujourd'hui de nombreux vestiges. En témoignent les articles constituant l'essai *Rites et symboles contemporains. Théories et pratiques*, dirigé par Jacques Cherblanc¹²⁶ où sont abordés les rites scolaires comme « les bals de finissants et les initiations universitaires »; les rites liés à l'âge adulte, enterrement ou autres « rites funéraires », unions civiles ou mariage; ou les pratiques relatives à certaines grandes écoles – pensons aux écoles d'ingénieurs; sans parler des rituels profanes plus personnalisés et plus spontanés, comme les tatouages.

¹²⁶ Jacques Cherblanc, dir., *Rites et symboles contemporains. Théories et pratiques*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2011, 206 p.

Dans le volet analyse de ce mémoire, certains aspects intéressants de l'œuvre ont bien entendu dû être mis de côté. À titre d'exemple, il aurait été pertinent de pouvoir s'étendre davantage sur le rituel phare du roman, la Cérémonie, un viol rituel auquel les Servantes, ces femmes désincarnées, survivent tant bien que mal. Il aurait été fascinant, aussi, d'analyser le comportement antiféministe cynique du personnage et la volonté de l'autrice de mettre en avant la réalité d'une femme contrainte de survivre dans un monde tel que celui de Galaad, qui parfois se rapproche dangereusement de notre réalité, comme le mentionnait encore Atwood elle-même dans *The Guardian*, en 2025¹²⁷ : « La Servante écarlate est devenue de plus en plus plausible ces dernières années ». Defred n'est pas une héroïne, ce n'est pas une guerrière, c'est une femme qui a tout perdu, qui cherche à retrouver la moindre bribe de confort, de libre arbitre, qui grappille des miettes dans un contexte de survie. Un autre aspect de l'œuvre qui aurait pu être étudié et qui résonne dans la partie création : l'autarcie romanesque parfois un peu forcée dans de tels univers romanesques.

En effet, créer un monde dystopique comme celui de Galaad – et dans une moindre mesure, cette critique s'appliquerait aussi à l'univers représenté dans la partie création du mémoire, la Cité de Súnaxis – demande un postulat scénaristique complexe à justifier : l'absence de réaction internationale face à une microsociété fasciste ayant perpétué un tel coup d'État dans un pays en principe démocratique comme les États-Unis¹²⁸. Dans *La Servante écarlate*, on ne fait presque pas mention des conséquences de la création de Galaad sur le plan macro-politique. Et au cœur même du territoire – dont les frontières restent floues – contrôlé par les fils de Jacob, il ne représente que le quotidien de certaines castes, soit les Tantes, les Servantes, les Commandants et leurs Épouses, les hommes à tout faire et les Marthas – et pourtant, ces castes ne constituent sans doute qu'une part minoritaire du total des personnes qui vivent au sein de Galaad. Au passage, on évoque les « femmes écono » ou les « prisonniers des colonies », on

¹²⁷ Neha Gohil, « Margaret Atwood : La Servante écarlate est devenue de plus en plus plausible », *The Guardian* [En ligne], mis en ligne le 7 décembre 2025, consulté le 6 janvier 2026, URL : <https://www.theguardian.com>

¹²⁸ Et encore : sans oser offrir le statut d'oracle à Margaret Atwood, les récents événements sous le règne de Donald Trump permettent de constater le manque criant de réaction internationale face à certains comportements qui font fi des droits internationaux et la montée des « puissances étatiques » comme la récente action de Trump au Vénézuéla.

nous invite dans le microcosme où évolue Moira, Jézabel le temps d'une soirée. Mais qu'en est-il du quotidien de ces personnages qui ne sont qu'effleurés dans le roman ? Ce manque d'élaboration du « lore »¹²⁹ fragilise le récit. Mais ces « lacunes » sont compensées par l'exploration très poussée de la psychologie des personnages. Cette exploration est par ailleurs la clé de voûte de l'œuvre dystopique. C'est un parti pris de l'auteur, qui voit la dystopie presque plus comme une prison mentale que comme les murs sombres de Galaad. Dans la partie création du mémoire, cet écueil – l'absence de représentation du monde extérieur – est justifié par la croyance erronée en lien avec la prétendue décimation totale du monde. Se pensant les seuls survivants de la civilisation, les personnages ne montrent que très peu de volonté de sortir de la Cité. Pour le « lore » du roman, on comprend que le monde extérieur a survécu, mais que les dirigeants ont, à force de mythes, de lois, de rites et d'exploitation d'une peur enracinée dans les croyances, détruit toute velléité et toute volonté de sortir de la protectrice Cité. De plus, le récit de la fondation se déroulant dans vers le 19^e siècle, et la révolution industrielle ayant été avorté à cause l'épizootie d'Anthrax, il est probable qu'une ville entourée de murailles de pierre soit restée dissimulée dans les forêts autrichiennes pendant plus d'un siècle.

Probable certes, mais pas absolument réaliste, ce qui illustre la difficulté narrative de créer une microsociété hors du monde dans un contexte réaliste. Pourtant, le parcours d'Astrid me semble tout à fait cohérent, et celui de Defred tout à fait réaliste.

¹²⁹ Le « lore » d'un univers est l'ensemble de son histoire, ses traditions, sa géographie, sa culture, ses religions et les personnages historiques. Il rend l'univers fictif cohérent, riche et complet.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

CORPUS PRIMAIRE

ATWOOD, Margaret. *La Servante écarlate* [1985], (Traduction Michèle Albaret-Maatsch), Paris, Robert Laffont, 2021, 547 p.

ATWOOD, Margaret. *La Servante écarlate* [1985], (Traduction Sylviane Rué), Paris, Robert Laffont, 2012, 522 p.

ATWOOD, Margaret. *Les Testaments*, (Traduction Michèle Albaret-Maatsch), Paris, Robert Laffont, 2019, 552 p.

CORPUS SECONDAIRE

OUVRAGES DE MARGARET ATWOOD

ATWOOD, Margaret. *Le Dernier Homme*, [2003], Paris, Robert Laffont, (Traduction Michèle Albaret-Maatsch), 2005, 396 p.

ATWOOD, Margaret. *Le Temps du déluge*, [2009], Paris, Robert Laffont, (Traduction Jean-Daniel Brèque), 2012, p. 439.

ATWOOD, Margaret. *MaddAddam*, [2013], Paris, Robert Laffont, (Traduction Patric Dusoulier), 2014, 428 p.

ATWOOD, Margaret. *Essai sur la littérature canadienne* (Traduction Hélène Filion), Montréal, Boréal Express, 1987, 266 p.

ATWOOD, Margaret. « Genesis of The Handmaid's Tale and Role of the Historical Notes », p. 7-14, Colloque de Rouen du 16 novembre 1998, dans Lacroix, Jean-Michel (dir.) ; Leclair, Jacques (dir.) ; et Warwick, Jack (dir.), *The Handmaid's Tale, roman protéen*. Nouvelle édition [En ligne], Mont-Saint-Aignan, Presses universitaires de Rouen et du Havre, 1999, s. p.

OUVRAGES SUR L'ŒUVRE DE MARGARET ATWOOD

MURPHY, Georgina. *La servante écarlate, analyse de l'œuvre*, Paris, LePetitLitteraire.fr, 2023, 29 p.

Articles et chapitres

DI CARLO, Michela. « Réflexions autour de *La servante écarlate* », *Écologie & politique*, vol. 65, n° 2, 2022, p. 79-91.

GOHIL, Neha, « Margaret Atwood : La Servante écarlate est devenue de plus en plus plausible », *The Guardian* [En ligne], mis en ligne le 7 décembre 2025, consulté le 6 janvier 2026, URL : <https://www.theguardian.com/books/2025/dec/07/margaret-atwood-the-handmaids-tale-has-become-more-and-more-plausible#:~:text=1%20month%20old-,Margaret%20Atwood%3A%20The%20Handmaid's%20Tale,become%20'more%20and%20more%20plausible'&text=Margaret%20Atwood%20has%20said%20the,more%20plausible%E2%80%9D%20in%20recent%20years.>

KOCH, Felipe. « *The Handmaid's Tale* et l'anticipation des futurs dystopiques », *Sociétés*, vol. 154, n° 4, 2021, p. 85-97.

LAHAIE, Christiane. « Alice s'en va au cinéma, ou comment museler le roman féministe », *Recherches féministes*, [En ligne], vol. 7, n° 2, 1994, p. 81-94. Consulté le 18 janvier 2024 URL : <https://id-erudit-org.ezproxy.uqar.ca/iderudit/057793ar>.

MELANÇON, Louise. « La théologie féministe comme théologie critique. Pratiques d'interprétation de la Bible selon Elisabeth Schüssler Fiorenza », *Laval théologique et philosophique*, [En ligne], vol. 52, n° 1, février 1996, p. 55-65. URL : <https://id.erudit.org/iderudit/400969ar>

PICOT, Jean-Pierre. « Féminité et contre-utopie », *Les Cahiers du GRIF*, vol. 47, 1993. *Misogynies*, p. 87-100.

STURGESS, Charlotte. « The Victim Position in Margaret Atwood's *The Handmaid's Tale*. » *Recherches anglaises et nord-américaines*, dossier « Le concept de victime » [En ligne], n° 32, 1999, p. 23-28. URL : www.persee.fr/doc/ranam_0557-6989_1999_num_32_1_1602

ZUPPINGER, Thibaud. « De la fonction de la dystopie dans l'imaginaire contemporain. Réflexions autour de *La servante écarlate* », *Revue française d'éthique appliquée*, [En ligne], vol. 6, n° 2, 2018, p. 135-143. URL : <https://www.cairn.info/revue-francaise-d-ethique-appliquee-2018-2-page-135.htm?ref=doi>

Thèses et mémoires

BLANCHET, Fanny. *Parler après la fin : Penser la figure de la survivante diariste dans Into the forest de Jean Hegland et The Handmaid's tale de Margaret Atwood*, mémoire de maîtrise en études littéraires, Université du Québec à Montréal, 2021, 104 p.

DUCLOS, Clément. *Distorsion de la réalité, manipulation et jeux de pouvoirs dans le roman de Margaret Atwood The Handmaid's Tale : le guide thématique d'Offred pour survivre*, mémoire de maîtrise en études culturelles, Université de Caen Normandie, 2019, 123 p.

ETHIER, Isabelle. *Intertextualité dans La servante écarlate : la femme comme sujet en devenir*, mémoire de maîtrise en études québécoises, Université du Québec à Trois-Rivières, 1997, 100 p.

MORVANT, Pierre-Vincent. *La servante écarlate à l'écran. Découverte ou mise à mort de résistances féminines face à l'oppression patriarcale. L'analyse du contrôle social et des modes de résistance*, mémoire de maîtrise en criminologie, Université d'Ottawa, 2020, 125 p.

OUVRAGES SUR LES MYTHES ET LA MYTHOCRITIQUE

Monographie

BRUNEL, Pierre, *Dictionnaire des Mythes Féminins*, Monaco, Du Rocher, 2016, 2024 p.

BRUNEL, Pierre. *Mythopoétique des genres*, Paris, Presses Universitaires de France, 2003, 304 p.

BRUNEL, Pierre, *Dictionnaire des mythes littéraires*, Monaco, Du Rocher, 2000, 1506 p.

BRUNEL, Pierre. *Mythocritique : théorie et parcours*, Paris, Presses universitaires de France, 1992, 295 p.

CARRIER, Michel. *Penser le sacré : les sciences humaines et l'invention du sacré*, Montréal, Liber, 2005, 151 p.

CAZIER, Pierre (dir.). *Mythe et création*, Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 1994, 312 p.

CHAUVIN, Danièle, SIGANOS, André et WALTER, Philippe (Dir.), *Questions de mythocritique*, Paris, éditions Imago, 2004, 370 p.

ELIADE, Mircea. *Aspects du mythe*, Paris, Gallimard, 1963, 246 p.

ELIADE, Mircea. *Images et symboles : essais sur le symbolisme magico-religieux*, Paris, Gallimard, 1979, 238 p.

FERRY, Luc. *Mythologie et philosophie : le sens des grands mythes grecs*, Paris, Plon, 2016, 580 p.

GIRARD, René. *La violence et le sacré*, Paris, Fayard, 2011, 486 p.

GRAVES, Robert. *Les mythes grecs*, Paris, Fayard, 1967, 666 p.

ROUX, Jean-Paul. *La femme dans l'histoire et les mythes*, Paris, Fayard, 2004, 440 p.

Articles et chapitres

DE HEUSCH, Luc. « Mythologie et littérature », *L'Homme*, [En ligne] 1977, t. 17 n° 2-3. p. 101-109. URL : www.persee.fr/doc/hom_0439-4216_1977_num_17_2_367752

VANDENDORPE, Florence. « Usages contemporains d'un mythe mésopotamien. Quand dieux et déesses quittent leurs temples pour investir d'autres lieux », *Revue des sciences sociales*, [En ligne] n° 49, 2013. Penser le religieux. p. 90-97. URL : www.persee.fr/doc/revss_1623-6572_2013_num_49_1_1575

OUVRAGES SUR LES RITES ET LA RITUALITE

Monographie

DURKHEIM, Émile. *Les formes élémentaires de la vie religieuse : Le système totémique en Australie*, Paris, Les Presses Universitaires de France, 1968, 5^e édition, 647 p.

CAMPBELL, Joseph. *Le Héros aux mille et un visages*, Paris, J'ai lu, 2013, 640 p.

CAMPBELL, Joseph. *Les mythes à travers les âges*, Montréal, Le jour, 1993, 304 p.

ELIADE, Mircea. *Initiation, rites, sociétés secrètes : naissances mystiques : essai sur quelques types d'initiation*, Paris, Gallimard, 1992, 282 p.

GOFFMAN, Erving. *Les Rites d'interaction*, [1969], Paris, Minuit, 1974, 230 p.

MENARD, Guy, *Petit traité de la vraie religion : à l'usage de ceux et celles qui souhaitent comprendre un peu mieux le vingt et unième siècle*, Montréal, Liber, 1999, 214 p.

JEFFREY, Denis et CARDITA, Angelo (dir.). *La fabrication des rites*, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « Sociologie au coin de la rue », 2015, 270 p.

JEFFREY, Denis et ROBERGE, Martine. *Rites et identités*, Québec, Presses Universitaires de Laval, 2018, 268 p.

JEFFREY, Denis. *Éloge des rituels* [2003], Québec, Presses de l'Université Laval, 2005, 230 p.

ROBERGE, Martine. *Rites de passage au XXI^e siècle. Entre nouveaux rites et rites recyclés*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2014, 203 p.

SEGALÉN, Martine. *Rites et rituels contemporains*, Paris, Armand Colin, 2017, 192 p.

THOMAS, Louis-Vincent. *Rites de mort*, Paris, Fayard, 1984, 294 p.

VAN GENNEP, Arnold. *Les rites de passage* [1909], Paris, Picard, Réédition augmentée, 1981, 315 p.

VIERNE, Simone. *Rite, roman, initiation*, Presses Universitaires de Grenoble, 2000, 191 p.

TURNER, Victor. *Le phénomène rituel : structure et contre-structure : le rituel et le symbole : une clé pour comprendre la structure sociale et les phénomènes sociaux*, Paris, Presses Universitaires de France, 1990, 208 p.

WULF, Christoph et GEBAUER, Gunter. *Jeux, rituels, gestes. Les fondements mimétiques de l'action sociale*. [1998], (Traduction C. Roger), Paris, Economica, coll. « Anthropos », 2004, 298 p.

WATTHEE-DELMOTTE, Myriam. *Littérature et ritualité. Enjeux du rite dans la littérature française contemporaine*, Berne, Éditions Peter Lang, coll. « Comparatisme et société », 2010, 256 p.

WUNENBURGER, Jean-Jacques. *La fête, le jeu et le sacré*, Paris, Éditions Universitaires, coll. « Sociologie », 1977, 316 p.

Articles et chapitres

BAUDRY, Patrick. « Mutations des rites funéraires », *Transversalités*, [En ligne], n° 115, 2010, p. 111-121. URL : www.cairn.info/revue-transversalites-2010-3-page-111.htm

CHELEBOURG, Christian. « Les rituels littéraires », *Acta fabula*, [En ligne], vol. 13, n° 7, Notes de lecture, Septembre 2012, s.p., URL : <http://www.fabula.org/acta/document7167.php>

MAFFESOLI, Michel et coll. « Éducation et initiation », *Sociétés*, [En ligne], vol. 4, n° 118, 2012, p. 9-16. URL : <https://www-cairn-info.ezproxy.uqar.ca/revue-societes-2012-4-page-9.htm>

WULF, Christoph. « Introduction. Rituels. Performativité et dynamique des pratiques sociales », (Traduction N. Gabriel), *Hermès, La Revue*, [En ligne], vol. 3, n° 43, 2005, p. 9-20. URL : <https://books.openedition.org/editions-cnrs/14607?lang=fr>

WULF, Christoph. « Mimesis et rituel », *Hermès, La Revue*, [En ligne], vol. 1, n° 22, 1998, p. 153-162. URL : <https://www.cairn.info/revue-hermes-la-revue-1998-1-page-153.htm>

Thèses et mémoires

JEFFREY, Denis. *Ritualité et postmodernité. Pour une éthique de la différence*, thèse de doctorat, Université du Québec à Montréal, 1993, s. p.

MAROIS, Laurence. *Eurydice, Mercure et Pasiphaé : Transfiguration et réhabilitation des figures mythiques dans les romans Mercure et Attentat d'Amélie Nothomb*, Mémoire de Maîtrise en Lettres, Université du Québec à Rimouski, 2012, 141 p.

NGUYEN, Thuy Aurélie. *La ritualité comme remède à la crise : la mise en place de pratiques rituelles et de rites de passage, dans L'Empreinte De La Tortue, Roman, Suivi De La Crise De La Transmission Filiale En Contexte D'Exil Et De Post-Exil Dans Quatre Romans Contemporains [...]*, Thèse de Doctorat en Lettres, Université du Québec à Rimouski, 2020, 424 p.

SERMET, Tessa. *Sas et phases de transition dans la science-fiction française et francophone*. Thèse de doctorat en philosophie, Université de Wisconsin-Madison, 2018, 196 p

